



HAL
open science

La morale comme choix dans *La Nouvelle Justine* ou les Malheurs de la vertu et *Histoire de Juliette* ou les Prospérités du vice du Marquis de Sade

Mathieu Bonomini

► To cite this version:

Mathieu Bonomini. La morale comme choix dans *La Nouvelle Justine* ou les Malheurs de la vertu et *Histoire de Juliette* ou les Prospérités du vice du Marquis de Sade. Littératures. 2015. dumas-01156536

HAL Id: dumas-01156536

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01156536>

Submitted on 27 May 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Stendhal - Grenoble 3

UFR LLASIC

**La morale comme choix dans *La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu* et
Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice du Marquis de Sade**

Mémoire de recherche pour le Master Lettres et arts du spectacle, spécialité Littératures

Présenté par

Mathieu BONOMINI

Sous la direction de

Mr Yves CITTON

Professeur

Année universitaire 2014-2015

Mémoire de M2 pour 30 crédits, mention Bien

Parcours Littératures de l'Antiquité au XXI^e siècle

Université Stendhal - Grenoble 3

UFR LLASIC

La morale comme choix dans *La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu* et *Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice* du Marquis de Sade

Mémoire de recherche pour le Master Lettres et arts du spectacle, spécialité Littératures

Présenté par

Mathieu BONOMINI

Sous la direction de

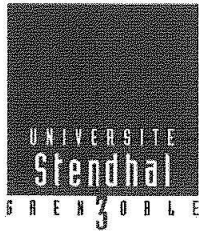
Mr Yves CITTON

Professeur

Année universitaire 2014-2015

Mémoire de M2 pour 30 crédits, mention Bien

Parcours Littératures de l'Antiquité au XXI^e siècle

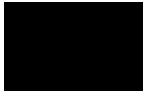


Déclaration anti-plagiat
Document à scanner après signature
et à intégrer au mémoire électronique

DECLARATION

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

NOM : BONOMINI..... PRENOM : MATHIEU.....

DATE : 06/05/15..... SIGNATURE : 

Mise à jour mars 2013

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	6
L'univers sadien	6
Liberté et morale.....	9
Le sadisme sadien.....	12
La notion de choix	15
I) LE CHOIX DU LECTEUR.....	18
A) LE LECTEUR COMME SPECTATEUR.....	18
a) ASPECTS PORNOGRAPHIQUES SADIENS	18
b) LA REPULSION, NEE D'UNE DYNAMIQUE DE L'ATTRAIT	23
c) LA REPULSION, UN ATTRAIT EN SOI.....	25
B) LE LECTEUR À TRAVERS SADE.....	26
a) IDEOLOGIE SADIENNE A TRAVERS DIFFERENTS NIVEAUX DE LECTURE	26
LA VIE REELLE SUIV-ELLE LA MEME DYNAMIQUE QUE LA FICTION ?	27
COMMENT SADE FAIT-IL PASSER DES MESSAGES SERIEUX DANS UN LANGAGE IRONIQUE ET ORDURIER ?...	28
SADE ETAIT-IL UN LIBERTIN COMME ON EN VOIT DANS SES OUVRAGES ?	30
b) DOUBLE JEU DE SADE	31
POURQUOI METTRE EN SCENE UN MEURTRE SI L'ON NE VEUT PAS EN COMMETTRE OU SI L'ON N'INVITE PAS A	
EN COMMETTRE ?	31
COMMENT SADE VA-T-IL AU-DELA DE SON IDEOLOGIE EN PRENANT PART A LA SOUFFRANCE DE JUSTINE ?	33
c) COMPLICITE DU LECTEUR	36
COMMENT LE LECTEUR PEUT-IL S'IDENTIFIER TANT A LA VICTIME QU'AU BOURREAU ?.....	36
COMMENT LES ROLES PEUVENT-ILS S'INVERSER ENTRE SADE ET LE LECTEUR ?	38
NOUS PRESENTER UNE ALLEGORIE DU BIEN CONTRE LE MAL NOUS ENGAGE-T-IL VRAIMENT A CHOISIR LE	
BIEN (OU LE MAL SI L'AUTEUR S'ENGAGE POUR LE MAL) ?.....	39
II) LE CHOIX DU PERSONNAGE.....	41
A) CHOIX DU LIBERTIN.....	41
a) NATURE ET CHOIX	41
HUMANITE EXTREME OU DESHUMANISATION ?.....	48
LA BESTIALITE FAIT-ELLE LE CHOIX OU LE CHOIX FAIT-IL LA BESTIALITE ?	51
b) LE LIBERTIN OPPOSE A JUSTINE	53
c) LA LIBERTINE JULIETTE.....	56
B) CHOIX DE JUSTINE.....	60
a) LE CHOIX DANS LA FOI	60
b) LA RESISTANCE	61
c) LE MAL MALGRE ELLE	63

III) LE MAL EN TANT QUE CHOIX	67
A) CERNER LE CHOIX.....	67
a) UNE REDEFINITION DE LA MORALE AU CŒUR DE LA QUESTION DU CHOIX	67
b) ENJEUX ET IMPLICATIONS DU CHOIX	69
c) OBLIGATIONS ET LIMITES DU CHOIX.....	70
B) CERNER LE MAL	72
a) RELATION ET CONFRONTATION	72
b) REFUTATION DU DISCOURS SADIEN EN TERMES DE CREATION	73
c) MESSAGE DU DISCOURS SADIEN	74
CONCLUSION.....	76
ANNEXES	78
BIBLIOGRAPHIE.....	93
Ouvrages de référence	93
Études - livres	93
Études - articles	95
Encyclopédies.....	97
Ressources électroniques.....	97

INTRODUCTION

En prison « agonise un homme, naît un écrivain¹ ». Il s'agit, en référence au « divin Arétin² », du « divin Marquis », à qui nous devons l'empreinte du sadisme dans nos dictionnaires et celle de la perversion dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* de Freud, lequel a établi définitivement le terme de « sadisme » dans sa conception de la pulsion. Le sadisme suggère initialement la cruauté, qui consiste en la souffrance d'une victime. Il y ajoute surtout le plaisir de voir ou de faire souffrir, souvent avec une connotation sexuelle. Sur une victime non consentante, le sadisme est en soi la circonstance aggravante d'un crime : il pénalise le « sadique » en lui ôtant une part d'humanité, et de fait l'indulgence des tierces personnes. Mais le mot « victime » est ici à interpréter au sens large : dans le domaine sexuel, un sadique va généralement de pair avec un masochiste qui consent à l'impuissance physique, comme le fait d'être attaché, et à la souffrance. Justine, personnage principal prude de *La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu*, est une victime dans tous les sens du terme, bernée, abusée, manipulée, humiliée, etc. Tout le contraire de Juliette, héroïne de *l'Histoire de Juliette, ou les Prospérités du vice*, libertine à qui tout réussit.

L'univers sadien

Le Marquis de Sade, fort des récits du domaine sexuel, met en scène des victimes devant subir des souffrances parfois extrêmes, pouvant conduire à la mort, dans des situations les condamnant à une impuissance totale. À tel point que, dans *La Nouvelle Justine*, l'idée même de fuite n'est jamais envisagée par une victime autre que l'héroïne. Car, chez Sade en particulier, la peur ne fait pas fuir, elle paralyse. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'autant d'études psychanalytiques, surpassant en nombre les

¹ JEANGENE VILMER, Jean-Baptiste. *Sade moraliste, le dévoilement de la pensée sadienne à la lumière de la réforme pénale au XVIII^e siècle*, p. 243, d'après Simone de Beauvoir

² Site officiel du Carnet du Marquis de Sade, autour de l'actualité de Sade (les sites sont, au même titre que les publications, dans la bibliographie), consulté le 02/04/15

études littéraires¹, existent sur Sade. Le sadisme « sadien », celui que mettent en scène ses ouvrages libertins, est plus profond que le sadisme théorisé par les psychiatres et psychanalystes, qu'il soit mis en parallèle avec le masochisme ou avec l'innocence : c'est un jeu complexe entre les personnages, mais surtout entre Sade et le lecteur par le biais de la mise en scène de ses personnages. Nous pouvons parler de mise en scène, car les textes de Sade sont relativement théâtraux dans une emphase entre discours et actes sexuels. Sade établit un réseau de personnages dans un monde d'un matérialisme radical, allant jusqu'à réinventer une « mécanique » sexuelle dans laquelle les femmes « bandent » tout autant que les hommes.

Ce monde n'est autre que celui dans lequel nous vivons, puisque des personnalités comme le pape Pie VI apparaissent dans *Histoire de Juliette*. Mais c'est un monde que nous ne voulons pas voir, une extériorisation de nos pires démons, un monde dont nous ne devons pas soupçonner pas l'existence car rien ne peut nous y préparer. « La notion de “monde possible” [se] défini[t], de façon minimale, comme une “alternative crédible du monde réel” » ; or, Sade s'amuse à mettre en scène et explorer une alternative répulsive et intégralement pervertie de notre monde. Car ce monde, s'il est réel, est peuplé d'allégories et de concepts qui dépassent notre appréhension des choses : le mal est partout, et les honnêtes gens sont aveugles et en constituent les seules victimes. Pour Sade, la meilleure façon de prouver matériellement la toute-puissance du mal est de prouver l'absence du bien, qui n'est qu'une erreur et une faiblesse humaines dues à la société. La toute-puissance du mal existe mais le mal n'existe pas car le bien n'existe pas, donc la toute-puissance du mal est une toute-puissance tout court ; tel est le discours de Sade. Comment est-il possible de valoriser ou de dévaloriser ce dont on tient à prouver l'absence ? Sade ne peut foncièrement pas nier l'existence du mal, mais l'omniscience du mal va l'amener à le légitimer :

« Si, plein d'un respect vain, ridicule et superstitieux pour nos absurdes conventions sociales, il arrive malgré cela que nous n'ayons rencontré que des ronces, où les méchants ne cueillaient que des roses, les gens naturellement vicieux par système, par goût, ou par tempérament, ne calculeront-ils pas, avec assez de vraisemblance, qu'il vaut mieux s'abandonner au vice que d'y résister ?

¹ Au 16/03/15, il y a 561 occurrences du terme « Sade » en psychologie sur la base du CAIRN contre 332 en lettres et linguistique.

² Atelier « L'œuvre littéraire est-elle un monde possible ? » sur Fabula, consulté le 17/04/15

Ne diront-ils pas, avec quelque apparence de raison, que la vertu, quelque belle qu'elle soit, devient pourtant le plus mauvais parti qu'on puisse prendre, quand elle se trouve trop faible pour lutter contre le vice, et que, dans un siècle absolument corrompu, comme celui dans lequel nous vivons, le plus sûr est de faire comme les autres¹ ? »

Il ne s'agit donc pas de valoriser le mal, mais de le légitimer dans un monde compatible avec un tel raisonnement pour en faire la seule règle de vie possible. Ce monde ne connaît pas les limites du discours, et sert l'idéologie sadienne qui prône l'absence de limites dans les actes. Tout le récit sadien est une mise en scène construite, physiquement et moralement, autour du sadisme, avec des récits parfois enchâssés dans d'autres pour une perpétuelle mise en abyme entre les récits et le monde réel. *L'Histoire de Juliette*, par exemple, est le récit d'un personnage se situant à la fin de *La Nouvelle Justine*, constituant une histoire plus longue encore que celle dans laquelle elle est incluse².

Nous nous intéresserons essentiellement à ces deux œuvres³ : l'opposition entre Justine et entre Juliette, sa sœur et antithèse, est en elle-même l'allégorie du destin conçu par Sade. Nous verrons *La Nouvelle Justine* et non les précédentes versions, *Les Infortunes de la vertu* et *Justine ou les Malheurs de la vertu*, pour plusieurs raisons : *La Nouvelle Justine* est l'ouvrage le plus abouti de ces trois versions, en quantité (le nombre des malheurs de Justine augmente) et en qualité (Justine n'étant plus la narratrice dans *La Nouvelle Justine*, le vocabulaire est libéré, les faits sont explicites, Sade a une présence plus marquée par opposition avec le narrateur, et par voie de conséquence auprès de son héroïne qu'il étudie plus en détail). Nous nous rapprochons ainsi du message de l'auteur : l'immoralité du récit n'est clairement perceptible que dans cette troisième version, car dans les précédentes, Juliette écoute elle-même le récit de Justine, et se repent de ses méfaits après l'avoir vue foudroyée, ce qu'elle voit comme un avertissement du Ciel.

¹ SADE. *La Nouvelle Justine*, p. 395

² Aucune édition ne comporte encore en un unique volume l'intégralité de *Justine ou les Malheurs de la vertu*, suivie de *l'histoire de Juliette, sa sœur*, du fait de son immensité. La Pléiade regroupe dans son deuxième volume des *Œuvres* de Sade les trois versions de *Justine*. Juliette n'apparaît qu'au volume suivant.

³ Notre édition sera celle de la Pléiade, les volumes 2 et 3 des *Œuvres* de Sade édités par Michel Delon. Nous citerons *La Nouvelle Justine*, présent dans le volume 2, en tant que *Justine*, et *Histoire de Juliette*, présent dans le volume 3, en tant que *Juliette*.

Dans la surenchère que constitue cette dernière version, Sade est en tant qu'auteur plus affirmé non seulement face à son personnage, mais aussi face à ses lecteurs. Le personnage n'a plus besoin de se cacher derrière des prénoms comme Sophie (dans *Les Infortunes de la vertu*) ou Thérèse (dans *Justine ou les Malheurs de la vertu*). Justine n'est pas seulement dénudée et pénétrée au sens physique, elle l'est également au sens moral par un regard extérieur. Qui plus est, seul *La Nouvelle Justine* donne un « temps de parole » pour chacune, au sens propre pour Juliette, et différencie clairement les mésaventures de Justine des récits libertins de Juliette. *L'Histoire de Juliette* fait directement suite à *La Nouvelle Justine*, et en fait partie : cette histoire est le récit de Juliette à Justine qui, en plus d'être personnage sans être narratrice, devient l'auditrice de Juliette en même temps que nous sommes ses lecteurs. Cela établit un personnage incarnant la vertu de manière totalement passive, sous le joug d'un destin qu'elle ne peut ni comprendre ni maîtriser.

Liberté et morale

Notre étude se donnera pour but de mettre en lien la morale avec la liberté, une liberté toute-puissante revendiquée par Sade. Pour lui, la liberté physique implique la liberté morale, qui en est totalement dépendante. Quand on agit de manière morale, c'est forcément que l'on ne jouit pas d'une vraie liberté. Au siècle suivant, l'expression hugolienne « liberté morale¹ » devait signifier que l'on pouvait agir en toute connaissance de cause, « sans être pour autant conscient de la portée morale de l'acte² ». Là où Hugo différencie morale et liberté pour excuser certains faits, Sade les oppose pour, bien plus que les excuser, les légitimer. La façon de se soustraire à une prétendue morale qui consiste à nous déposséder de notre potentiel réside en un mode de vie rendant le libertin supérieur aux autres : c'est le libertinage propre à la seconde moitié du XVIII^e siècle.

¹ SMETS, Paul-F. *Le combat pour l'abolition de la peine de mort : Hugo, Koestler, Camus, d'autres : textes, prétextes et paratextes*, p.32

² BONOMINI, Mathieu. La justice et la Justice dans *Le Dernier Jour d'un condamné* de Victor Hugo, p. 40

La liberté est un pouvoir inaliénable, physique et mental, de l'individu octroyé par la société, mis en pratique par des droits juridiques : droit de penser et droit d'agir. Elle peut être également, sur un plan purement physique, la possibilité que l'individu a en pratique d'agir sans contrainte. Le libertinage est un produit de cette dernière conception de la liberté. « Libertinage » descend du latin *libertus* (affranchi), considéré comme dérivé de *liber* (homme libre). Le libertin peut revendiquer une large palette de libertés, comme la liberté des mœurs, de la conduite, de l'opinion... En clair, le libertinage est le refus des contraintes. Chez Sade, le libertinage est, au sens large, la « scélératesse » : il n'est pas un moyen mais une fin. C'est un avilissement que l'on doit rendre plaisant car on ne peut y échapper, une liberté morale face à une condition physique : « Comment est-il, messieurs, [...] qu'il y ait des gens dans le monde à qui le libertinage ait tellement engourdi le cœur, tellement abruti tous les sentiments d'honneur et de délicatesse, que l'on les voie se plaire et s'amuser uniquement de ce qui les dégrade et les avilit¹ ? ». La liberté permet tout, et en ce sens elle ne vaut rien si elle n'est pas absolue : c'est la liberté qui fait le libertin. *Justine*, œuvre qui, si elle est centrée sur Justine, tourne autour des libertins, est pétrie de liberté dans les mœurs, tant dans l'opinion (les discours des libertins) que dans la conduite (les agissements des libertins) mise en scène. Sade est bien loin des mœurs institutionnels, notamment de Robespierre pour qui « le premier devoir du législateur est de former et de conserver les mœurs publiques, source de toute liberté, source de tout bonheur social² ». Les écrits de Sade ne se limitent pas à la débauche, ils s'en servent pour repousser les limites de la morale.

Avant de commencer nos analyses, faisons un tour d'horizon des quelques notions qui nous permettront de concevoir l'écriture sadienne. La morale se définit directement par la société : elle constitue l'ensemble de règles que la société va définir comme le bien, par opposition au mal. Or, Sade détruit toutes ces notions qui définissent

¹ SADE. *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, p. 251. En se faisant détracteur impuissant de sa propre œuvre, Sade empêche que le lecteur le fasse à sa place et amorce un processus de légitimation que nous verrons.

² ROBESPIERRE, Maximilien de. « Discours sur la peine de mort » dans *Discours et rapports de Robespierre*, p. 70

la morale. La morale ne subsiste dans ses récits libertins plus que par le pathétique de la souffrance et de l'impuissance des personnages victimes des libertins. La morale est pourtant au cœur de l'œuvre de Sade ; que l'on approuve ou non ses récits, ils agissent comme une *catharsis* qui ne peut laisser indifférent, tous ces récits ayant une mise en scène dramatique. Mais cette *catharsis* est clairement conçue pour évoquer un dégoût qui dépasse les sentiments. L'auteur lui-même exprime parfois son dégoût, même s'il est d'une particulière mauvaise foi : « Les deux romans s'attachent à décrire un monde dont les scrupules sont quasiment absents et où la cruauté est commune à tous les hommes. Toutefois, alors que l'auteur fait parfois mine de s'en offusquer (avec une mauvaise foi particulièrement vaillante) dans *Justine*, il renonce à cette apparence hypocrite dans *Juliette*¹ ». La volonté première de Sade est de créer une *anti-catharsis* :

« [...] précisément, Sade ridiculise la *catharsis* classique en renversant ses fonctions : selon lui, le spectacle des vices humains, loin de nous débarrasser des passions, a pour but de nous inciter au Mal, au meurtre, à l'adultère, aux supplices, aux mensonges, aux plaisirs les plus cruels, et la *catharsis* sadienne nous apprend au contraire à nous purger de la crainte et de la pitié, puisqu'elles sont à l'origine du malheur des hommes². »

Se purger du bien, et non du mal : tel serait l'objectif de Sade à travers ses livres. Cet objectif, quoique toujours amoral, peut se faire sans immoralité : dans *Augustine de Villeblanche ou Le stratagème de l'amour*, conte de Sade, Augustine se déguise en homme pour approcher une femme dont elle est tombée amoureuse. Au nom de l'amour, un stratagème ne nuisant à personne est mis en place. Bien sûr, ce texte est immoral au XVIII^e siècle de par un floutage des sexes (qui fait encore débat aujourd'hui), mais « Sade [est] en avance sur son temps, [même si] cette avance n'est qu'une régression³ ». Régression car la morale fait toujours défaut, que le texte soit légèrement pimenté ou insoutenable. Nous parlerons donc par la suite de « morale » (en général) pour désigner les codes de comportement perçus comme acceptables dans le monde social où évoluait Sade – et c'est comme une remise en question de ces codes moraux que nous lirons la façon dont il met en scène les questions de choix. Nous parlerons de « morale sadienne » pour désigner l'alternative qu'il propose à ces codes, qui peut souvent apparaître comme un sophisme, mais dont nous espérons montrer qu'elle a sa force

¹SADE. *Juliette ou Les prospérités du vice* (édition numérique), p.29, consulté le 26/03/15

² MARTY, Éric. *Pourquoi le XX^e siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?*, I, 2, p. 1

³Magazine Causeur, « Sade, les infortunes de la postérité », consulté le 16/03/14

propre dans les deux romans étudiés ici.

Le sadisme sadien

Pour comprendre la notion de choix chez Sade et au sein de la « morale » sadienne, il s'agit de comprendre les interactions majeures qui régissent les personnages (notamment dans leurs actions) et même les agents extérieurs au récit, tels que l'auteur ou le lecteur (nous verrons en quoi ce dernier est un agent). C'est ainsi que nous pourrions comprendre le message sadien, l'appel instinctif, soit aveugle et violent, de la liberté, qui joue sur l'idée universelle que l'on se faisait de la morale. Il est nécessaire de voir d'un point de vue idéologique ce qui permet et construit le discours sadien ; il ne s'agit pas de combattre le sophisme pour dire des choses évidentes, mais au contraire de rentrer dans son jeu pour comprendre comment le sophisme sadien fait interagir divers éléments de perversion afin qu'ils donnent l'illusion de prendre corps dans le monde de référence du lecteur, autrement dit afin qu'ils brouillent les frontières entre fiction et réalité. Il est intéressant de voir comment Sade peut légitimer de tels écrits, et nous verrons que, en ce qui le concerne, légitimer n'est pas forcément cautionner¹. La question n'est pas de savoir comment le récit sadien est « immoral », mais de savoir le pourquoi et le comment du pourquoi. Nous accompagnerons donc le texte dans sa construction en vue de le réfuter par la suite sur les contradictions que nous pourrions trouver, non directement sur les divers éléments qui tissent le plan moral sadien, mais sur la construction de ce plan. En particulier pour un discours, il faut comprendre pour juger. Critiquer d'emblée Sade sur le plan moral avant de saisir et d'analyser sa rhétorique nous amènerait à réfuter l'intégralité de son discours sans possibilité de l'approfondir. Il ne s'agit pas de chercher désespérément une morale chez Sade, mais de cerner ce qui établit la morale sadienne, ceci à travers le choix des actants et non à travers la réfutation point par point de ce qu'avance Sade.

¹ Comme l'écrit Jean-Jacques Pauvert, qui a réhabilité Sade en l'éditant officiellement pour la première fois au XX^e siècle, « loin de Hegel comme du discours XIX^e sur la folie de Sade, je voudrais me tenir au plus près de la réalité humaine du prisonnier de Vincennes » (« Qui était DAF de Sade ? » sur Libfly, consulté le 10/04/15, d'après *Sade vivant* de J.J. Pauvert)

Le sadisme peut également se définir sur le plan moral comme sur le plan physique uniquement. Il peut signifier le plaisir de faire souffrir, mais cette notion peut se charger d'une connotation sexuelle. Qui plus est, « « Le sadisme n'est pas une « simple » violence, mais c'est une violence qui rejette rageusement tout ce qui vient de l'extérieur¹ ». Le sadisme tel qu'en use Sade, le plaisir de la cruauté dans le sexe, s'appuie sur la perversion des valeurs publiques et morales. Le sadisme, en effet, est considéré comme une perversion au sens de renversement (*perversio*) plus ou moins brutal de la norme au profit du dissident. Le sadisme marque chez Sade la rupture entre l'individu et son environnement, car l'individu doit détruire ce qui l'entoure pour avoir du plaisir. À travers une soif sans limite de liberté et la perversion sexuelle qui en découle, l'œuvre sadienne est marquée d'un profond matérialisme.

Le sexe est omniprésent chez Sade qui exprime ses mœurs par les corps, qui sont seuls maîtres de la bonne perception du fonctionnement naturel humain. C'est par le corps que nous comprenons que la seule vraie morale réside dans la nature, grâce à qui nous devons les désirs, lesquels ont pour but les plaisirs. Cette pensée perverse de Sade change le bien en mal, c'est le propre de la perversion. Le point de rupture entre les notions de bien et de mal est la conclusion intellectuelle qu'il tire de ces « enseignements naturels » : la haine seule est naturelle. L'homme cherchant le bonheur n'est pas régi par l'amour : « [...] la cruauté, bien loin d'être un vice, est le premier sentiment qu'imprime en nous la nature ; l'enfant brise son hochet, mord le téton de sa nourrice, étrangle son oiseau, bien avant que d'avoir l'âge de raison² ». Du point de vue de Sade, c'est un changement du mal en bien : cette légitimation de la haine et de la violence sadique attaque directement la société qu'il oppose à la nature. Son raisonnement continue à travers un libertin dans ces quelques lignes :

La cruauté est empreinte dans les animaux, chez lesquels, ainsi que je crois vous l'avoir dit, les lois de la nature se lisent bien plus énergiquement que chez nous ; elle est chez les sauvages bien plus rapprochée de la nature que chez l'homme civilisé : il serait donc absurde d'établir qu'elle est une suite de la dépravation. Ce système est faux, je le répète. La cruauté est dans la nature ; nous naissons tous avec une dose de cruauté que la seule éducation modifie ; mais l'éducation

¹ LEGRAVERAND, Anne. « Distinctions entre sadisme, perversion, perversité et cruauté ». *Le Journal des psychologues*, pp. 20-28

² SADE. *La Philosophie dans le boudoir*, pp. 68-69

n'est pas dans la nature, elle nuit autant aux effets sacrés de la nature que la culture nuit aux arbres. Comparez dans vos vergers l'arbre abandonné aux soins de la nature, avec celui que votre art soigne en le contraignant, et vous verrez lequel est le plus beau, vous éprouverez lequel vous donnera de meilleurs fruits. La cruauté n'est autre chose que l'énergie de l'homme que la civilisation n'a point encore corrompue : elle est donc une vertu et non pas un vice².

La cruauté est « étudiée » par Sade dans ces œuvres expérimentales en ce qui concerne la morale et l'imagination, qui insistent sur son inadéquation avec la civilisation, représentée en premier lieu par la frêle, naïve et « inadaptée » Justine : « Sade n'établit pas une classification scientifique des perversions sexuelles mais montre le dépassement de la nature par l'imagination. Les libertins ne cessent de répéter que le vrai plaisir des sens découle de la tête¹ ». À partir de quoi, les moyens utilisés par Sade pour légitimer le vice, à travers les discours des libertins, sont nombreux :

- il se sert de l'Histoire, des masses, en clair du nombre de personnes qui agissent de manière libertine pour renverser la norme ;
- il inverse les problèmes en montrant une absence de conséquences matérielles face aux actes des libertins ;
- il place tout acte sous le joug de la nature ;
- il se limite au constat d'ordre physique : le libertin l'emporte sous tous les rapports de force ;
- il met en avant le non-sens à l'échelle physique des valeurs notamment religieuses ;
- il dénonce les illusions créées par les hommes pour compenser leurs faiblesses ;
- de manière générale, toute valeur est relativisée au profit d'un idéal naturel absolu qui se suffit à lui-même.

Le problème moral traditionnel est celui du non-respect de l'autre, car l'étude du corps à laquelle procède Sade se fonde sur une jouissance qui bannit apparemment le respect d'autrui, de tout ce qui n'est pas libertin. Avec une considération exclusivement physique et solipsiste du corps, l'absence de respect entraîne une dénaturation (du point de vue de Sade, il s'agirait plutôt d'une désocialisation ou d'une « apathie² » : ignorer pour régner) du bourreau et une perte totale de dignité de la victime en tant que

¹ SCHOBBER, Angelika. *L'espace de l'Eros : représentations textuelles et iconiques*, p. 75

² *Juliette*, p. 771

personne. La maxime kantienne qui définit l'approche dominante de la morale depuis les Lumières est : « Agis de façon telle que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans tout autre, toujours en même temps comme fin, et jamais simplement comme moyen¹ ». Un homme ne doit pas être réifié car il doit attirer des considérations morales de par son existence physique d'humain. Pour Sade, il apparaît au contraire que l'individu n'est rien d'autre qu'un moyen au profit du libertinage. La littérature sadienne en atteint ainsi à la dignité humaine de la façon la plus extrême : la souffrance d'une ou, au mieux, de plusieurs personnes conduit à la jouissance d'une autre, qui se revendique supérieure de corps car « supérieure » quant à la pensée. C'est la liberté qui fait l'individu, en dépit de toute « justice » et de toute « moralité », notions rendues illusoires par Sade du fait que rien ne les oblige à s'appliquer sur le plan physique ; autant dire qu'elles ne s'appliquent jamais.

La notion de choix

Pour Sade, le libertin est donc supérieur en ce qu'il peut choisir de vivre pleinement son état naturel, en dépit des lois sociales. Cependant, la liberté donne le choix, qui implique la conscience des conséquences physiques et morales des possibilités et de leurs alternatives. Devenir libertin au nom de la liberté peut sembler tautologique. La liberté se confronte alors à une autre notion pour prendre sens : la liberté physique recherchée dépend d'une liberté morale qui doit être règlementée pour toute personne raisonnable. Tout libertaire se revendique des principes moraux fondamentaux pour ne pas tomber dans la dystopie. Le libertarianisme est un exemple de liberté individuelle justifiée par un principe de non-agression : la liberté implique sans détour la responsabilité de l'individu.

Sade, lui, fait de la dystopie de la barbarie une utopie en justifiant les crimes par les seuls plaisirs qu'ils suscitent pour un « pervers » qui aura choisi l'immoralité. Pour motif, le plaisir que le mal infligé suscite au libertin. Sade part sur un plaisir physique immédiat et fondamental : le sexe (*a fortiori* masculin). Il part d'une mécanique du sexe

¹ KANT, Emmanuel. *Métaphysique des mœurs*, I, *Fondation, Introduction*, p. 108

poussée à l'extrême dans le sens de son idéologie. Il s'agit de nous demander si l'on peut véritablement choisir l'immoralité, jusqu'à, Sade ne s'en cache pas, la monstruosité. Le monstre est celui qui a perdu tout respect de la nature, qui n'est plus un être réfléchi. La nature d'une personne décide de ses attributs et la raison va se charger de les considérer, et d'agir en conséquence. La raison, chez Sade, ne connaît donc de limite que chez la nature de laquelle elle découle ; or la nature de l'homme, sans Dieu pour lui dicter sa conduite, est libre et toute-puissante.

La pensée de Sade est particulière, mais d'autres ont pu l'approcher. Pour Hobbes, par exemple, « l'état de nature est l'état de guerre¹ » universelle. Par esprit de conservation, tout homme est prêt par nature à éliminer ses rivaux, et tout autre peut être un rival. Dans la mesure où l'autre n'est foncièrement qu'un obstacle, l'équilibre est instauré par les limites que se posent les individus entre eux. Ils se mettent en danger pour le simple fait de vouloir rester en vie, c'est non seulement une liberté matérielle en tant que droit, mais aussi en tant que devoir : cet équilibre naturel est une condition à laquelle on n'échappe pas. Hobbes réutilise dans l'épître dédicatoire de son essai *Le Citoyen* la phrase de Plaute : « L'homme qu'on ne connaît pas n'est pas un homme, c'est un loup² ». C'est-à-dire qu'on ne peut pas se fier à l'homme, qui a toujours des motivations qui lui sont propres. Il ne peut de toute façon faire pleinement confiance à un autre. Cela peut aussi signifier, si nous nous rapprochons de la phrase latine³, que l'homme ignore qui il est lui-même : l'homme n'est rien, n'a pas de nature, sans la connaissance ; il n'est pas s'il ne sait pas qu'il est. La connaissance fait donc la société, et restructure un équilibre précaire pour l'individu. Sade lie nature et connaissance en l'homme pour la « corruption réfléchie⁴ ». Pour Hobbes également, l'instinct de conservation est en soi une liberté illimitée, à partir de quoi la société est affaire de sécurité, de conservation, et non de morale. L'idée que la nature morale dépend de la nature intellectuelle de l'homme est commune à Hobbes et à Sade ; mais Sade annihile tout autre en partant d'un principe de plaisir dénué de morale : le plaisir est dans la violence parce qu'on ne peut fuir la violence. Dans une politique même de conservation,

¹ HOBBS, Thomas. *Leviathan, revised edition*, p. 585 : « *The security cannot be had in the state of nature, because it is the state of war* »

² PLAUTE. « *L'Asinaire* » dans *Comédies de Plaute, traduction de E. Sommer*, p. 94

³ *Lupus est homo homini, non homo, quom, qualis sit, non novit* : L'homme est un loup pour l'homme, et n'est plus un homme, quand il ignore ce qu'il est.

⁴ *Juliette*, p. 761

il faut faire subir avant de subir. Au-delà d'une éthique de l'absence de civilisation, Sade est dans une éthique de destruction de la civilisation. L'enrichissement de soi est dans la destruction de l'autre, *a fortiori* de l'ensemble sociétal qui éloigne l'individu de son état naturel primordial, duquel naît la liberté. Sa pensée vise une liberté fondatrice offrant un choix primordial n'ayant jamais connu l'idée de compromis.

En l'absence de limites, la liberté morale revendiquée par Sade est-elle rendue possible par le choix ? Il va nous falloir prouver pour y répondre l'existence du choix, et celle de la recherche d'une éventuelle liberté morale. À partir de la lecture de Sade, nous verrons qu'il incombe déjà au lecteur de décider de la nature de la répulsion que donne à voir Sade. Nous verrons ensuite que chaque personnage a la possibilité d'un choix qui le hiérarchise par rapport aux autres personnages, en fonction de sa nature et de sa place dans la société. Nous étudierons enfin l'image omniprésente du mal, dépassant la logique des victimes mais choisi par celle des libertins.

I) LE CHOIX DU LECTEUR

Nous allons voir en quoi le lecteur est généralement conçu comme passif lors de la lecture de Sade, puis en quoi il est en réalité actif et interagit directement, au-delà du récit, avec l'auteur.

A) LE LECTEUR COMME SPECTATEUR

a) ASPECTS PORNOGRAPHIQUES SADIENS

Dans ses œuvres libertines comme *Justine* et *Juliette*, la mécanique des sexes, propre à Sade, est matérialiste et ne nécessite nullement les sentiments. Le plaisir est atteint par la chair, quelle que soit la façon de l'atteindre. Ainsi, Justine « décharge » parfois malgré elle sous l'œuvre des libertins. La pensée matérialiste de Sade s'articule jusque dans les corps et redéfinit parfois biologiquement parlant ce qu'est un viol : consenti ou non, l'acte sexuel reste un acte sexuel, qui ne peut qu'être jouissif (pour l'agresseur) ! Ce fonctionnement des corps et cette façon de le présenter, crûment, donne un aspect pornographique certain à l'œuvre de Sade. La dilogie *La Nouvelle Justine et l'Histoire de Juliette, sa sœur* a connu une publication originale assortie de 101 gravures pornographiques, ce qui a fait d'elle « la plus importante entreprise de librairie pornographique clandestine jamais vue dans le monde¹ ». L'intérêt de l'obscénité, au-delà des récits, l'a ainsi rendue visuelle. La volonté de heurter la décence a doublé l'écrit de l'image, plus accessible que le bon millier et demie de pages originales. Le viol, avant d'être idéologique, est ainsi visuel. Si nous nous référons aux Annexes, nous voyons que l'agression sexuelle s'organise tout autour de Justine qui se trouve presque toujours au centre de l'image. Les sexes masculins sont mis en avant, ainsi que les derrières féminins. Ces images, faites pour illustrer de façon plaisante le récit, montrent Justine en très bon état physique, ce qui n'est pas souvent le cas dans le

¹ PAUVERT, Jean-Jacques. *Sade vivant*. Vol. 3, p. 299

récit, en particulier lors de sa mort. La mécanique des corps dans le récit cède la place à un aspect fortement organique dans les gravures, où les personnages peuvent être dénudés en nombre avec un petit groupe attendant la suite des événements ou participant de manière désorganisée ; le squelette de l'image 13 représente notamment un personnage dénudé matériellement et biologiquement.

Nous pourrions définir la pornographie comme étant l'obscénité dans le divertissement ; or si c'est un divertissement, ce n'est plus obscène car plus choquant. La pornographie suit également des codes visuels préétablis que nous retrouverons dans nos deux romans. Sade usant et abusant des codes matériels, la pornographie s'impose dans son œuvre comme une pratique idéalement épurée de tout code social, la mettant pourtant en relation avec un monde au plus proche du nôtre, suivant notre hiérarchie sociale (dans lequel nous avons vu que nous pouvons retrouver des personnes réelles et connues). Nous explorons ce monde avec une crudité atteignant une pornographie qui se revendique comme telle, montrant jusqu'à de nombreuses perversions sexuelles dont toutes ne sont pas accessibles aujourd'hui. Sade joue sur les rôles hiérarchisant les personnages, empruntant les stéréotypes de la pornographie et les appliquant à ses personnages pour insister sur les rapports de force : ainsi, nous retrouvons souvent les personnages de la « mature » (p. 576 de *Justine*), de la « jeunette » (p. 584), les moines profitent de leur couvent tout en abusant de la confiance de leurs victimes pour les y attirer (p. 594), et le comte est tout-puissant sur sa femme (p. 860). Nul besoin de l'infirmière ou du plombier contemporains. La seule chose qui les rend libres et égaux entre eux, c'est le sexe.

Ces personnages sont ainsi décrits à travers un cadre visuel de la « confrontation » de leur corps, doublé d'un autre, réflexif, où ils déterminent le bien du mal sur ce qu'ils font. Assez souvent, la réflexion s'en tient au constat du plaisir physique, car le plan physique limite cette réflexion au corps charnel. L'écriture sadienne, dans ces deux romans, se compose de ces diverses séquences régissant le tout : des *discours idéologiques* sous formes de débats démontrent l'opinion - avec sa supériorité - de l'auteur, et sont ponctués par des *scènes pornographiques* offrant une illustration matérielle de la vérité, existante car matérielle chez Sade ; tout ceci

n'empêche pas une éventuelle *intrusion auctoriale*, qui donne alors un jugement autorisant parfois les sentiments. Cette intrusion de l'auteur ajoute davantage au cadre réel qui englobe les deux autres. Le *plan réel*, rattachant l'œuvre au réel, influence le *plan physique* (scènes pornographiques), maillon central comportant l'essentiel des retouches de Sade, qui influence lui-même le *plan réflexif* (discours idéologiques). L'idéologie sadienne est le point de contact entre plan physique et plan réflexif (que nous appellerons *plan moral*) : « Il faut la foutre, mon frère, dit la Dubois, et la bien foutre ; je ne vois que ce moyen pour la convertir : il est inouï comme une femme adopte vite les principes de celui qui la fout. L'élément du flambeau de la philosophie, c'est le foutre¹ ». Sade donne ainsi son opinion sur un monde matériel et en apparence « réel ». De ces séquences vont évoluer les personnages suivants :

- le bourreau est le premier « sadique » distingué de la masse des libertins, violeur ou/et exécuteur.

- Il est secondé par ses complices, sans oublier que le viol collectif est plus fréquent encore que le simple viol (la « tournante » justifie l'échange des rôles entre bourreau et complices), ni que l'on retrouve finalement la mixité la plus totale des bourreaux qui, eux, construisent leur vie de manière évolutive et finissent par se rencontrer au fil de l'histoire.

- La victime subit et n'a pour seul pouvoir que la parole, outil vertueux des faibles ne servant qu'à motiver les bourreaux.

- Le « masturbateur » est le second de la victime et ne peut lui accorder qu'un minimum de répit, à l'image du complice pour le bourreau, lequel nécessite souvent une démesure dans les stimulations ; c'est un personnage parfaitement réifié.

- Le lecteur enfin, parfois directement interrogé de par l'intrusion auctoriale, ne peut pas ne pas participer à ce qu'il lit et ne pas mettre ses propres mots sur ce qu'il « voit » ! D'autant que Sade se contente la plupart du temps de laisser travailler l'imagination du lecteur, notamment en ce qui concerne les corps : « Si pendant cette première tournée, dit Verneuil, il vous prend fantaisie de soumettre à des choses plus énergiques quelques-uns des objets qui vont s'offrir à vous, pour ne pas troubler l'ordre, vous irez à l'instant vous enfermer dans un cabinet ; et, votre passion une fois apaisée, vous ramènerez l'objet dans le cercle² ». La physique fonctionnelle du corps l'emporte bien souvent sur sa physionomie : « Là, le croira-t-on ? quoique à plus de douze pieds

¹ *Justine*, p. 456

² *Justine*, p. 906

du libertin elle est inondée des jets du foutre que Roland perd en blasphémant¹ ».

Les personnages ont alors chacun une nature quoique stéréotypée, et une histoire. Nous connaissons le palmarès des bourreaux et les détails éventuels de leurs « safaris ». Nous connaissons leur soif de sexe et, par là même, leur endurance au sexe ; la victime, quant à elle, est toujours aussi saine d'esprit et vertueuse. Nous suivons l'accumulation des malheurs de Justine, sans aucune lueur d'espoir à l'horizon si ce n'est une foi tournée en dérision. L'aspect pornographique de l'œuvre fait qu'elle se cantonne à volonté au sexe, au-delà de la notion de bien et de mal, pour preuve irréfutable contre toute théorie morale. La victime est une fin mais la cruauté est un moyen, de plaisir pour le libertin et de rhétorique pour Sade. La pornographie est un écho visuel aux accents sadiens, insistant sur le spectacle jouissif, et dépouillé de toute interrogation touchant à la morale. C'est par ce déni de la morale comme entité existante, car non naturelle, que Sade se distingue des autres philosophes des Lumières. Les autres philosophes, pour qui philosophie et pornographie vont également main dans la main, prennent ouvertement partie en octroyant un cadre prédéfini et quasi-fantasmagorique pour leur réflexion (par exemple dans le *Candide* de Voltaire). Mais le souci des mœurs basé sur la morale règle leurs réflexions. Si les méthodes de Sade ne sont pas divergentes dans le fond, elles sont clairement extrêmes par la forme.

Ceci est l'emploi que fait Sade de la pornographie ; mais afin de pouvoir situer correctement les aspects pornographiques dans *Justine* et *Juliette*, nous devons voir les erreurs qu'ils ne doivent pas nous faire commettre :

- Il ne s'agit pas de réduire le corpus sadien à la violence sadique : il est essentiellement question ici de *Justine* et *Juliette* et la répartition bourreau - victime ne s'applique pas à tous les écrits de Sade. Un certain nombre des *Historiettes*, *contes et fabliaux* sont des textes libertins mais dénués de violence, ou d'une violence farcesque avec un langage non explicite. Même de nos jours, les textes de Sade sont souvent considérés comme dénués d'intérêt s'ils ne reproduisent pas son

¹ *Justine*, p. 1019

image d'Épinal. Les éditeurs de la Pléiade n'ont par exemple pas inclus dans leurs trois volumes d'œuvres complètes de Sade ces textes courts, afin de privilégier les grands romans de la violence sadienne. Deux cents ans après sa mort, les écrits sexuellement explicites de Sade font encore sa notoriété pour des raisons différentes : l'intérêt par scandale pour l'œuvre à ne pas lire est devenu intérêt pour un scandale à lire.

- Il ne s'agit pas non plus d'axer notre étude sur la pornographie mais de la comprendre pour nous en abstraire par la suite. Il ne faut pas par exemple conclure à l'absence des sentiments dans la pornographie en général, tout comme dans l'œuvre de Sade. Les sentiments ont une place importante dans *Justine* en particulier, car Justine se situe en dehors du raisonnement sadien et souffre en permanence. L'efficacité du sadisme psychologique de Sade repose, nous le verrons dans quelques lignes, sur l'accès par le lecteur à ces sentiments. La scène pornographique vue comme une entité isolée séparée de sa structure romanesque ne rend pas compte de la portée du sadisme sur le lecteur, que nous verrons séparément.
- Les aspects moraux seront fréquemment séparés des aspects physiques. L'aspect moral dépend de l'aspect physique qui le surpasse chez Sade ; cependant, Sade use de la souffrance des victimes, en particulier de Justine, pour provoquer la répulsion à la base de toute interprétation de la part du lecteur. L'aspect moral est gommé par l'idéologie sadienne, mais cela ne signifie pas que nous ne devons pas voir un aspect moral omniprésent dans l'œuvre de Sade.

Cette dimension physique nous amène à considérer la pornographie comme un spectacle : on fait une pause dans la réflexion et on regarde. Sade met à nu ses personnages, au sens propre et figuré, pour des romans empreints de voyeurisme ; parfois, les personnages eux-mêmes sont voyeurs : « Les rendez-vous avaient lieu dans un cabinet assez près de ma chambre pour qu'au moyen d'une ouverture pratiquée dans la cloison j'en pusse discerner les détails¹ ». À l'instar de la pornographie, il n'y a

¹ *Justine*, p. 717

présence ou absence de sentiments que de manière extrême : il est difficile de percevoir autre chose que de la jouissance et de la souffrance chez Sade. C'est le cas, notamment, de la pornographie sadomasochiste. Mais la présence de sentiments est une exigence pratiquement systématique de la pornographie féministe et importante de la pornographie sadomasochiste (nous retrouvons tout ceci dans *Juliette*). Dans *Justine*, les sentiments, en particulier de l'héroïne, sont très présents et constituent presque le seul obstacle qu'elle peut poser entre elle et les libertins. Les sentiments sont nécessaires pour tout spectacle digne de ce nom qui se veut proche de son spectateur. Le résultat chez Sade est que non seulement l'orgie devient un spectacle, mais en plus les sentiments rejoignent ce spectacle : théâtralisés, ils deviennent la conséquence faussement cathartique d'une représentation qui l'emporte par sa tangibilité. De fait, la réification des personnages apparaît directement au lecteur par le simple jeu de la représentation rendant les sentiments inférieurs aux corps physiques, et confère à Sade la perméabilité de tout objet, individus inclus, aux idéologies : l'idéologie fait l'objet et non l'inverse¹. L'individu étant en soi l'idéologie du plaisir, il n'est nul besoin de lui consacrer une idéologie en tant qu'individu. Cette prise de distance structurelle et fonctionnelle de Sade avec ses personnages se communique au lecteur qui devra alors décider de sa propre position vis-à-vis des personnages sadiens. La « mise en abyme permet au texte de fournir son protocole de lecture, d'engager des rites et des rythmes de consommation romanesque. Elle encourage l'identification des lecteurs aux personnages, elle stimule le processus de contagion qui est le propre de la littérature sensible aussi bien que pornographique² ».

b) LA REPULSION, NEE D'UNE DYNAMIQUE DE L'ATTRAIT

Quoi qu'on en pense sur le plan moral, le récit sadien est une agression visuelle. Cette agression peut être vécue par le lecteur directement, comme une avalanche de supplices qu'il doit subir (car c'est là l'intérêt de sa lecture : le subissement sur le plan physique, l'interprétation étant d'ordre littéraire et non idéologique), ou indirectement,

¹ L'exemple le plus connu est celui du couteau de cuisine, qui, si l'on peut s'en servir pour poignarder, n'a pas été conçu pour cela. Il s'agit alors de décider de l'utilité de l'objet car l'objet n'a pas de sens en soi, si ce n'est un sens préétabli réducteur de son potentiel.

² DELON, Michel. *Le savoir-vivre libertin*, p. 234

s'il rejette cette accumulation insupportable de souffrances pour se ranger du côté de l'idéologie intacte et dominante (c'est là l'objectif de Sade). Dans le premier cas, la répulsion suscitée par le récit sadien est indirecte : elle naît par contraste d'une dynamique de l'innocence et de l'attrait du bien. Cela place le lecteur dans le camp de Justine et il prendra son parti envers et contre tout. L'absence de cruauté est une fin pour lui. Dans le second cas, la répulsion est un attrait en soi : nous entrons dans l'idéologie sadienne qui stipule que le mal n'existe pas en tant que tel mais est l'absence du « bien » superflu, ce qui fait de lui un état naturel ; la dynamique suivie est celle de la rhétorique de Sade et la cruauté en est un moyen pour le lecteur.

De par leur agressivité et leur inutilité sur le plan physique, nous avons vu que les sentiments sont présentés par Sade de manière à éviter la *catharsis*. Mais qu'en est-il du libre-arbitre du lecteur ? Nous pouvons d'abord présenter la répulsion comme contrepoids de la pureté de Justine, incarnant un modèle d'innocence qui la conduit à commettre perpétuellement des erreurs de jugement. Le lecteur considère le statut de modèle avant tout. La pratique douloureuse est reniée au profit de la théorie qu'elle ne laisse pas s'exprimer : la vertu puissante reste une théorie car elle n'est pas dans un milieu qui permette de démontrer son potentiel. Le libertinage se décrédibilise aux yeux d'un lecteur moral en devant forcer la vertu à la soumission pour exister : « Notre héroïne, qui raisonnablement, ne devait faire usage ici que de sa soumission, entra sur-le-champ avec Gernande dans le cabinet en question¹ ». Tout étant matériel, tout étant souffrance, le lecteur peut s'interposer par principe de diatypose. Il prend en conséquence du recul sur l'idéologie sadienne préétablie et assujettit non le personnage de Justine, mais cette idéologie qui n'est pas la sienne et qui ne parle qu'à travers des personnages fantasmagoriques. Ce choix valorise le lecteur car il le conforte dans ses opinions, en tant que lecteur pensant et critique. Malgré tout, critique ou non, il ne peut échapper au voyeurisme auquel il est soumis : « le lecteur n'adhère nullement à ce spectacle qui lui est offert et se retrouve lui-même, comble de l'art sadique, dans la position de voyeur qui le révolte et dont il se fait pourtant, par sa lecture, le sujet consentant² ».

¹ *Justine*, p. 889

² GRZELCZYK, Johan. « Sade : perversité et espace ». *Le Philosophoire*, pp. 197-206

c) LA REPULSION, UN ATTRAIT EN SOI

Les aspects pornographiques de *Justine* et *Juliette* ont un but premier, évident pour les libertins, provocateur pour les vertueux : une « vocation masturbatoire¹ ». Ces deux romans sont une quête de la répulsion, assouvie notamment avec les récits de Juliette qui fait enfin s'exprimer le libertin à la première personne de manière définitive (mises à part les dernières lignes de *Juliette*). En rencontrant sa sœur, Justine met un climax à sa quête erronée de la vertu. Qui plus est, suivant le principe de liberté revendiqué par Sade, sa liberté est celle du lecteur : Sade prouve qu'il n'y a de dangereux que le fait d'interdire de penser, que le lecteur a toute liberté de constater que le monde décrit n'existe pas, et qu'il n'y a rien, de la nature ou de la société avide d'ordre, qui permette de le créer pour l'imagination d'un seul. La dynamique même de la pensée de Sade² et la forme de ses mises en scènes dystopiques peut la relativiser (comme les utopies dans *Aline et Valcour*³), et, dans le cadre expérimental, la crédibiliser⁴. Sur le plan réaliste même, il est indéniable qu'aucune main divine ne frappe jamais un criminel. La foudre, à l'inverse, elle-même dédivinisée au terme de l'œuvre, peut frapper n'importe qui. Entrer dans cette dynamique de l'auteur est également valorisant pour le lecteur, qui va au-delà de ses opinions et agit de concert avec un auteur le considérant comme un être critique car pouvant se remettre en cause. L'œuvre de Sade reste du divertissement et de l'imagination, tout en confrontant le lecteur, en comptant sur son expérience, aux questions spirituelles et en répondant matériellement⁵. Le lecteur en personne, utilisé comme support préétabli pour l'opinion sadienne, légitime de par son existence la pensée libertaire de Sade. Entrer dans l'œuvre en choisissant l'opinion sadienne valorise ainsi le lecteur par Sade lui-même.

¹ TRINH THI, Coralie. *La Voie Humide*, p. 507

² S'adaptant aux circonstances dans le récit. On parle d'une dynamique de la pensée sadienne comme on peut parler d'une dynamique de la pensée rousseauiste.

³ Différentes normes y sont opposées avec l'utopie de Tamoé et la dystopie de Butua : la dystopie vit pleinement le vice et l'utopie la vertu. « Mais qui ne voit qu'en prétendant [...] éradiquer [la perversion], nous prenons le risque de détruire l'idée d'une possible distinction entre le bien et le mal, qui est au fondement même de la civilisation ? » (ROUDINESCO, Élisabeth. « Visages de la perversion ». *L'information psychiatrique*, pp. 5-12, résumé). Sade montre un isolement du vice comparable à celui de la vertu, volontairement sans dire où se situe l'aberration mais en fantasmant ouvertement sur la dystopie africaine.

⁴ Depuis les utopies grecques, l'anarchie n'existe plus en tant que vie politique.

⁵ « On n'est point criminel pour faire la peinture des bizarres penchants qu'inspire la nature » : épiphonème commun à *Justine* (p. 391) et *Juliette* (p. 179)

B) LE LECTEUR À TRAVERS SADE

a) IDEOLOGIE SADIENNE A TRAVERS DIFFERENTS NIVEAUX DE LECTURE

La « présence » de Sade dans son œuvre est importante vis-à-vis du choix du lecteur qui va essentiellement se dire : « Suis-je pour ou contre Sade ? ». Il semble nécessaire de prendre parti face à un auteur d'une sombre renommée au point d'être à l'origine de légendes urbaines contemporaines¹. Nous avons parlé indifféremment de dynamique de la pensée de Sade ou de la rhétorique sadienne. Cette rhétorique consiste à prouver que, dans la société comme dans la nature, la vertu est un malheur au milieu des vices qui sont prospères. Elle s'appuie sur le matérialisme tout-puissant qui donne une impression de réalisme, dont nous verrons les effets au fil de notre étude. Nous parlerons plus simplement de dynamique sadienne pour désigner le processus rhétorique de l'idéologie sadienne évolutive qui s'exprime à travers l'œuvre. En effet, Sade prend tout à fait position dans ses écrits. Mais il le fait à travers plusieurs niveaux de lecture : ou il se moque ouvertement de Justine, ou il regrette sa naïveté, ou encore il la plaint réellement. Ce faisant, il instaure une limite variable entre le réel et la fiction : la dynamique de son idéologie polyphonique et adaptative s'arrête au récit, même si le récit tient à s'appuyer sur le réel, et même sur les fondations du réel : « L'intérêt, l'ambition, l'égoïsme, s'annoncent dans la morale de tous les autres : celle du Christ seule n'a d'autre vue que l'amour des hommes. Platon, Socrate, Confucius, Mahomet, attendent une réputation et des sectateurs : l'humble Jésus ne voit que la mort, et sa mort même est un exemple² ». Ces références nombreuses de l'Histoire floutent les limites entre notre monde, par lequel Sade dénonce et généralise une dure réalité, et le monde sadien. Le flou entre fiction et réalité permet d'autant plus d'atteindre le lecteur directement dans son univers, avec une Histoire qui sert l'idéologie de Sade.

¹ Comme le crâne de Sade récupéré par le docteur Ramon, adjoint de son médecin personnel, après son exhumation, qui serait porteur d'une malédiction. Il est à l'origine du film *Le Crâne maléfique* (1965) et du livre *Le Dernier Crâne de M. de Sade* (2010).

² *Juliette*, p. 677

LA VIE REELLE SUIV-ELLE LA MEME DYNAMIQUE QUE LA FICTION ?

La dynamique sadienne consiste par exemple à prétendre en fonction de la situation que les femmes ne connaissent pas le plaisir mais qu'elles peuvent jouir malgré elles¹, ou que les libertins doivent se respecter entre eux mais peuvent torturer leur femme libertine² : l'idéologie sadienne est protéiforme. Cette dynamique explore les situations libertines mais montre les limites de la pensée de Sade. Toutefois, cet aspect est un point de contact en soi avec le réel, car il n'y a rien de plus adaptatif qu'un fait réel, rien de plus aléatoire qu'une circonstance naturelle, c'est pourquoi Sade en appelle tant à la nature. La rhétorique sadienne met en parallèle la vie réelle et la fiction pour donner une dimension réelle à cette dernière. Autrement dit, la fiction suit au mieux la même dynamique que le réel³ pour donner l'impression que la vie suit celle de la fiction. La fiction est une transposition des codes qui régissent la vie comme les rencontres ou les souffrances qui s'accumulent, ainsi que des valeurs célestes en valeurs matérielles. Tout devient poussière avec Sade : le Ciel lui-même perd toute valeur religieuse et devient un facteur matériel avec le foudroiement de Justine. La foudre peut frapper n'importe qui⁴. Le matérialisme de l'œuvre « rend tout idéal irrécupérable⁵ ».

En matérialisant tout ce qui se déroule, le récit sadien devient le réel à l'excès, dans la forme, le fond, et de fait l'idéologie à partir d'éléments naturels et matériels. Le récit sadien comprend effectivement la dimension humainement idéologique du réel, car chaque individu se veut naturellement d'imposer son point de vue. L'articulation des corps est aussi une articulation des idéologies, les personnages s'opposent en donnant leur point de vue. Du côté des libertins, leur plaisir est physique mais aussi verbal quand

¹ Dans *Justine*, le libertin Jérôme fait découvrir tout à la fois plaisir et douleur à sa sœur : « Eh bien ! essaye, dit ma sœur, je te laisserai faire si je n'en éprouve pas une trop grande douleur » (p. 707).

² Toujours dans *Justine*, le libertin Verneuil demande à mettre à mort sa femme, pourtant tout aussi libertine que lui, lors d'une orgie : « La première [condition], qu'en tuant ma femme, tu me céderas la tienne, que j'aime beaucoup, et que je désire m'approprier » (p. 948).

³ Une dynamique d'acharnement : tout pour Sade, dans le réel, est acharnement, à commencer par la vie elle-même.

⁴ Qui que l'on soit, être sous un orage est un risque : « La malheureuse, confuse, humiliée de tant d'ingratitude et de tant d'horreurs, trop contente d'échapper peut-être à de plus grandes infamies, gagne, en remerciant Dieu, le grand chemin qui borde l'avenue du château... Elle y est à peine arrivée, qu'un éclat de foudre la renverse, en la traversant de part en part » (*Juliette*, p. 1259).

⁵ Magazine Salon littéraire, « Résumé : œuvres de Sade », II, 3, consulté le 30/03/15

ils défendent (avec brio) leurs positions. Justine s'oppose aux discours libertins sans échapper à leurs agissements et Juliette apprend d'eux « sur le terrain ». En changeant de personnage principal, avec un personnage consentant et actif en tout, dans un récit qu'il raconte lui-même, l'idéologie sadienne gagne en puissance. À la lecture de *Juliette*, il reste facile de constater que le monde décrit subit un cataclysme par chapitre, à cause d'une même personne. Souvent, la limite devient le minimum : les libertins usent souvent d'expressions comme « je vais plus loin » (6 fois dans *Justine* et 8 fois dans *Juliette*) ou « je dis plus » (8 fois dans *Justine* et 4 fois dans *Juliette*). La fiction sadienne est un reflet déformé de la réalité, se revendiquant néanmoins comme reflet. Elle est également l'incarnation de ce que craignait tant Dostoïevski : « si Dieu n'existe pas, alors tout est permis¹ ».

COMMENT SADE FAIT-IL PASSER DES MESSAGES SÉRIEUX DANS UN LANGAGE IRONIQUE ET ORDURIER ?

Le second degré est constant chez Sade. Son style est d'autant plus reconnaissable que, s'il se rapproche du lecteur, il s'éloigne de son œuvre et de ses personnages en s'attachant, tel un metteur en scène, à décrire subjectivement les apparences visuelles et les émotions que suscite la « pièce ». Il reste également omniprésent derrière l'immoralité du récit. Comme le ferait un parent qui considère d'un bon œil l'innocence de son enfant, Sade pose un regard attendri sur Justine, à la différence que, faussement impuissant, il ne peut que regretter ses mésaventures, mésaventures qui ne lui arrivent par la mise en scène qu'à cause de sa naïveté. Justine « refuse de grandir » malgré ses expériences et endosse en conséquence le mauvais rôle, social et naturel, puisque la société va à l'encontre de la nature. Habituellement, il est difficile structurellement parlant de prendre parti pour le mauvais rôle, même si le personnage est attachant. Mais la narration et le regard décalé amènent l'ironie noire et placent Sade bien au-dessus de son personnage, ce qui lui permet de constater les sévices qu'elle endure sans user d'une sémantique ou d'un visuel pudiques. Le langage ironique, désintéressé du personnage qui perd son temps en moyen et ne saisit pas sa

¹ DOSTOÏEVSKI, Fiodor. *Les Frères Karamazov*, pp. 333-334

« chance » malgré les occasions¹, anticipe la réaction du lecteur et est empli d'agressivité envers de potentiels détracteurs. La fiction rejoint une nouvelle fois la réalité avec ce passif-agressif, car les détracteurs de Sade ne manquent pas et Sade doit se cacher, fuir, ou publier anonymement. En effet, il est activement dénoncé par l'opinion publique malgré ses dénégations ; « le 18 août 1800 des exemplaires du « roman affreux de *Justine* » sont saisis pour la première fois, et l'année suivante, le 6 mars 1801, pris en flagrant délit chez Massé, Sade est arrêté, cette fois définitivement² ». Ce qui nous amène à un échange complexe entre auteur et lecteur qui, une fois de plus, manipule le lecteur : car le sérieux du message n'est qu'une question de point de vue.

En effet, Sade fait d'abord passer des messages visuels crus, autrement dit d'un naturalisme objectivant, avec une idéologie qu'il considère comme normale, également objectivante. Si le lecteur est sérieux ou s'il voit un message sérieux lui parvenir, Sade n'est en rien sérieux. N'oublions pas que son œuvre reste un moyen d'expression et de défoulement, non un quelconque traité :

« Quand il écrit que la passion de la jouissance *subordonne et réunit en même temps* toutes les autres, il nous donne une exacte description de sa propre expérience ; il a subordonné son existence à son érotisme parce que l'érotisme lui est apparu comme le seul accomplissement possible de son existence ; s'il s'y voue avec tant de fougue, d'imprudence et d'entêtement, c'est qu'il attache plus d'importance aux histoires qu'à travers l'acte voluptueux il se raconte qu'aux événements contingents : il a choisi l'imaginaire³ »

L'horreur de ses œuvres libertines ne se fait pas dans le réalisme mais dans la fantasmagorie. Tenter d'imposer une idéologie par le récit en lui conférant une dimension visuelle n'a rien d'une rhétorique qui tenterait directement et sans détour d'expliquer au lecteur le but de l'auteur. Sade s'adresse essentiellement aux libertins dans ses œuvres libertines (il dédie aux libertins *La Philosophie dans le boudoir* dans son prologue), et doit généraliser son lectorat à tout le peuple français dans son traité du

¹ « Te voilà libre, Justine, dit alors la Dubois ; tu peux maintenant choisir tel genre de vie qu'il te plaira. Mais si tu suis mes conseils, mon enfant, tu renonceras à ces pratiques de vertu, qui, comme tu vois, ne t'ont jamais réussi » (*Justine*, p. 432)

² GAMBACORTI, Chiara. « ...ces tableaux du crime triomphant... ». *Dix-huitième siècle*, pp. 543-554

³ BEAUVOIR, Simone de. *Faut-il brûler Sade ?*, p. 10

même ouvrage indirect par la forme : « Français, encore un effort si vous voulez être républicains ! ».

SADE ETAIT-IL UN LIBERTIN COMME ON EN VOIT DANS SES OUVRAGES ?

Comme le soutient Sade, l'enfance se définit, non par les premières pensées, qui en bas âge ne peuvent être particulièrement développées, mais par les premiers actes. Le libertinage est une science du corps qui s'oppose à la science morale, dans la mesure où la morale n'existe pas, elle ne saurait pas même être une science. Sade refuse son existence, et se forge rapidement une réputation par ses actes. Nous avons vu qu'il adopte une attitude passive-agressive dans ses écrits libertins. Il a dû échapper à la justice et à la Terreur, mais sa témérité l'a rendu actif quand il était libre, mais également – et surtout – lors de ses multiples incarcérations, qui ont tout de même duré au-delà de l'abolition des lettres de cachet qui permettaient l'incarcération sans jugement. À l'image de ses personnages libertins qui ne reculent devant rien, Sade élabore son fantasme en prison et en asile. Il s'agit là de la limite entre réalité et fiction vue par Sade lui-même : le libertin fait d'un sujet (Justine) son objet dans l'écriture ; et il fait de l'écriture comme objet ses personnages, Justine et Juliette, qui y évoluent en sujets. Ce fantasme n'en demeure pas moins un, et Sade, à la suite de quelques incartades et récits, ne connaît pas la liberté d'agir comme ses personnages, qui agissent à sa place. « Il y a ce que l'on fait, ce que l'on dit, et ce que l'on écrit », dit Daniel Auteuil l'incarnant dans *Sade* en 2000. S'il avait été libre, de tels personnages n'auraient peut-être pas vu le jour pour déchaîner sa propre frustration, et il n'aurait sûrement pas été assez fou pour reproduire en personne de tels agissements. Le récit est une critique et une provocation, mais non une réalité du crime. Sade, metteur en scène des « parfaits libertins », iconoclaste absolu, n'est criminel que par l'esprit. Légitimer des actes barbares dans un discours ne revient pas à les approuver dans la réalité, d'autant que les écrits sadiens, davantage qu'une création, sont dans une éthique de destruction toute en opposition avec la société : « Loin alors de réaliser l'homme intégral, le propos de Sade consiste à désintégrer l'homme en lui retirant tout ce que la culture a pu lui apporter¹ ».

¹ SCHNECKENBURGER, Benoît. « Contre-éducation ou contre l'éducation ? Instituteurs, encore un

b) DOUBLE JEU DE SADE

POURQUOI METTRE EN SCENE UN MEURTRE SI L'ON NE VEUT PAS EN COMMETTRE OU SI L'ON N'INVITE PAS A EN COMMETTRE ?

Sade présente l'insupportable pour le louer dans une rhétorique de la répulsion et par provocation. Définissant largement la religion comme une aberration, il lui répond avec la force adéquate, sans craindre l'aberration de son propre discours, en le soutenant au contraire par les scènes matérialistes : « Il n'y a point de Dieu, il n'y en eut jamais. Cet être chimérique n'exista que dans la tête des fous ; aucun être raisonnable ne pourra ni le définir, ni l'admettre ; et il n'y a qu'un sot qui puisse adopter une idée si prodigieusement contraire à la raison¹ ». Le matérialisme est la meilleure arme, car la seule, qui puisse décrédibiliser la religion. Le récit libertin sadien est une anti-religion avant tout. La sodomie, plus présente que le coït conventionnel (et seul autorisé à l'époque de Sade), est iconoclaste avant tout. L'homosexualité est également très présente, en particulier dans *Juliette*. L'esprit parfois sataniste et blasphématoire de Sade est parfaitement antimatérialiste : il se dit lui-même « athée jusqu'au fanatisme² » et ne conçoit clairement pas un athéisme rigoureux. Il nie la religion avant tout, mais doit nier toute présence divine pour y parvenir ; ce second point est un mal nécessaire pour Sade lui-même qui ne dénonce pas tant l'image divine que les usages qu'on en fait. Il est donc impossible de parler des méthodes de Sade sans les contextualiser : la rhétorique de Sade est une rhétorique d'opposition, la rhétorique de l'épouvantail, et de la négation, celle du mal. Si elle est dite aberrante, elle est forcément pour Sade considérée par des personnes « perdues », séparées de leur état naturel, dépouillé de tout potentiel, n'ayant donc aucune autorité pour décider de ce qu'est le bien ou le mal. Ces personnes sont soumises et ne font pas le choix d'être ce qu'elles sont : « Un tel discours était un ordre pour la malheureuse Justine, et la soumission devint son seul lot³ ». Elles sont le paraître et non l'être. Sade, toujours par souci de réciprocité, s'y oppose par le paraître :

effort pour être sadiques ! » *Le Philosophoire*, pp. 153-162

¹ *Justine*, p. 490

² PAUVERT, Jean-Jacques. *Sade vivant*. Vol. 2, p. 260

³ *Justine*, p. 978

les scènes de meurtre ou de torture sont des exemples, des illustrations choc destinées à faire changer l'opinion de celui qui n'a pas choisi la sienne. Elles ne doivent pas être prises au premier degré¹ si l'on tient compte de la motivation de Sade.

L'être humain ne gagne rien de la religion et tire profit du matérialisme ; le rôle de Sade est de lui enseigner comment trouver ce profit, en montrant un sadisme qui découle naturellement du matérialisme. Son œuvre résonne comme une aide pratique renseignant l'identité de l'homme, ainsi que son profit ; mais cette invitation se limite à la compréhension et non à l'action. Dans ce sens, Sade ne fait qu'inciter les libertins à continuer ce qu'ils font déjà. Dans le prologue « Aux libertins » de *La Philosophie dans le boudoir*, Sade les soutient sur le plan moral et s'adresse à eux en termes de passion et de liberté pour atteindre le bonheur. Il ne les engage toutefois à rien de fâcheux sur le plan physique, mais les incite à briser leurs liens : « Jeunes filles trop longtemps contenues dans les liens absurdes et dangereux d'une vertu fantastique et d'une religion dégoûtante, imitez l'ardente Eugénie ; détruisez, foulez aux pieds, avec autant de rapidité qu'elle, tous les préceptes ridicules inculqués par d'imbéciles parents² ». Sade incite à une subversion sans nécessité du crime quand il ne parle pas à travers son récit.

Cet aspect « auteur libertin » est particulièrement présent dans les notes de fin de chapitre de Sade lui-même, où il donne un avis complètement détaché et critique de celui du personnage principal Justine :

« Justine ici raisonne en égoïste ; il est impossible de se le dissimuler. Elle est malheureuse, et par conséquent surprise d'être repoussée. Mais l'homme heureux, raisonnant d'après les mêmes principes, ne dira-t-il pas également : Pourquoi, moi qui ne souffre point, moi qui peux satisfaire à tout sans avoir besoin de personne, irai-je, ou froidement mériter la reconnaissance des autres, ou m'exposer, par mes bienfaits, à ne trouver que des ingrats ? L'apathie, l'insouciance, le stoïcisme, la solitude de soi-même, voilà le ton où il faut

¹ On ne peut prendre Sade au pied de la lettre en ce qui concerne la religion : « Par quelque côté qu'on l'aborde, il s'est à l'avance dérobé. [...] Par l'intermédiaire de créatures de roman, tantôt il développe une théologie de l'Être suprême en méchanceté. Tantôt il est athée, mais non de sang-froid : son athéisme défie Dieu et jouit du sacrilège. Il substitue généralement à Dieu la Nature à l'état de mouvement perpétuel, mais en est tantôt le fidèle et tantôt l'exécuteur » (BATAILLE, Georges. *La littérature et le mal*, p. 83).

² SADE. *La Philosophie dans le boudoir*, p. 3

nécessairement monter son âme, si l'on veut être heureux sur la terre¹ »

Sade établit ici un lien direct entre le personnage Justine et le lecteur, lequel est aussi démuni qu'elle face aux violences du récit. Sade fait indirectement appel à la logique du lecteur que Justine, en sa « qualité » de symbole, n'a pas. Qui plus est, Sade participe au premier et second degré aux souffrances qui sont infligées à Justine, non seulement en tant qu'auteur, mais aussi en tant que lecteur. En effet, se détacher complètement de son personnage ne permettrait pas à Sade de rendre un réel effet pathétique, ce qu'il cherche afin d'atteindre - et attaquer - la conscience morale du lecteur.

COMMENT SADE VA-T-IL AU-DELA DE SON IDEOLOGIE EN PRENANT PART A LA SOUFFRANCE DE JUSTINE ?

Justine, victime impuissante dans *Justine*, auditrice impuissante dans *Juliette*, reste l'« héroïne » de cette épopée du mal : le terme est sauf exception toujours présent dans l'expression « notre héroïne ». La volonté du personnage de rester ce qu'elle est l'emporte sur sa volonté de comprendre ce qui lui arrive : Justine, dans sa vertu, tâche de faire le bien en dépit de tous ses malheurs et ne remet jamais en question ses certitudes. Jamais un libertin ne pourra la forcer à commettre quelque chose de mal, si ce n'est à son insu. Les libertins confèrent unanimement à Justine le mauvais rôle, ce qui fait d'elle l'incarnation même du bon rôle déchu, car elle reste le personnage principal de *Justine*. Il en ressort une ambigüité chez Sade entre le parti pris pour et contre Justine : le terme « monstre », qui désigne les libertins, est par exemple présent 134 fois dans *Justine*. Ce vocabulaire ne disparaît toutefois pas dans *Juliette*, et Justine reste en comparaison à Juliette un personnage « raté ».

La « position émotionnelle » de l'auteur, à défaut de se montrer sincère, exprime le pathétique dans les sentiments mais adopte un style quasi-chirurgical physiquement. Dans cet extrait, Justine trouve et sauve un bébé condamné à mourir dans un étang et s'épanche longuement sur sa situation, avec des promesses faisant faussement croire qu'elle trouve une alliée pour le reste de ses mésaventures. Cette rencontre forte en

¹ *Justine*, p. 1012

émotion est cependant vite expédiée par la suite des événements :

« - Pauvre petite, lui dit-elle, tu n'es venue au monde que comme la malheureuse Justine, pour en connaître les douleurs et jamais les plaisirs ! Peut-être la mort eût-elle été un bien pour toi ! je te rends peut-être un mauvais service, en te retirant du sein de l'oubli pour te replacer sur le théâtre du désespoir et des revers ! Eh bien ! je réparerai cette faute en ne t'abandonnant jamais ; nous cueillerons ensemble toutes les épines de la vie : foulées par toutes deux, elles nous paraîtront peut-être moins aiguës, et, devenues plus fortes par notre union, nous les émousserons avec moins de peine. Bonté du ciel, je te remercie du présent que tu me fais ; c'est un objet sacré sur lequel ma sensibilité s'exercera sans cesse. Assez heureuse pour lui avoir sauvé la vie, je prendrai soin de ses jours, de son éducation, de ses mœurs ; elle ne me quittera plus ; je travaillerai pour la nourrir : plus jeune que moi, elle me le rendra dans la vieillesse ; c'est une amie, c'est un secours que la main de l'Éternel m'envoie. Par quelles actions de grâces pourrai-je lui peindre toute ma reconnaissance ?

- C'est moi qui vais m'en charger, putain, dit un homme à voix de Stentor, en saisissant la malheureuse Justine au collet, et la renversant sur le gazon ; oui, c'est moi qui vais te punir, pour t'apprendre à te mêler de ce qui ne te regarde pas : et l'inconnu, se remparant aussitôt de la petite fille, la rentre dans son panier, l'y attache, et la replonge au milieu des eaux¹... »

Les émotions de Justine, sans Dieu ni justice pour l'aider, se heurtent à un matérialisme qui ne lui laisse que le droit de souffrir : « voyez [Dieu] partout jaloux, vindicatif, implacable² », dit Sade à travers un libertin. Sade s'attarde sur le pathétique des terribles situations dans lesquelles elle se trouve, non pour la louer³, mais au contraire pour s'amuser de l'accumulation de ces situations et de l'incompréhension de Justine face à elles, d'elle-même comme des situations : « Notre pieuse aventurière avoue ses fautes avec une candeur... une ingénuité, qui, comme on l'imagine aisément, allume bientôt tous les sens du libertin qui l'écoute⁴ ». Cette phrase est considérablement ironique : l'héroïne est une aventurière, et c'est elle qui a des fautes à avouer ; en se confessant au moine, elle ne fait que lui donner envie d'abuser d'elle, et l'auteur, dans son jugement, englobe le lecteur dans le présupposé de la vanité de la vertu. Justine croit avouer des fautes humaines, mais elle ne fait que rendre des comptes face à la cruelle société. Aux yeux de la société, elle n'existe pas plus en tant que personne que pour l'auteur même.

¹ *Justine*, p. 572

² *Justine*, p. 775

³ La seule fois où Justine est qualifiée de « brave », elle s'évertue à s'échapper afin de donner une lettre pour sauver Madame de Gernande, qu'on vide lentement de son sang, dans une entreprise qui échouera de la plus lamentable façon (*Justine*, p. 953).

⁴ *Justine*, p. 594

Elle est ainsi réduite par la société en simple héroïne de roman, comme pourrait l'être n'importe quelle jeune fille martyrisée : « Une fille de dix-sept ans la frappa singulièrement dans la classe des vestales : elle avait une figure ovale, un peu triste, mais pleine d'intérêt, pâle, une santé délicate, le son de voix tendre, une véritable héroïne de roman¹ ». Dans son cynisme, Sade lui-même est moralement sadique avec son personnage : quand Justine agit, le plus souvent pour sauver quelqu'un, ses tentatives sont vaines ou ne réussissent qu'en apparence : « Infortunée, lui crie-t-elle, pas un moment à perdre... Les monstres !... tu n'avais que trop raison... c'est pour ce soir... ils vont venir », et, en prononçant ces mots entrecoupés, la trop compatissante Justine fait l'impossible pour enfoncer la porte² ».

Justine est ainsi décrite par un libertin : « C'est Justine, mon oncle, dit Bressac ; une héroïne de vertu, un individu tout sentimental, et dont les mœurs et les infortunes forment, avec nos principes, les plus singulières oppositions. Gernande en a fait la demoiselle de compagnie de sa femme ; elles pleurent, elles prient, elles se consolent ensemble, et nous molestons tout cela³ ». Elle est avant tout perçue comme une opposition, qui doit être traitée comme telle pour les libertins. Tout dans ce personnage marque l'opposition à une idéologie prégnante, marquée par tous les libertins (presque les seuls personnages agissants) et l'auteur lui-même. En plus d'être ironique⁴, Sade peut tout à fait prendre explicitement parti contre elle :

« Il fallait avant cette entreprise que les funestes exemples du vice récompensé se reproduisent encore sous ses yeux. Il était écrit sur le grand livre des destins, sur ce livre obscur dont personne n'a l'intelligence ; il y était gravé que tous ceux qui l'avaient tourmentée, humiliée, tenue dans les fers, recevraient sans cesse à ses yeux le prix de leurs forfaits... comme si la Providence eût pris à tâche de lui montrer le danger ou l'inutilité de la vertu... Funestes leçons qui ne la corrigèrent pourtant point, et qui, dût-elle échapper encore au glaive suspendu sur sa tête, ne l'empêcheraient pas, disait-elle, d'être toujours l'esclave de cette divinité de son cœur⁵ »

¹ *Justine*, p. 636

² *Justine*, p. 560

³ *Justine*, pp. 891-892

⁴ Sans jamais, toutefois, basculer dans le cynisme. Sade est implicitement ironique ou explicitement contestataire de la pensée de Justine, mais il n'usera pas d'un humour sombre explicite. Il se contente de rendre les quelques « exploits » de Justine dérisoires.

⁵ *Justine*, p. 814

Nous pouvons remarquer que Sade, en écrivant « dont personne n'a l'intelligence », pose le même regard sur Justine que sur le reste de la société, et de fait dépersonnalise son « héroïne » déçue. Justine n'a rien car elle est partie de rien. Le personnage est tout en opposition dans son monde. Dans cette volonté d'affirmer une communication plus directe entre Justine et le lecteur, de forcer la réflexion par les sentiments, Sade prend part à la souffrance de Justine, mais ne prend pas en aucun cas parti pour elle. Pour lui, le lecteur est aussi déçu que le personnage et doit se reconnaître en lui. Justine est un personnage « normal » dans un monde « anormalement » décrit. Elle incarne un lecteur aussi perdu qu'on peut l'être dans un tel univers.

c) *COMPLICITÉ DU LECTEUR*

COMMENT LE LECTEUR PEUT-IL S'IDENTIFIER TANT À LA VICTIME QU'AU BOURREAU ?

Ce qui fait la faiblesse de Justine aux yeux des libertins fait sa force dans l'impression qu'elle donne au lecteur : elle est toujours l'« héroïne » pour Sade, en dépit de ses « fautes ». Si son corps lui appartient rarement, son esprit échappe aux libertins : elle est totalement incorruptible, et témoigne jusqu'au bout d'une indéfectible force d'esprit. Dans ce personnage, naïveté et candeur ne signifient pas faiblesse. Justine pardonne souvent à ses bourreaux ou refuse de les châtier, ce qui, là encore, est vu par eux comme une faiblesse mais la rend supérieure à eux en termes de choix. C'est ce qui fait que la victime est la véritable héroïne de l'histoire : elle comprend ce qui se passe autour d'elle, est capable de le mesurer moralement et de traverser ces épreuves, même si, par naïveté, elle ne les voit pas venir. Sade nie tout Dieu dans son monde, ce qui signifie que la victime mourant pour ses principes meurt pour rien ; mais les libertins ne peuvent lui enlever sa foi, et n'ont pas le pouvoir d'éviter d'en faire une martyre. Bien au contraire, ils sont dans l'obligation de le faire. Justine s'en retrouve dépouillée physiquement mais, au fil des tortures, peut uniformément maintenir son intégrité morale quelles qu'elles soient. Elle pourrait la perdre après tous ses déboires, mais l'icône sadienne demeure intacte : Justine est toujours juste. Elle fait face à des

monstres humains qui tentent de prendre tout ce qu'elle a¹. À l'inverse, il est possible de s'identifier à Justine non en tant qu'héroïne, mais en tant que martyre. Soumise de corps et non d'esprit, Justine est une véritable allégorie de l'individu (et en particulier de la femme) en société, à qui nous donnons notre personne sans qu'elle n'ait le pouvoir de nous empêcher de penser. Par ailleurs, le lecteur étant lui-même victime des tortures par le récit, il n'est pas du tout exclu qu'il s'identifie à Justine, si ce n'est par compassion, par le biais d'un rapprochement réflexe de l'être soumis face à une invincible adversité.

Toutefois, si nous repartons de Sade, la pensée étant d'ores et déjà un geste immatériel car la prévision ou l'éventualité d'un geste physique, l'écriture est son crime ; un passage à l'action, s'il n'est que fiction, ne peut qu'inciter par essence à en faire de même si l'on peut seulement se représenter le crime tel qu'il a été écrit par lecture active due à l'interprétation personnelle. Voir un crime produit sous nos yeux et le laisser impuni, c'est en être le complice. Or, tout lecteur ressent un certain plaisir à lire, sans quoi il ne peut justifier son action de lire. Dans son impuissance face au récit, le lecteur ne peut qu'anticiper les crimes avec le plaisir que confère la simple lecture : lire le crime est donc l'assister avec complaisance. C'est d'autant plus vrai si le personnage principal et narrateur, dans le cas de *Juliette*, est le libertin ; et dans le cas où s'attacher à Justine conduirait à trop de souffrances, le lecteur peut vouloir s'acharner sur le personnage, à l'instar du bourreau, plutôt que laisser Sade s'acharner sur lui-même. C'est une diatypose inversée dans *Justine* comme dans *Juliette*.

Dans le fond et dans la forme, l'hypocrisie de Sade vis-à-vis de son personnage et le voyeurisme qu'il offre au lecteur forcent sa complicité. Outre le moyen, le but même de la rhétorique sadienne, hypermatérialiste, est de montrer que le martyre ne sert à rien. Cette rhétorique est un processus de déculpabilisation du libertin car elle incite à comprendre le mal pour le juger ; or, il devient difficile de juger une fois que l'on a compris, en particulier dans ce cas où l'on est censé comprendre une suite d'événements naturels. Dans cette mesure, le lecteur est entraîné dans le réjouissant fantasme sadien qui s'auto-assainit. Lire *Justine* revient alors à prendre un parti dichotomique : souffrir

¹ Une adaptation récente de *Justine* pourrait sans surprise approfondir l'idée d'une *heroic fantasy* sur le plan moral.

avec la victime ou jouir avec les bourreaux. La question morale est évidemment déterminante dans un tel choix lorsqu'il s'agit de choisir entre bourreau et martyr sur un simple rapport de force. C'est, du moins, un choix incité par Sade, sans compter qu'au-delà du discours et d'une pure éthique de la confrontation, comprendre la victime revient souvent à se mettre à la place du bourreau. En effet, qui est mieux placé que le bourreau pour comprendre la souffrance de la victime, comme c'est lui qui en est à l'origine ? C'est notamment ce que fait Sade lui-même : il prend parti pour les libertins mais donne le point de vue d'une victime afin de valoriser la « supériorité » du libertin.

COMMENT LES ROLES PEUVENT-ILS S'INVERSER ENTRE SADE ET LE LECTEUR ?

Sade, dans sa création littéraire, est le premier spectateur de ses récits, l'impuissance en moins (ce qui ne l'empêche pas de la feindre¹) puisqu'il a choisi les événements. Le lecteur, de par sa condition de lecteur, a naturellement possibilité d'interprétation face à un texte littéraire. De ce point de vue, Sade, en metteur en scène, est lui-même le spectateur de scènes que le lecteur interprète parce qu'il ne peut que les interpréter : un texte comporte forcément le style de l'auteur et engage à une réaction du lecteur. Le lecteur réagit directement au style satirique sadien, avant même d'être sujet ou objet face aux tortures des récits. Cette inversion permet paradoxalement plus de distance entre le lecteur et le texte, car il prend part à sa création, en gardant un pouvoir d'interprétation que Sade, dans son idéologie, ne conserve pas. Sade est la fausse victime du matérialisme de son œuvre et se soumet à toute sa cruauté : « Quel spectacle ! Éloigné de la vue des hommes, toi seul pouvais le voir, oh ! Grand Dieu ! et tu ne tonnas point ! et ta foudre impuissante demeura suspendue ! ton insouciance sur les crimes des hommes est donc vraie, puisque ta colère était nulle en voyant consommer celui-là² ! ». Il a par ailleurs été dans la vie réelle « un simple spectateur cynique³ » de la Révolution. Dans cette optique extrême, Sade voit et retranscrit, et le lecteur interprète. En dehors même des événements, il suffit de créer le décor (abondamment détaillé chez Sade) et les personnages pour les voir interagir dans le

¹ « Celle qui était cause de cette horreur, échappait à la vigilance des lois, à la justice du Ciel » (*Justine*, p. 1083)

² *Justine*, p. 516

³ FUKUDA, Daisuke. « L'engagement politique du marquis de Sade ». *Savoirs et clinique*, pp. 59-65

contexte délimité, de manière visuelle et théâtrale dans le cas du récit sadien. Cela place d'autant plus l'auteur dans le rôle d'un spectateur qui admirerait sa rêverie, sans se soucier de sa valeur morale.

NOUS PRESENTER UNE ALLEGORIE DU BIEN CONTRE LE MAL NOUS ENGAGE-T-IL VRAIMENT A CHOISIR LE BIEN (OU LE MAL SI L'AUTEUR S'ENGAGE POUR LE MAL) ?

Le lecteur, s'il n'a pas le choix de lire ce qu'il veut quand il lit Sade, a le choix de lire comme il veut, donc d'interpréter. Il juge de ce qu'il voit en interaction avec l'auteur qui est idéologiquement très présent dans son œuvre. Dans un récit de rhétorique qui ne permet que l'acceptation ou le refus, il lui est donné de choisir moralement son parti entre les personnages. L'engagement de l'auteur, qui se fait orateur, est le chemin que suit obligatoirement le lecteur : il accompagne ou va à l'encontre, dans sa lecture, de l'idéologie sadienne. Si Sade engage le lecteur à suivre son propre parti, la narration incite à plus de prudence : pour supporter les récits sadiens, il faut les interpréter, ce qui mène à voir qu'une lecture au premier degré de l'écriture sadienne n'est pas satisfaisante. Ce monde sadien interpelle le nôtre, sans se vouloir un substitut : « Le monde romanesque de Sade est un monde dans le monde dont la force et la violence sont telles, la présence si envahissante qu'il finit par déborder de ses limites, au point que la démesure, le mouvement, le travestissement et l'artifice, en somme tout ce qui appartient au monde baroque du paraître, à l'instar du XVII^e siècle, devient la norme, le point de convergence où le paraître peut s'identifier à l'être¹ ».

L'essentiel de la rhétorique est la morale sadienne illustrée au second plan d'un récit présentant des actes barbares. Il appartient toujours au lecteur de suivre ou non une telle morale : il a le choix de l'interprétation, et n'est pas seul pour faire ce choix : l'idéologie tout comme la narration offrent une répulsion qui fait du choix même un point de départ. Au vu de la réception que les ouvrages de Sade ont eu lors de leur publication, leur intérêt était essentiellement de heurter et de critiquer les bonnes mœurs

¹ DERSON, Didier. « Le roman sadien : une renaissance de l'esthétique baroque ? ». *L'information littéraire*, pp. 26-36

plutôt que de les inciter à changer. La provocation réside aussi dans le fait d'inciter à changer de mœurs en connaissant les chances de réussite, au point le plus bas. L'incitation de Sade consiste à perdre les mœurs plutôt qu'en gagner d'autres : « C'est que l'essence de ses ouvrages est de détruire : non seulement les objets, les victimes, mis en scènes (qui ne sont là que pour répondre à la rage de nier), mais l'auteur et l'ouvrage lui-même¹ ». Au milieu de cette pensée sadienne nihiliste, la dénonciation d'un vice généralisé (la religion) se fait dans une destruction totale qui mène à la valorisation d'une cause perdue : le sadisme comme règle de vie. La rhétorique de l'épouvantail n'empêche donc pas une rhétorique d'Hélène. Le seul avantage, réservé au libertin, est de pouvoir considérer positivement ce nihilisme que le commun des mortels refuse. Car derrière ce nihilisme se cache un plaisir élitiste, un plaisir supérieur pour des personnes supérieures. Si c'est un pouvoir pour les personnages, c'est une fuite littéraire et idéologique pour l'auteur, et non un engagement. Sade nie le bien et le mal car il en fait disparaître les limites : en repoussant les barrières morales, son propre sophisme s'explique par lui-même : « Tristes effets de l'égarement ! il semble que l'homme abandonne absolument sa raison, quand il devient l'esclave de ses caprices ; et entre l'insensé et lui, la différence alors est en vérité bien imperceptible² ». Ce sophisme ne prend sens qu'avec le lecteur, avec un regard extérieur : « ce qu[e Sade] construit est une œuvre de langage, fût-elle emplie de mille horreurs, qui n'existe que de la vie que lui insuffle la longue suite de ses lectures³ ».

¹ BATAILLE, Georges. *La littérature et le mal*, p. 82

² *Justine*, p. 966

³ GAILLIARD, Michel. « Sade est-il un écrivain du XVIII^e siècle ? » *Dix-huitième siècle*, pp. 669-685

II) LE CHOIX DU PERSONNAGE

A) CHOIX DU LIBERTIN

a) *NATURE ET CHOIX*

Pour toucher aux origines du choix pour le libertin, nous étudierons en détail le début du chapitre 11, « Histoire de Jérôme », récit à la première personne dans lequel le libertin Frère Jérôme explique à ses Frères (qui n'ont du moins que l'habit) et à Justine comment s'est déroulée son enfance, et à travers cette enfance comment on peut devenir mauvais par intellect, en dépit de l'éducation. Il ressort en effet que la fourberie et l'attrait du mal, pour Jérôme, ont été naturels, et par la suite confortés et par la logique et par les actes. Le choix s'oppose à l'éducation qui n'est que reflet de la société. Notre extrait prendra fin lors de l'acmé des horreurs imaginées par Jérôme dans son enfance et leurs conséquences.

Le premier paragraphe annonce comment le narrateur perçoit le point de départ de sa vilénie :

« Les premières actions de mon enfance annoncèrent, à ceux qui se connaissent en hommes, que je devais être un des plus grands scélérats qui eût encore existé sur le sol français. J'avais reçu de la nature des inclinations si perverses ; cette nature âpre s'exprimait en moi d'une manière si contraire à tous les principes de la morale, qu'il fallait nécessairement établir, en me voyant, ou que j'étais un monstre né pour déshonorer cette mère commune du genre humain, ou qu'elle avait eu quelque motif en me créant ainsi, puisque sa main seule avait inculqué dans moi le malheureux penchant aux vices infâmes dont je donnais journellement de si frappants exemples¹ »

Jérôme revendique par état de nature tous ses vices. Sade, car il parle toujours à travers ce personnage, hiérarchise d'ores et déjà dans le genre humain l'homme et la femme en

¹ *Justine*, p. 703

présentant l'homme comme supérieur. Tout chez Sade, la morale y compris, n'est que hiérarchie ; le dualisme entre le bien et le mal se fait par le biais de cette hiérarchie dans laquelle le bien se situe au plus bas, elle n'est pas dichotomique. Les choses n'ont de sens que parce qu'elles sont, par état de nature, supérieures ou inférieures à d'autres. Idéologiquement, l'enfance se définit, non par les premières pensées, qui en bas âge ne peuvent être particulièrement développées, mais par les premiers actes : le libertinage se définit comme une science du corps s'opposant à la science morale. La scélératesse est un absolu à atteindre, Jérôme se compare aux autres libertins comme l'on comparerait notre cursus professionnel avec un autre. Bien plus qu'acquise depuis l'enfance, elle est innée chez Jérôme : il reçoit cette inclination directement de la nature, inclination qui s'oppose à la société. La dichotomie sadienne est celle de la nature et de la société : la nature est le point de départ de l'humain alors que la société est un point d'influence. La morale n'est qu'un dérivé de la société, et s'oppose en conséquence à l'homme, plus précisément à son état naturel. La morale comme la société sont une décision communautaire s'opposant à l'individu et *de facto* contre-nature. La morale est une « mère commune du genre humain » qui ne respecte pas le genre humain car l'aliène. Sade, par ailleurs, encourage fortement le matricide, nécessaire selon lui à la liberté. Il est facile, comme nous le verrons, de faire accuser quelqu'un d'autre, dont on veut se débarrasser si l'on peut joindre l'utile à l'agréable. La société est un support sur lequel on peut faire ce pourquoi l'on est fait, en suivant nos inclinations naturelles. La scélératesse de Jérôme étant la raison de sa présence sur Terre, devenir un monstre est une mission.

L'éducation de Jérôme étant tout à fait normale, il évolue dans un cadre qui ne dépasse pas cette éducation, mais que lui dépasse par sa personne : il est capable de s'en affranchir tout en se comportant en société comme s'il suivait assidument les principes de cette éducation morale et religieuse, qui lui asservit les vertueux. De la nature descend le genre humain, qui par sa conscience naturelle peut considérer son environnement et l'interpréter avec logique. Le « sophisme » consiste à satisfaire à peu près tout le monde en créant la société ; mais dans la « logique » sadienne, les forts asservissent les faibles qui ne sont sur Terre que pour cette raison. Cette logique

repousse les sentiments (qui ne sont pas logiques) et permet une forme de bestialité¹ dans l'âme humaine, ce qui a pour résultat l'harmonie non entre les hommes, mais entre les lois de la nature et le genre humain. Le récit de Jérôme se fonde, au-delà de l'éducation et des mœurs qu'il reçoit, sur cette logique naturelle implacable. Tout ce qui n'est pas naturel n'est pas logique. Le plaisir physique, base même de la nature, fait partie de cette logique qu'a Sade et est l'amorce de la scélératesse : à voir la grande beauté de sa sœur Sophie, Jérôme ne considère que le plaisir physique que cette beauté va lui apporter. « Tant d'attraits ne tardèrent pas à me faire sentir que tous les prétendus freins de la nature s'évanouissent quand on bande » : sur ce simple constat naturel, Jérôme ne se préoccupe plus que de la mécanique des sexes. En mentionnant les « soins inimaginables² » que prend sa mère à son éducation, une mère qui « [l']adorait² », Jérôme insiste sur son incorruptibilité face à la société ainsi que sur sa fierté d'être « un monstre », comprenant les sentiments des autres sans en être lui-même assujéti. Les sentiments, tout comme la vertu, s'opposent aux véritables plaisirs, qui sont exclusivement physiques. Le corps doit obéir de bon gré à ses pulsions, contre lesquelles il ne peut pas s'opposer, ou non sans sacrifier son plaisir. Or le crime, plaisant à l'extrême sur le plan physique, conduit aux pulsions. C'est en agissant que l'on est réellement libertin, et non en pensant. Il faut savoir pour le libertin distinguer le corps et les sentiments de manière radicale : ce sur quoi on jouit est un objet, et l'on ne peut s'éprendre d'un objet. La jouissance du libertin doit aller de pair avec la souffrance de cet « objet³ », sans quoi elle n'est pas réelle. La jouissance n'apparaît que dans l'excès, et la « délicatesse³ » (ce terme est parfois employé par Sade pour donner l'idée péjorative de la retenue), tout comme les sentiments, correspond à la modération du plaisir physique. Ne pas s'attacher à l'objet de ses plaisirs permet, qui plus est, de les diversifier et augmenter, en plus de l'intensité, la récurrence du plaisir physique. Il ne sera ainsi ni gâché par un plaisir moral « factice » ni dirigé par d'innombrables préceptes moraux.

Partant de l'éducation, elle génère la vertu, qui à son tour génère les sentiments. Il semblerait que ce ne soit pas les sentiments qui dirigent la vertu chez Sade, d'une part

¹ Nous n'emploierons pas ce terme dans le sens fort de « zoophilie ».

² *Justine*, p. 703

³ *Justine*, p. 704

parce que la haine ou le désir purement physique restent des sentiments, et d'autre part nous voyons que Justine, héroïne de ce roman, place la vertu bien au-dessus d'elle-même, en dépit de ses sentiments d'incompréhension envers Dieu qui semble l'abandonner, ce qui fait qu'elle ne renonce jamais à sa foi. Malgré la dichotomie du discours littéraire entre présence et absence de sentiments, ce qui met en emphase l'idéologie sadienne qui se déclare toute-puissante¹, les sentiments sont présents chez tous les personnages. Le désir ou la haine sont eux-mêmes des sentiments, ceux des libertins les conduisent simplement à chercher le meilleur moyen pour leur procurer un maximum de plaisir. Se situer au-delà de l'éducation préserve ainsi de toutes les inutilités qui conduisent à la bassesse. Les interrogations de l'enfance portant sur la nature, autrement dit la mécanique des corps, conduisent Jérôme à observer Sophie tel un objet et à poser des considérations physiques sur son corps. Les corps, s'ils sont complémentaires, s'opposent, et placent Jérôme en position de supériorité :

« Sa délicieuse physionomie, ses cheveux superbes, sa taille enchanteresse, me firent brûler, ainsi que je viens de vous confier, du désir de voir, le plus tôt possible, quelle était la différence de son corps au mien, et d'admirer ces différences, en lui faisant observer celles que la nature devait également avoir placées dans moi. Ne sachant trop comment expliquer tout ce que je sentais à ma sœur, je me déterminai à la surprendre plutôt qu'à la séduire : il y avait, dans le premier de ces modes, une sorte de trahison qui me divertissait² »

Jérôme devient par avance l'initiateur de sa sœur, car il réfléchit davantage sur l'acte physique et tient à garder, non seulement l'initiative, mais en plus l'effet de surprise. Il découvre en même temps que la vilenie est plus forte que les sentiments, c'est-à-dire que le geste est supérieur à la parole : il est incapable de se confier à elle, ni même de lui faire comprendre ce qu'il ressent. Il est prêt alors, pendant toute une année, à attendre de la surprendre dans l'autostimulation (ce qui constitue une trahison qui tend à être d'ordre physique), plutôt que de se confier à elle. Il renie déjà « ce chimérique Dieu³ », qui n'entre bien sûr pas dans sa logique de la physique, tout à la découverte de sa nature. L'ignorance dogmatique de sa sœur lui permet d'autant plus de l'approcher sans qu'elle se méfie ou tente de le repousser. À l'évanouissement de Sophie pour cause

¹ Elle prône la supériorité face au mental, au corps, à la société et à la nature elle-même : nous pouvons bien parler de toute-puissance. L'outrage à la nature est un idéal à atteindre à travers l'outrage de la société : « L'impossibilité d'outrager la nature est, selon moi, le plus grand supplice de l'homme » (*Justine*, p. 625).

² *Justine*, p. 704

³ *Justine*, p. 705

de sa seule présence, Jérôme, « plus occupé de l'examiner que de la secourir¹ », privilégie le corps aux sentiments. S'ensuit une longue description du corps de Sophie, parcouru sans nul besoin de son consentement. Jérôme lit dans ce qu'il voit tout ce qui est nécessaire pour comprendre la nature et pour guider ses choix. Le corps féminin ne le stimule que sexuellement, le reste n'est que démystification : « Allons, c'est une chose très ordinaire qu'une femme ; je suis fort aise de l'avoir parcouru sans enthousiasme... Mon vit dresse pourtant en la considérant¹ ». Jérôme ne perd pas de vue la place qu'il tient par rapport à Sophie : « Sophie, dis-je alors assez brusquement ; car voilà le ton qu'on emploie avec les femmes, quand on sait les mettre à leur place ; réveille-toi donc, Sophie² ». Sophie lui avoue alors que, venant de la même nature, elle avait eu les mêmes interrogations que lui, mais s'était pliée aux préceptes de sa mère et du vicaire de la paroisse. Lui revendique les droits et la légitimité de la nature. En fin de compte, « il n'y a d'autre Dieu que le plaisir³ ». Il est inutile de se laisser brider par des institutions qui, justement, n'existent que pour brider la trop grande impulsion physique de l'individu. Jérôme découvre le sexe avec Sophie. Le jeune âge n'empêche aucunement le plaisir ou le désir sexuel, il le stimule bien au contraire : « Mais, à l'âge que nous avons alors, les désirs sont bientôt rallumés⁴ ». La logique apprend lors de la pratique tout ce qu'il convient de faire :

« Ô Sophie ! dis-je à ma sœur, je crois que nous sommes encore bien ignorants ; sois sûre que ce n'est pas ainsi qu'il faut goûter ce plaisir ; nous oublions quelques circonstances apparemment méconnues de nous. Il faut être l'un sur l'autre ; et puisque tu es creuse, et que quelque chose s'allonge dans moi, il faut absolument que ce qui s'élève entre dans ce qui est profond ; il faut que tous deux s'agitent pendant cette jonction ; et voilà, sois-en bien certaine, tout le mécanisme de la volupté⁴ »

Jérôme trouve l'« absolue » mécanique du plaisir, même s'il ne trouve pas celle de la fertilité. Cette mécanique consommée, il repousse les avances de Sophie, pour qui il ne ressent plus que du dégoût. Le désir purement physique le fait passer « insensiblement du mépris à la haine⁵ » : « il doit y avoir du plaisir à battre une femme quand on en a joui⁵ ». Il faut nuire à l'objet de ses désirs pour en profiter pleinement. Désirer une personne, c'est désirer pleinement son corps, donc en l'absence de tout consentement.

¹ *Justine*, p. 705

² *Justine*, pp. 705-706

³ *Justine*, p. 706

⁴ *Justine*, p. 707

⁵ *Justine*, p. 708

Désirer est désirer le mal, le libertin accompli ne peut prendre la vertu de la personne désirée que par la souffrance. « Libéré » des sentiments, le libertin, en détestant l'objet de ses plaisirs, s'affranchit des dernières limites matérielles : s'il l'aimait, il en serait dépendant et ne pourrait en changer, sans compter que la meilleure jouissance, dénuée de frein, est exclusivement physique puisque tout le récit sadien traite de l'absence des limites physiques. La cruauté des libertins n'a d'égal que leur imagination. Jérôme pense se servir de la société en révélant sa conduite avec sa sœur, ce qui ne lui vaudrait rien de fâcheux mais la perdrait, elle. Le mal véritable et gratuit déchaîne les plaisirs du sexe : « et cette affreuse idée, faut-il le dire ? fit aussitôt jaillir mon foutre avec mille fois plus de volupté que lorsqu'il s'écoulait dans le cul de Sophie⁵ ». Le mal véritable, c'est le mal assumé, jouissif.

Prenons l'exemple d'une jeune nonne qui reçoit sa sœur au couvent. Elle déteste secrètement le couvent, et craint terriblement que sa sœur, qu'elle estime beaucoup, renonce à sa vie pour devenir nonne à ses côtés. La sœur arrive, et la nonne enduit le soir ses draps de purin, juste avant qu'elle ne se couche. Dégoutée et effrayée par un tel acte, sa sœur s'excuse auprès d'elle et prend congé. La nonne reste rongée par le remords et tente de se convaincre qu'elle a bien fait. Mais si elle avait haï sa sœur, si elle avait accompli cet acte gratuitement, nul doute qu'elle se serait suffisamment amusée de cet épisode pour le reste de ses jours. Penser à son propre intérêt lui aurait été bien plus jouissif que penser à l'intérêt de sa sœur avant tout.

Jérôme manipule d'autant plus la société lorsqu'il rencontre son cousin germain, tout aussi libertin que lui. Ensemble, ils peuvent planifier de bien plus grandes vilenies :

« Tu ne me dis rien que je n'aie éprouvé, me dit Alexandre ; j'ai, comme toi, foutu ma sœur, et, comme toi, je déteste aujourd'hui l'objet de mes luxures ; va, mon ami, ce sentiment est bien naturel ; il est impossible d'aimer ce que l'on a foutu. Veux-tu me croire : mêlons nos jouissances et nos haines. La plus grande marque de mépris que l'on puisse donner à une femme est de la prostituer à un autre. Je te livre Henriette, elle est ta cousine germaine ; elle a quinze ans, tu sais comme elle est belle ; fais-en ce que tu voudras, je ne te demande que ta sœur en retour : et, quand nous serons tous deux bien las de ces putains, nous aviserons aux moyens de leur faire pleurer longtemps leur coupable abandon et leur imbécile complaisance¹ »

Dans la logique de Sade, le libertin doit être au-dessus de tout ce qui donne du plaisir et en aucun cas il ne peut s'y attacher. Comme la jouissance est meilleure quand on

¹ *Justine*, pp. 708-709

déteste (Sade refuse l'amour en ce qu'il représente une suite de compromis physiques et moraux, mais il ne l'explique pas), autant se repaître de la souffrance de la personne pendant et après le profit qu'elle a représenté pour le libertin. Nous voyons ici que l'acte sexuel est un simple acte naturel, qui n'introduit nullement les sentiments, produits de la société. Le mieux à faire est, en considérant d'autant plus la personne désirée comme un objet sexuel, de partager les plaisirs entre libertins. Les libertins, comme ils se situent au-dessus du système social et moral, veulent ensuite châtier leurs sœurs pour s'être données à eux ! Après tout, le libertin est censé forcer sa victime, qui n'a de fait aucun mérite ni aucune valeur à ses yeux. Pour Jérôme, la victime n'est qu'une illusion et est agressive malgré elle ; dans les deux cas, cela la réduit à l'état de monstruosité : « C'est plus cruellement que jamais, répondis-je, que je conçois le ferme projet de me venger de l'illusion où ses attraits ont pu me jeter ; je la vois comme un monstre en horreur à mes yeux¹ ». Cela montre aussi que le véritable libertin l'est par choix au moyen de l'asservissement, jamais par complaisance : si la personne ne fait que suivre des libertins, elle leur est inférieure et doit servir jusqu'au bout tous leurs plaisirs.

Après avoir été « initié » en pratique par son cousin germain, ils organisent un « plan à quatre » : « Quelle différence y a-t-il entre mon cousin et moi ? et pourquoi ferais-tu des difficultés pour lui accorder ce que j'ai reçu² ? ». Les observations continuent : « [Alexandre] redressa mes idées sur la jouissance des femmes : j'essayai ; et l'épreuve ne servit qu'à me convaincre que, si la nature avait placé là l'autel de la génération, elle n'y avait pas réuni celle du plaisir² ». Finalement, « nos jeunes maîtresses, parfaitement remises, et maintenant très apprivoisées, se livrèrent aux plaisirs de la bonne chair avec autant de délices qu'à ceux de la luxure¹ ». Si les femmes peuvent s'adonner à la luxure, ce sera uniquement parce que les hommes auront su les y plier, par la pratique. Les orgies deviennent de plus en plus violentes. La luxure pour les femmes, au même titre qu'une éducation dans les règles, ne fait que les leurrer sur leurs conditions : « Ah ! combien les femmes deviendraient plus modestes, si elles pouvaient sentir dans quelle dépendance leur libertinage les met³ ». Le tout enfla jusqu'à la trahison suprême, la faire surprendre, et la manipulation qu'est le meurtre par

¹ *Justine*, p. 711

² *Justine*, p. 710

³ *Justine*, p. 712

procuration : il amène Sophie à tuer sa mère. Fort de son système, il peut diviser celui de sa famille pour mieux la détruire. Le meurtre de la mère correspond à l'apothéose d'une éducation bafouée pour une autre, personnelle, violente et destructrice. La prise de liberté par rapport à cette éducation se retourne contre elle, et affirme définitivement son existence par la déchéance de la représentante de l'éducation familiale. L'absence de sentiments lui confère l'art de la parole habile pour accuser Sophie. Ce n'est pas le cas de sa sœur :

« Sophie, confondue, me lance d'affreux regards... elle veut parler, la rage, la douleur et le désespoir rendent ses efforts inutiles ; elle s'évanouit, on l'emporte... La procédure eut son cours ; je parus, j'appuyai, je démontrai mes déclarations. Sophie voulut récriminer, m'indiquer comme auteur de ce fatal projet. Ma mère, qui respirait encore, prit ma défense, et devint elle-même l'accusatrice de Sophie¹ »

L'exécution de Sophie sert les plaisirs de Jérôme. Le dernier crime, commis de sa main, est celui de sa mère :

« Eh bien, dis-je ; tu es donc moins heureux que moi ; la mienne respire, et je vais la finir. J'y cours, j'exécute ; c'est de mes propres mains que j'achève le crime. Et ce double forfait me fit passer la nuit dans un océan de lubricités solitaires, mille fois supérieures à celles que le libertinage se permet au sein des plus doux objets de son culte² »

La boucle est bouclée, l'« éducation » naturelle de Jérôme, celle que l'on acquiert par l'expérience, est parachevée, et son éducation sociale définitivement anéantie ; ayant coupé les ponts avec ce qui était sa famille, il est maintenant totalement libre, et va mettre cette liberté à profit, naturellement à son profit.

HUMANITE EXTREME OU DESHUMANISATION ?

Sade ne dénonce pas une nature de la société, mais décrit la société comme une nature pervertie, qui ne se respecte pas elle-même. Nous pouvons séparer une éducation générationnelle, par la société, d'une éducation sexuelle, par la nature, quand on peut

¹ *Justine*, p. 713

² *Justine*, p. 714

s'affranchir de la première. Toujours du point de vue de Sade, c'est tout le genre humain qui transgresse les lois de la nature, et non lui-même. Se positionner dans la nature, se hiérarchiser avec ses pairs, n'est pas un crime. Jérôme, par nature, est un « affranchi » de l'éducation. Ne disposant pas et ne pouvant se résoudre à choisir l'aberration que constituent les sentiments, l'absence des sentiments humains en lui le rend libre et supérieur. L'explication naturelle de ce qu'il est l'amène à l'auto-légitimer ses actes. Il est non seulement maître des autres, mais également tout-puissant, en un sens même sur la réalité des choses puisqu'il falsifie tout aux yeux de son entourage. Le monde, autour de lui, est faussé car tourne autour de l'image qu'il renvoie et lui est littéralement soumis. En contrôlant les autres, Jérôme contrôle tout et instaure des règles naturelles, n'autorisant que l'absolu, dans ce monde de société et de relativisme. C'est donc tout un monde qui est en quelque sorte nié, ou du moins réifié ; les conséquences n'importent pas, la hiérarchie mise en place n'implique nullement l'harmonie avec les autres. Par comparaison, les animaux se hiérarchisent également, sont très liés à la nature, mais créent bien souvent leur propre société, leurs propres règles, et ces règles tiennent compte des autres¹.

Un glissement s'opère d'animalité à bestialité : chez Sade, tout n'est que rapport de force dans cette quête du pouvoir et de la jouissance. La coopération n'existe que pour affirmer la supériorité du groupe. L'humain peut décider de cette supériorité naturelle universelle, et il faut être humain pour pouvoir être inhumain, ce qu'a bien compris Sade. L'humanité, pour lui, est un potentiel physique et intellectuel pour la cruauté ; et pour chaque humain, ce sont les mœurs qui permettent de choisir son camp : celui des forts ou celui des faibles, à la différence que ce n'est pas le gros qui mange le petit, mais le plus nombreux du moins. C'est le nombre qui fait la règle, puisque la nature de l'homme l'emporte sur la société. La distinction entre libertin et vertueux fait que chacun suit sa voie et évolue différemment : le libertin sera de plus en plus libertin et le vertueux de plus en plus vertueux. Le vice ou la vertu est un état de nature qui s'exprime par la société. Il n'existe pas une nuance de gris chez les personnages

¹ Tout n'est pas que fiction dans le film Disney *Le Roi lion*. Le lion, un des rares animaux à tuer pour des raisons politiques, ne tuera cependant jamais pour le plaisir de le faire. Paresseux, envoyant les lionnes à la chasse, en quête du pouvoir comme du plaisir, il tiendra toutefois toujours compte de son entourage dans ses agissements et restera dans une éthique de solidarité et de sécurité (le lion ne craint pourtant pas grand-chose). Le libertin sadien n'est donc pas animal mais réellement bestial. La bestialité, au même titre que l'inhumanité, ne sont que des attributs humains.

sadiens : ils sont soit le mangeur, soit le mangé. Cette supériorité mène à une réification générale de l'entourage (même l'ami est « foutu », mais lui n'est pas manipulé). Ce qui existe à l'état naturel ne doit pas seulement prendre forme dans la société, et de fait se corrompre : cela doit annihiler la société. C'est le libertin qui prend forme pour détruire la société. Il ne respecte donc ni ce qui est supérieur, ni ce qui est inférieur, ni même ce qui est égal : « la mort que je lui donne n'est plus un outrage, elle est une justice ; je lui épargne un crime ; je me mets absolument à la place des lois ; et, en tuant cet ennemi, je remplis positivement le même acte de justice qu'elles¹ ». Ce mode de vie conduit à une arithmétique dénuée de stabilité et de bon sens : selon Sade, mille personnes peuvent mourir pour le plaisir d'une seule. Le respect qualitatif et quantitatif n'existe en rien. Il est par exemple intéressant de remarquer qu'une femme libertine a plus de choix sur le plan sexuel qu'un homme, étant en réalité moins soumise aux aléas de la « mécanique » sexuelle : le plaisir sexuel tient pour elle davantage du choix. Sauf que dans la redéfinition sadienne de l'anatomie, elle y est tout autant soumise que l'homme ; et d'un point de vue purement physique, elle ne sert qu'à montrer que la sexualité masculine « s'élève ».

La supériorité est un absolu chez le libertin : à l'instar du renard dévorant la poule, il fait de la personne un objet de jouissance nécessaire et un morceau de viande dénué de toute considération morale. La considération physique est extrême dans les jugements du libertin : « L'égoïsme est la seule loi de la nature ; or, la vertu contrarie l'égoïsme, puisqu'elle consiste en un sacrifice perpétuel de ses penchants au bonheur des autres² ». Tout comme Renart, personnage anthropomorphique du *Roman de Renart*, le libertin ne mise que sur mensonge et fourberie. Sa transparence est totale dans un monde où tout est corps, un monde qu'il modèle donc à son image et maîtrise totalement : « Le premier de tous les arts est de tromper ; il n'en est pas de plus utile sur la terre : ce n'est pas la vertu qui est bonne aux hommes, c'est son apparence ; on ne demande que cela dans la société³ ». C'est une façon d'être animale, mais avec une hypocrisie et un double jeu typiquement humains. Sade, notamment dans ses scènes crues, apparente l'homme à l'animal sur un plan physique que le plan intellectuel doit

¹ *Justine*, p. 622

² *Juliette*, p. 678

³ *Justine*, p. 626

retrouver par la conscience humaine. Par ailleurs, ce récit est une Genèse inversée : la découverte d'un âge d'or dans lequel l'innocence n'existe pas, qu'il ne faut pas quitter. L'humain doit s'élever au-dessus de ses pairs parce que des forces qu'il ne contrôle pas en décident ainsi. Il devrait alors lui être facile de concéder à cette condition qui trouve ses origines dans sa propre enfance. Le libertinage est une stratégie, quoique contrainte par une condition originelle.

LA BESTIALITE FAIT-ELLE LE CHOIX OU LE CHOIX FAIT-IL LA BESTIALITE ?

L'opinion n'est pas pour Sade un état évolutif mais se résume à une idée arrêtée, construite par la pensée mais qui s'en trouve dénuée. De fait, la pensée ne peut avoir le luxe de s'interrompre face à un élément naturel purement visuel ; ainsi, aucune victime torturée, souvent dénudée, n'apitoie le bourreau sadien, bien au contraire. L'apparence des choses, qui n'est pas leur nature, n'intéressera pas le libertin. C'est la nature¹ de la chose qui va lui plaire, s'il parvient à en jouir en adéquation avec sa propre nature.

« Ce qui brise les nœuds, c'est la dissemblance des mœurs, des opinions ; mais aussitôt que tout est d'accord, aussitôt que rien ne contrarie la manière d'être des deux habitants d'une même maison, il n'est pas douteux qu'ils peuvent trouver le bonheur dans le sein du vice comme dans celui de la vertu ; parce que ce n'est pas tel ou tel mode qui rend l'homme heureux ou à plaindre ; la discorde seule le plonge dans le dernier cas, et cette affreuse divinité ne secoue jamais ses flambeaux qu'où règne la différence des goûts et des opinions² »

L'opinion humaine s'oppose ici à l'état de nature : la nature permet l'« harmonie » tandis que l'opinion, abstraction des objets née de la société, amène la disharmonie. Puisque l'état de nature ne connaît pas les limites, il est inutile de choisir entre tel ou tel acte : tous sont possibles, on ne fait plus que décider dans quel ordre les accomplir en planifiant toute la scène des débauches : « Brumeton dit qu'il faut que chaque fille soit enculée par son père, et foutue en con par son frère ; qu'il faut que les nègres sodomisent les pères, et que les jeunes gens auront chacun le vit d'un bardache dans le cul, et l'autre dans la main³ ». Le plaisir étant ennemi de la norme, tout choix doit être

¹ Dans le sens de potentiel physique.

² *Justine*, p. 827

³ *Justine*, p. 1094

démessuré : les libertins renchérissent souvent leurs discours par l'expression « je vais plus loin » (présente six fois dans *Justine* comme dans *Juliette*), ou encore « je dis plus » (huit fois dans *Justine* et quatre fois dans *Juliette*). Il en ressort une inversion¹ des valeurs : c'est la norme la perversion, non la liberté qui ne saurait se pervertir de limites. C'est un véritable paradoxe que nous voyons : par définition, la nature, dans son absolu, déconsidère le choix (on ne choisit pas la nature, c'est elle qui nous choisit), ou permet un choix tout-puissant (puisque, dépourvue de limites, c'est un lieu de liberté totale). C'est le choix comme fin qui doit permettre le choix comme moyen de la nature, le « berceau » de l'humanité dans lequel la morale n'est pas encore née. La nature, pour Sade, se situant avant la société, nous voyons qu'il a dû opérer une inversion entre le fait de choisir et le fait d'avoir, dans cette quasi-mythologie humaine et matérialiste.

La nature, davantage qu'un choix, est une acceptation. Nous pourrions dire : une complaisance, n'en déplaît à Sade. Cet épisode, plus que jamais répulsif, a essentiellement pour but de montrer l'avènement de la monstruosité de manière naturelle en chacun de nous, à un âge où l'on n'est pas censé imaginer des actes de cruauté « raffinés ». Il est impossible d'avoir conscience d'actes cruels quand on a conscience de la nature, nous dit Sade. La cruauté implique la conscience (qui est par nature humaine), mais Sade en fait un état naturel brut. Ce qui nous amène à cette confession particulièrement choquante où le narrateur renie père et mère sans aucune difficulté, en mettant en place une implacable philosophie de la nature, conciliant donc l'expérience humaine avec une cécité morale bestiale. Jérôme, faisant l'expérience du plaisir physique, en tire une culture de la hiérarchie et du vice qui l'accompagnera pour le reste de sa vie. Le but de Sade est de montrer que l'homme qui choisit d'être inhumain le fait par choix et en accord avec sa nature. Il le fait qui plus est en toute connaissance de cause : tout en niant le mal, le mal véritable est l'aveu² de la monstruosité par la raison. On fait le choix de la bestialité pour que la bestialité fasse le choix.

¹ Comme Sade sait si bien les faire : qui dit opposition à des valeurs religieuses dit inversion des rôles et des valeurs.

² L'histoire de Jérôme est un aveu complaisant. Les expressions « j'avoue », « je l'avoue » ou « faut-il l'avouer ? » apparaissent quatorze fois dans le chapitre.

b) LE LIBERTIN OPPOSE A JUSTINE

Justine affronte des libertins en tout genre, y compris sa propre sœur. Lors de l'opposition initiale entre Justine et Juliette au moment de leur séparation, l'inversion des rôles se fait dans l'échange des points de vue :

« Juliette, qui allait devenir une grande dame, consentirait-elle à recevoir une petite fille dont les inclinations vertueuses mais basses, seraient capables de la déshonorer ? Et, de son côté, Justine voudrait-elle risquer ses mœurs dans la société d'une créature perverse, qui allait devenir victime de la crapule et de la débauche publique¹ ? »

Justine est « basse » et Juliette est une « victime » : cela montre parfaitement le regard que l'une porte sur l'autre et l'incompréhension de son mode de vie. Cela insiste également sur l'incompatibilité des mœurs des deux sœurs et la nécessité de leur séparation pour faire le point (et, *a fortiori*, découvrir qui avait raison) par la suite, après l'expérience. Face aux autres libertins, Justine subit physiquement, mais l'opposition en elle-même n'est pas physique, elle est verbale. Justine ne profère aucune insulte, aucune agression verbale ou physique n'est faite de sa part. L'opposition existe davantage dans l'image de la vertu digne du catéchisme contre le pur sadisme. Sur le plan physique, Justine se pose en victime. Le libertin prétend vivre pleinement et Justine se contente de survivre. Sur le plan moral, elle se défend faiblement contre les divers ressorts des libertins pour l'atteindre dans ce qui lui est le plus cher : sa foi. Le libertin peut user, dans sa supériorité, de manipulation, de haine, au mieux d'indifférence ; mais il essaie dans le fond de la convaincre de ses « bien-fondés ». Justine a de l'esprit ; les libertins le remarquent et, s'ils ne s'en agacent pas, ils perçoivent en elle un certain potentiel : « Écoute, Justine, écoute-moi avec un peu d'attention, continua cette scélérate ; tu as de esprit, je voudrais enfin te convaincre² ». Mais ils ne peuvent lui enlever son libre-arbitre, du point de vue de Sade sa résistance à la liberté du fait d'une oppression consentie. Sans même souligner le fait que son Dieu semble abandonner Justine, ils s'évertuent à lui prouver la non-existence de Dieu : « Toutes les religions partent d'un principe faux, Justine, lui disait-il un jour ; toutes supposent comme nécessaire

¹ *Justine*, p. 398

² *Justine*, p. 1041

l'admission d'un être créateur, dont l'existence est impossible¹ ». Sade lui-même se charge de critiquer Justine dans ses opinions : « Justine, si constamment abandonnée de ce Dieu, pouvait-elle raisonner ainsi² ? ». Rien n'y fait : malgré l'art de la parole dont les libertins ne sont pas démunis, servant même leur « art » du corps, Justine est inébranlable en et seulement en vertu.

Justine, en plus de résister, s'oppose quand elle le peut, c'est-à-dire par la parole ou la fuite si celle-ci est possible. On ne peut parler de soumission totale quand on dit que Justine se soumet à ses bourreaux. Sur le plan physique, les libertins sont toujours gagnants, plus malins qu'elle si elle élabore une ruse, et Justine évite au maximum de les châtier si elle réussit à s'enfuir. Elle est davantage « munie » sur le plan moral mais « démunie » sur le plan physique. Elle a bien conscience du sadisme, le comprend, mais ne peut tout simplement pas l'admettre comme règle de vie : « des tigres, au fond des plus sauvages forêts, n'eussent point osé de tels crimes³ !... ». Elle reste toujours lucide sur la valeur de ses opinions : « Eh bien ! pensa Justine en ce moment, la vertu est donc nécessaire, elle est donc indispensable à l'homme, puisque le vicieux lui-même est obligé de se rassurer par elle⁴ ».

La conscience est son arme principale : « Je saurai périr, s'il le faut ; mais ce sera du moins sans remords⁵ ». La conscience est au cœur de la liberté et n'engage pas la foi, valeur sociétale morale par excellence. C'est de ce fait un personnage plus « concret » que le libertin. Ses valeurs sont directement rattachées à la logique des sentiments et lui confèrent une volonté de préserver ce en quoi elle croit, son honneur, et son intégrité morale et physique dans ses choix :

« Rien n'égalait la perplexité de Justine. N'avait-elle pas dans ce qu'elle voyait trop de raisons de se méfier, et du protecteur qu'on lui proposait, et plus encore des moyens dont elle serait obligée de payer cette protection ? Et cependant elle ne pouvait balancer. Devait-elle rejeter tout ce qui paraissait lui offrir quelque secours ? Il était question de se prostituer ; on le lui faisait assez clairement

¹ *Justine*, p. 478

² *Justine*, p. 955

³ *Justine*, p. 466

⁴ *Justine*, p. 541

⁵ *Justine*, pp. 1084-1085

entendre. Soit ; mais Justine se flattait d'émouvoir, d'attendrir, de se soustraire. Il s'agissait d'ailleurs de sauver sa vie ; et cet intérêt devenait d'un tel poids, qu'on est bien pardonnable en lui faisant céder quelque autre considération étrangère... Jamais celle de l'honneur... je le veux ; mais ce que la force entreprenait sur Justine était-ce donc au prix de son honneur ? était-elle responsable des attentats commis sur sa personne ? et, aux yeux des gens les plus scrupuleux, toutes les horreurs dont elle avait été souillée jusqu'à ce moment attaquaient-elles en rien l'inébranlable base de sa vertu¹ ? »

Quels que soient les obstacles, si elle ne les voit pas venir, elle reste dans une optique de réaction et est capable de réfléchir en prenant en compte de nombreux éléments, notamment son propre corps en vu de ce qui pourrait lui arriver. Le libertin, réfutant tout, est dénué de tout, et son égocentrisme revendiqué ne permet pas des choix aussi raisonnés car difficiles. La force morale de Justine peut la conduire à une force intellectuelle supérieure à celle des libertins, qui tentent de l'influencer sans réellement la comprendre. Lorsqu'elle reconnaît aller à l'encontre de la fortune, elle sait reconnaître sa propre richesse : « Je suis bien pauvre... oh ! oui, bien pauvre, monsieur ; cependant, plus riche des sentiments de mon cœur que de tous les dons de la fortune »². Cependant, dans son absence d'« évolution » face aux libertins, elle leur fait de moins en moins face, et tout moyen utilisé peut s'avérer inutile, ou pire, dangereux : « Justine aurait dû se souvenir ici que la vertu ne lui réussissait pas mieux quand elle en adoptait le langage, que quand elle en suivait les préceptes³ ».

Les libertins les plus dangereux pour elle sont ceux qu'elle retrouve à la fin, armés d'une haine accumulée contre elle qu'elle ne peut plus comprendre, à savoir le père Antonin et son oncle Saint-Florent qu'elle appelle elle-même dans le besoin, sans compter la Dubois :

« Je t'aurais poursuivie jusqu'aux enfers, s'il l'eût fallu, pour te ravoir. [...] Je voulais te brûler ou t'avoir. Je t'ai ; je te reconduis dans une maison que ta fuite a précipitée dans le trouble et dans l'inquiétude, et t'y ramène, ma fille, pour être traitée d'une cruelle manière. Monseigneur a juré qu'il n'aurait pas de supplices assez effrayants pour toi ; et nous ne descendrons pas de la voiture, que nous ne soyons chez lui⁴ »

¹ *Justine*, p. 1089

² *Justine*, p. 964

³ *Justine*, p. 965

⁴ *Justine*, p. 1077

Au pire, la vertu de Justine fait d'elle une marchandise que s'échangent les libertins : cela lui confère une valeur uniquement physique et la réifie d'autant plus aux yeux des autres. C'est face à Juliette que les malheurs de Justine prennent finalement sens par opposition. Avec Juliette, Justine se soumet à la luxure sans plus poser de question :

« Pour moi, dit le chevalier, que cet arrangement laissait tête à tête avec Justine, j'avoue que je ne bande point encore assez pour avoir besoin de perdre du foutre. N'importe, approchez mon enfant, mettez-vous à genoux et sucez-moi ; mais avancez, je vous prie, les choses, de manière à ce que je voie infiniment plus de cul que de con. Bien, bien, dit-il en voyant Justine, accoutumée à toutes ces turpitudes, saisir, on ne saurait mieux, quoique à regret, l'esprit de celle-ci... Oui, c'est cela¹ »

Après tant d'épreuves, l'absence de la haine devient un luxe, mais la révélation finale se fait en la personne de Juliette, qui se contente de la rejeter, ce qui est toutefois fatal à Justine.

c) LA LIBERTINE JULIETTE

Avec Juliette comme personnage principal, nous basculons dans l'optique sadienne pour laquelle la corruption est la pratique de la liberté, de l'intelligence et du profit. Juliette, s'opposant à Justine ou à un autre libertin, fait valoir cette liberté là encore par opposition. Sur le plan social, la dissidence est le pouvoir en la personne de Juliette. Sur le plan naturel, cela reste un combat, mais celui-ci porte ses fruits. Sade montre à travers ce personnage le mérite du vice dans une façon « véritablement » héroïque de comprendre la nature et de monter en société.

Parallèlement à Justine, Juliette surmonte bon nombre de difficultés : ne se situant pas au sommet de la « hiérarchie libertine », elle est encore au début de *Juliette* soumise au bon vouloir des hommes. Les libertins l'estiment toutefois, ce qui n'a rien à voir avec l'admiration perverse dont faisait l'objet Justine. Juliette échappe également à

¹ *Juliette*, p. 273

plusieurs trahisons de ses pairs. Elle souffre parfois beaucoup, mais accompagne activement les libertins et trouve du plaisir dans un sadomasochisme évident : « Ils sont délicieux les fers du crimes que l'on aime ; on bande en les portant¹ ». L'apprentissage du plaisir est aussi celui de la souffrance. Au départ, elle suit les libertins dans un libertinage seulement consenti, puis le libertinage devient réfléchi et elle gagne en autonomie et en cruauté. C'est un personnage qui évolue. Le point de vue de départ reste pourtant celui du « bien ». Juliette se plie sur le plan physique mais s'interroge sur le plan moral :

« Mon existence, après les malheurs qui m'étaient arrivés, dépendait uniquement de ma nouvelle hôtesse, je me résignai à tout ce qu'elle me recommanda. Mais à peine fus-je seule, que je me mis néanmoins à réfléchir de nouveau sur l'abandon et sur l'ingratitude de Mme Delbène. Hélas ! me disais-je, pourquoi mon malheur la refroidit-il ? Juliette pauvre ou Juliette riche formait-elle deux créatures différentes ? Quel est donc ce caprice bizarre qui fait aimer l'opulence et fuir la misère² ? »

Par la suite, Juliette se charge elle-même de commenter ces premiers « enfantillages », Sade n'ayant plus besoin d'intrusion auctoriale. Le récit est à deux voix : la Juliette du passé, « aventurière », et la Juliette du présent, narratrice.

Tout comme avec Justine, les libertins ne se privent pas de se servir de la société, même avec elle :

« Ô ciel ! me dis-je, je suis perdue ! » Mais, me remettant aussitôt, « messieurs, m'écriai-je, ne vous trompez-vous point ?
- Je vous demande pardon, mademoiselle, nous nous trompons », me répondit un de ces scélérats que je reconnus bientôt pour Lubin lui-même, « nous nous trompons sans doute, car, c'est à la potence, que nous devrions vous mener³ »

Juliette apprend de ses déboires et, si le résultat peut être le même, sa réaction diverge grandement de celle de Justine :

« Eh bien, dis-je avec effronterie, nous le verrons, prenez garde, surtout, que je ne fasse bientôt repentir ceux qui, se supposant un instant les plus forts, osent

¹ *Juliette*, p. 444

² *Juliette*, p. 271

³ *Juliette*, p. 358

m'attaquer avec tant d'audace ». Nous arrivons. On me jette dans un cachot obscur, où, pendant trente-six heures, je ne vis absolument que des geôliers¹ »

Elle s'éloigne de plus en plus de sa sœur sur le plan moral. Juliette est tellement habituée au vice qu'elle ne retient pas particulièrement ses premières fois, comparé à Justine :

« Saint-Florent, maître de Justine, la trousse... sort un vit monstrueux, enflammé de luxure et de rage, s'étend sur la victime, la presse de son poids, écarte les cuisses de cette malheureuse enfant sans défense, darde avec une inexprimable fureur son glaive aux bords de ces prémices délicats, qui, destinés à n'être que le prix des amours, paraissent repousser avec horreur les exécrationnelles entreprises de la scélératesse et du crime. Il triomphe à la fin ; Justine est dépucelée. Oh ! quelle carrière le scélérat remplit ! C'est le tigre en courroux dépeçant la jeune brebis. Il lime, il pourfend, il blasphème ; le sang coule et rien ne l'arrête. Une impétueuse décharge apaise à la fin ses désirs, et le libertin, chancelant, s'éloigne, en regrettant qu'un crime, qui vient de lui donner autant de plaisir, ne puisse pas durer un siècle² »

Le premier homme de Juliette lui a laissé cette impression : « j'avoue, puisqu'il faut que je réponde avec vérité, que le membre qui s'est introduit dans mon derrière m'a causé des sensations infiniment plus vives et plus délicates que celui qui a parcouru mon devant³ ». Son premier crime n'est pas non plus mémorable : « Je l'apporte », dis-je à Saint-Elme en l'embrassant. Elle me remercie, me rend mes baisers au double... Mon con se mouille en la trahissant... Elle était morte le lendemain⁴ ».

Le choix tient davantage selon la nature que selon les circonstances : Juliette accepte le libertinage parce que c'est dans sa nature. Justine est davantage iconique de la souffrance dans son image de martyre, Juliette accepte le libertinage parce qu'elle se sent « valoir » cette puissance : « Tout ce qui arrive à Justine la rend malheureuse, parce que tout ce qui l'affecte la diminue [...]. Au contraire, tout ce qui atteint Juliette lui révèle sa puissance, et elle en jouit comme d'un accroissement d'elle-même⁵ ». Par ailleurs, les libertins se valent physiquement : « Très près du spectacle, à la fois foutue par-devant et par-derrrière, suçant le vit d'un jeune garçon qui, dans ce moment,

¹ *Juliette*, p. 358

² *Justine*, p. 465

³ *Juliette*, pp. 231-232

⁴ *Juliette*, pp. 388-389

⁵ BLANCHOT, Maurice. *Sade et Restif de la Bretonne*, p. 57

déchargeait dans ma bouche, branlant un con de chaque main, il me fut impossible de ne point partager les plaisirs du prince, et je perdis mon sperme à son exemple¹ ». Le plaisir est toutefois davantage un moyen qu'une fin, l'histoire de Juliette met plutôt en avant la conquête de la suprématie. Le plaisir sexuel prime dans cette conquête, et l'argent, permettant tout le bonheur matériel, est une fin. L'appât du gain, les motivations matérielles sont plus importantes, d'autant qu'une dimension politique est clairement perceptible dans *Juliette*, amenant plus de maux pour autant de profits. Le changement d'échelle est conséquent et concerne parfois tout le pays : la civilisation entière est l'esclave du libertin, les limites matérielles tombent à leur tour.

Finalement, Juliette devient une vraie libertine, « infâme [et] exécration² », et tombe dans le discours sadien dans lequel le bien est omniprésent et doit être détruit et utilisé, discours qui s'oppose à son idéologie, laquelle nie l'existence du bien. Juliette, ayant les opinions et usant des méthodes discursives de Sade dans *Justine*, développe et fait prendre forme à tout ceci dans l'univers que Sade a créé. Nous retrouvons toujours l'idéologie d'opposition, alors que tombent les dernières limites discursives vues dans *Justine*, hiérarchisant les jouissances : « Si la jouissance antiphysique³, dont je vous ai parlé tout à l'heure, ne réussit pas à vous enflammer, foutez en con, je le veux bien⁴ ». Aller contre la société est ici aller directement contre la nature. Il y a également plus d'homosexualité que d'hétérosexualité : c'est bon car c'est interdit. À terme, son éducation est terminée et Juliette peut se comporter avec Justine comme tout autre libertin, ce qu'elle fait. Sade fait de Juliette son héroïne transcendante, son incarnation, en comparaison de Justine qui est l'anti-héroïne par excellence. Juliette est d'autant plus héroïne qu'elle affronte, surmonte et apprend des obstacles : « Être libre, ce n'est pas outrepasser les lois de la nature, ce qui est impossible, mais les doubler par l'artifice – exactement ce que fait Juliette, la seule véritable héroïne sadienne⁵ ». Le héros sadien impose matériellement sa présence, c'est un destructeur.

¹ *Juliette*, p. 1094

² *Juliette*, p. 1259

³ Contre nature

⁴ *Juliette*, p. 252

⁵ Magazine Salon littéraire, « Résumé : œuvres de Sade », introduction, consulté le 30/03/15

B) CHOIX DE JUSTINE

Le personnage de Justine est plus complexe qu'il ne paraît. Il représente la dialectique dans la rhétorique sadienne et accompagne le lecteur dans un dynamisme physique et sentimental. Plus qu'un personnage, Justine est un *medium* entre le discours sadien et le lecteur, permettant l'identification paradoxale du lecteur au personnage, car permettant la répulsion. La compréhension d'un monde mort par un esprit plein de vie ou la compréhension de la perversion par l'innocence ne pouvant allégoriquement se faire, Justine reste déterminée dans ses opinions. L'auteur garde ses distances avec le personnage de par ses propres opinions et ce qu'il lui fait subir, mais il se rapproche de l'héroïne en élaborant finalement son récit par ses yeux. Il rapproche ainsi grandement le discours du lecteur de manière didactique, toute comme Justine apprend les choses du monde par le libertinage. *Juliette* constitue également une leçon faite à Justine. Sade prend au mot l'adage « plaire et instruire » du classicisme et la pervertit intégralement. Le personnage de Justine n'est cependant nullement perverti et reste un personnage pur dans un monde perverti. Cette pureté de Justine sera sa faiblesse, mais aussi sa force.

a) LE CHOIX DANS LA FOI

Justine place la vertu en la « personne » de Dieu et s'y soumet complètement : « Je saurai mourir dans l'indigence, mais je n'outragerai point la vertu¹ ». Elle ne s'attache pas qu'à faire corps avec la vertu, elle fait d'elle-même un objet de la vertu. Comme la vertu, de son point de vue, dirige tout, elle doit se soumettre à tout et voit en Dieu ses premiers malheurs.

« Ô mon Dieu ! s'écrie-t-elle, vous l'avez voulu ; il était écrit dans vos décrets éternels que l'innocence devint la proie du coupable ; disposez de moi, Seigneur ; je suis encore bien loin des maux que vous avez soufferts pour nous. Puissent ceux que j'endure en vous adorant, me rendre digne un jour des récompenses que vous promettez au faible, quand il vous a pour objet dans ses tribulations, et qu'il vous glorifie dans ses peines² »

Jusqu'à ce que, sans pour autant douter, elle considèrera la mort comme un répit et ne

¹ *Justine*, p. 964

² *Justine*, p. 517

lui demandera plus de la sauver. La foi est le fondement de ses opinions, que rien ne peut changer. Elle permet par ailleurs l'allégorie de la sublimation détruite, la fausse sublimation pour Sade. Dans le discours, soit l'héroïne est ridicule (du point de vue de Sade), soit c'est une victime (de son point de vue). Dans tous les cas, c'est une fausse héroïne, qui ne réussit pas et qui finit pas ne plus croire en elle, à se considérer elle-même comme une ennemie potentielle de la vertu : « Ô Providence ! explique-moi donc tes incompréhensibles décrets, si tu ne veux pas que mon cœur se révolte¹ ». Sa foi est pervertie par Sade car elle lui confère une force morale qui la conduit directement à la soumission physique. Sa soumission est un choix, car volontaire, mais forcé moralement par la foi et physiquement par les libertins. Souffrir est d'autant plus la fierté profonde de l'héroïne, même si elle s'en plaint sur le plan physique : « Eh bien ; madame, dit-elle en se retirant, je souffrirai : je suis née pour la douleur ; je remplirai ma carrière aussi longtemps qu'il plaira au ciel de me laisser languir dans le monde ; mais au moins je ne l'offenserai pas : cette consolante idée rendra mes peines moins amères² » ; elle ne cède aucunement aux tendances sadomasochistes de Juliette. Elle vit le malheur comme un absolu : il n'y a pas de grand ou de petit malheur pour Justine, qui les vit comme une atteinte à sa foi. N'oublions pas par ailleurs que tout est absolu chez Sade, la seule (fausse) relativité est la hiérarchie entre les êtres supérieurs et inférieurs. Dans la quasi-totalité des cas, seule la chance sauve Justine. Cette chance n'en est pas tant une puisqu'elle ne lui permet de vivre que de nouveaux supplices.

b) LA RESISTANCE

Justine est impuissante physiquement : « Chez Sade, la victime est présentée sous la forme d'une abstraction, la Vertu. Elle est désobjectivée, son corps ne lui appartient pas³ ». Justine se soumet davantage au système d'action (et non de pensée) des libertins, soit la banalisation des viols, qu'aux viols en eux-mêmes. Le premier attouchement ne se fait pas sans résistance :

¹ *Justine*, p. 1006

² *Justine*, p. 664

³ REZNIK, Serge. « Sublimation contre perversion ». *Che vuoi ?*, pp. 27-40

« Delmonse, pendant que ses deux acolytes écartent les fesses, continue de diriger l'instrument. Déjà les premières atteintes ont fait pousser un cri furieux à Justine ; mais le mouvement dérange l'attaque. Dubourg veut s'y représenter ; Justine effrayée se démène avec tant de violence et d'agilité, qu'elle échappe aux bras qui la captivent, et se précipite sous le lit en poussant d'affreux hurlements. Là, comme dans une forteresse, notre héroïne retranchée proteste que ni prières ni menaces ne seront capables de la faire déguerpir, et qu'elle périra plutôt que de se rendre. Le féroce Dubourg la pointe à coups de canne. Plus leste qu'une anguille, Justine évite tout¹ »

Justine, anti-libertine dans les mœurs, est la preuve récurrente qu'il est possible de résister aux « lois invincibles du mal² » ; mais c'est ce qui fait qu'elle est faussement idéalisée car Sade, dans son inversion des rôles, en fait une « libertine morte », un pantin écervelé tant sur le plan physique que moral.

Pourtant, Justine refuse de se soumettre moralement. Elle parvient, une seule fois, à faire taire un libertin : « Rodin, confondu d'une résistance à laquelle il ne s'attendait point avec une fille tellement dénuée de ressources, et que d'après l'injustice ordinaire aux hommes, il ne devait pas supposer si sauvage, Rodin, dis-je, regarda Justine avec attention³ ». Elle peut tenter d'amadouer un libertin, par vertu et jamais par calcul. Quand elle peut se protéger, elle le fait : « Mais, quelque vigueur que cet état lui prête, il n'en acquiert aucune supériorité sur Justine. Plus forte de sa vertu que Rodin ne l'est de son crime, elle s'élançe ; légère et souple comme une anguille, elle se glisse, échappe au bras qui la retient, ouvre une fenêtre et crie au secours⁴ ». Encore aux trois-quarts du roman, un libertin doit braquer son arme sur la tête de Justine pour la faire capituler :

« Vous mangerez ma merde comme j'ai mangé la vôtre.

- Grand Dieu ! mon cœur se soulève.

- Oh ! foutre, cela m'est bien égal ; résigne-toi sur-le-champ, coquine, ou je te fais tenir par l'homme qui attend près d'ici mes ordres ; et si tu m'y forces, putain, attends-toi à la plus extrême rigueur.

- Faites ce que vous voudrez, monsieur ; il m'est impossible de me prêter à une telle infamie. »

John paraît aussitôt ; il était muni de deux pistolets ; il en remet un à Verneuil ; et

¹ *Justine*, p. 427

² *Juliette*, p. 1081

³ *Justine*, p. 541

⁴ *Justine*, pp. 550-551

tous deux appliquent le bout de l'arme qu'ils ont en main, sur une des tempes de Justine. La malheureuse, effrayée, se place¹ »

De son point de vue, Justine reste pourtant supérieure au libertin : elle place en effet tout sur le plan moral, tandis que les libertins placent tout sur le plan physique. L'incompatibilité des mœurs conduisent alors au déséquilibre des corps. Justine, dans ce déséquilibre, n'est pas totalement « brisée » et tente de trouver sa place.

c) LE MAL MALGRE ELLE

Si son honneur n'est pas atteint, Justine culpabilise face à la perversion, non en tant que personne, mais en tant que moralisatrice qui aura manqué à son devoir. Jamais un libertin ne pourra la forcer à commettre quelque chose de mal de son plein gré. Elle est dans l'incapacité même de s'imaginer libertine :

« Ne craignez rien, au reste, eussiez-vous même commis le crime dont il vous accuse, nous ne vous en estimerions pas moins ; au contraire, ce serait un titre à nos yeux ; ne rougissez donc pas d'en convenir.
- Croyez qu'encouragée par un tel discours j'avouerais tout, si j'étais coupable ; mais je suis innocente de ce crime, je vous le proteste encore² »

Les libertins tentent très souvent de la prendre au piège et de lui faire participer, à quelque degré que ce soit, à des meurtres. Le criminel d'Esterval fait par exemple de la vertu un vice dans les circonstances qu'il impose à Justine, ne lui laissant moralement pas le choix sur la conduite à tenir :

« Tel est, mon ange, le rôle que je vous destine ; c'est vous qui ferez de très bonne foi l'impossible pour faire évader les victimes, ou pour les engager à la défense. Je vais vous dire bien plus : votre liberté est à ce prix. Si vous en faites échapper une seule, vous pourrez vous sauver avec elle ; je vous proteste de ne pas vous poursuivre ; mais si elle succombe, vous resterez ; et comme vous êtes vertueuse, je n'ai pas tort, vous le voyez, de vous dire que vous resterez du meilleur de votre cœur ; car l'espoir de soustraire un de ces malheureux à ma rage, vous captivera sans cesse. Si vous vous échappiez de chez moi, certaine que je continue ce métier, vous emporteriez le regret mortel de n'avoir pas essayé

¹ *Justine*, pp. 916-917

² *Justine*, p. 843

de sauver ceux qui succomberont après votre départ¹ »

De manière active, Justine n'est pas aveugle des circonstances. Elle manipule ouvertement une libertine et accepte de l'« argent sale » en attribuant la faute aux circonstances :

« - J'accepte, madame », répondit Justine, bien décidée à prévenir le jeune homme du vol qu'on voulait lui faire. « Mais réfléchissez-vous », continua-t-elle, pour mieux tromper cette scélérate, « que si Dubreuil est amoureux de moi, je puis, en le prévenant ou me rendant à lui, en tirer beaucoup plus que vous ne m'offrez pour le trahir ?

- Bravo ! répondit la Dubois ; voilà ce que j'appelle une bonne écolière ; je commence à croire que le ciel t'a donné plus d'art qu'à moi pour le crime. Eh bien ! continua-t-elle en écrivant, voilà mon billet du double ; ose me refuser à présent !

- Je m'en garderai bien, madame », dit Justine en prenant le billet ; « mais n'attribuez au moins qu'à ma faiblesse et qu'à ma pauvreté le tort que j'ai de me rendre à vos séductions.

- Je voulais en faire un mérite de ton esprit, dit la Dubois ; tu aimes mieux que j'en accuse ton malheur ; ce sera comme tu le voudras. Sers-moi toujours, et tu seras contente² »

Dans ce cas, se rabaisser face à ce qui la pousse à agir de manière imprévue la protège face à elle-même. Mentir peut aussi être une force quand Justine doit mener une libertine à la mort pour s'échapper. Elle sait se montrer hypocrite :

« - Oh ! juste Ciel ! vous voulez que je vous livre une infortunée pour lui donner la mort !

- Elle la recevra de même où elle est.

- Non, elles sortent quand il en est las.

- Eh bien si tu ne nous sers point, nous pénétrons de même, et tu deviendras notre première victime.

- Allons », dit Justine, qui vit bien qu'en se tirant du péril où elle était, elle parviendrait toujours (qu'on lui tînt parole ou non) à s'échapper des nouveaux pièges qui lui seraient tendus, et que, quant à la femme que sa démarche allait livrer, elle ferait tant qu'elle en obtiendrait la grâce, « allons, me voilà prête à vous servir ; fournissez-m'en les moyens, et j'espère que nous réussirons³ »

Néanmoins, si l'appât du gain est toujours absent, la logique force parfois le

¹ *Justine*, pp. 822-823

² *Justine*, pp. 1046-1047

³ *Justine*, p. 588

matérialisme et l'amène, avec même qu'elle ne fasse délibérément un choix, à prendre un parti amoral :

« Une telle menace changea toutes les idées de Justine. En n'acceptant pas le crime qu'on lui proposait, elle risquait beaucoup pour son compte, et sa maîtresse périssait infailliblement ; en consentant à la complicité, elle se mettait à couvert du courroux de Bressac, et sauvait certainement la marquise. Cette réflexion, qui fut en elle l'ouvrage d'un instant, la détermine à tout accepter ; mais, comme un retour si prompt l'eût infailliblement fait soupçonner de fraude, elle ménagea quelque temps sa défaite, et mit Bressac dans le cas de lui répéter souvent ses maximes¹ »

Sur la fin de ses aventures, Justine est prête à dénoncer sans vergogne : « Et la tremblante Justine raconte tout ce qui lui est arrivé. - Vous pouvez faire arrêter la Dubois, poursuit-elle ; ce monstre n'est qu'à deux lieues d'ici ; j'indiquerai le chemin²... ».

Le plaisir physique qu'elle peut ressentir se fait bien malgré elle :

« Célestine triomphe ; la gueuse y met tant d'adresse et tant d'énergie, que le plaisir l'emporte sur la douleur, et que notre innocente décharge...
« La putain a donné du foutre, dit Rombeau, je m'en suis aperçu au resserrement de son anus ; je le léchais pendant ce temps-là...
Oui, il y a eu du foutre, dit Mlle Rodin, j'en ai les doigts mouillés » ; et la garce les suce, en baisant Justine sur la bouche.
« Mon enfant », dit Rodin à cette charmante fille, « je suis fort content de ce que vous venez de faire ; croyez-moi, continuez d'être de la plus extrême complaisance avec nous ; peut-être regagnerez-vous, par ce procédé, ce que vous ont fait perdre vos sottises. Ah ! triplédieu ! comme elle est belle dans ce mélange de plaisir et de douleur³ ! »

Au pire, Justine peut ressentir un désir inconscient pour un libertin :

« Ces discours, souvent répétés, paraissaient si obscurs à Justine, qu'elle ne savait comment y répondre : elle le faisait pourtant, et peut-être avec trop de vivacité. Faut-il l'avouer ? Hélas ! oui ; déguiser les torts de Justine, serait tromper la confiance du lecteur, et mal répondre à l'intérêt que ses revers ont inspiré jusqu'à ce moment. Quels qu'eussent été les indignes procédés de Bressac

¹ *Justine*, p. 509

² *Justine*, p. 1074

³ *Justine*, pp. 562-563

pour elle, dès le premier jour qu'elle l'avait vu, il lui avait été impossible de se défendre d'un mouvement violent de tendresse pour lui. La reconnaissance augmentait dans son cœur cet involontaire penchant, auquel la fréquentation perpétuelle de l'objet chéri prêtait chaque jour de nouvelles forces ; et définitivement la pauvre Justine adorait ce scélérat malgré elle, avec la même ardeur qu'elle idolâtrait son Dieu, sa religion... la vertu¹ »

Tous ces exemples servent pour Sade à montrer l'état naturel primitif en chacun de nous, gagnant dans nos moindres réflexes, et l'emportant sur tout autre sentiment découlant de la société. Les dilemmes qu'impose le vice à Justine ont donc diverses formes, et elle ne sait s'adapter face à ce déluge d'attaques contre son être et ses croyances. Ses choix, eux, doivent parfois s'adapter en fonction des circonstances.

¹ *Justine*, p. 475

III) LE MAL EN TANT QUE CHOIX

A) CERNER LE CHOIX

Après avoir confronté l'idéologie de Sade avec ses propres écrits, nous allons la confronter non plus face au relatif mais face à l'absolu qu'il met à mal : l'idéal humain. Nous avons vu ses méthodes discursives avec l'opposition comme fin et l'acharnement comme moyen. Les personnages évoluent dans une atmosphère de bestialité lourdement revendiquée. Il s'agit maintenant de cerner les notions de choix et de vice telles que Sade en use.

a) *UNE REDEFINITION DE LA MORALE AU CŒUR DE LA QUESTION DU CHOIX*

Là où l'on a pour habitude d'opposer le bien et le mal, la raison et les passions, Sade fait des passions la raison en détruisant les bases de l'homme social. L'homme n'a aucun sens social dans les textes sadiens, aucun plaisir dans le bonheur de l'autre mais au contraire dans son malheur ; tout autre est un ennemi potentiel, un ami n'est qu'un ennemi manipulé pour le plaisir personnel. Distinguons la raison, qui nécessite un choix, et la philosophie, qui apporte les concepts de bien et de mal sans inciter à choisir entre les deux¹. Sade, antiphilosophe dans sa philosophie², détruit ces concepts tout en prenant parti pour un mode de vie libre de toute notion philosophique. Dans le discours, il différencie par opposition le bien physique et le bien moral, c'est-à-dire le bien naturel et le bien social.

De nombreuses règles de base définissant la notion de bien, évidentes car fondatrices de la société, sont détruites par Sade :

- Le bien existe par rapport au mal

¹ Constant reprochait par exemple à la pensée de Kant concernant l'obligation de dire la vérité d'avoir des répercussions amORALES.

² La philosophie est par définition une pensée qui tient compte de l'entourage.

Plus exactement chez Sade, la faiblesse dirige ceux qui sont dénués de force, de volonté et d'indépendance. Il n'y a ni bien ni mal.

- Le bien est ce qui est plaisant pour soi et pour les autres

Pour soi, oui. Pour les autres, pas du tout dans la grande majorité des cas ; pour les autres libertins, le plaisir même est perverti.

- Le mal est une perversion du bien si ce n'est son absence

C'est le bien qui est une perversion chez Sade, à tel point qu'il ne s'appelle pas le bien.

- Le bien est une finalité aisément pervertie par le mal comme moyen

Le mal sadien est le mal pour le mal. Le bien pour soi est le mal absolu pour tout l'entourage.

- La liberté est l'ordre moral dans le chaos physique

La liberté sadienne ressemble plutôt à un ordre physique dans le chaos moral.

- Le bonheur naît de la liberté (qui permet le choix), laquelle naît de l'ordre, lequel naît dans la douleur (le regret d'avoir délaissé une alternative dès lors qu'on a effectué un choix)

Chez Sade, la liberté réinvente l'ordre pour s'affranchir de la douleur ; mais surtout, Sade affirme que l'élément choisi provoque en lui-même le regret si la liberté ayant permis le choix est soumise à des règles. La liberté ne vaut rien si elle n'est pas absolue et le plaisir ne vaut rien s'il n'a pas fait l'objet d'un choix dans l'absolu.

Après la perception du choix par Sade, nous allons voir comment il l'applique avec la notion, non pervertie mais niée, de morale. Le mal existe de deux façons : soit il est défini par l'opposition au bien (dans des définitions forcément instables¹), soit par le fait qu'il génère la souffrance (dans l'absolu, même si ceci reste une définition). Sade se sert du premier cas de figure, car il donne raison aux libertins du fait qu'ils sont en supériorité numérique : s'il légitime la souffrance imposée à autrui, prétendre que le sadisme est mal ne relève que d'une définition subjective. Davantage que le moyen, c'est la fin qui importe pour définir le sadisme chez Sade : le libertin a conscience d'être sadique et met cette conscience à profit. Par ce raisonnement passe notre incompréhension chargée de l'idée que le mal fait taire la conscience. Au contraire,

¹ Par exemple, l'inceste est interdit à différents degrés selon les pays ; elle ne génère pas la souffrance (sauf dans les cas de viol et de pédophilie) et est définie en fonction de l'autorité qui décide du bien commun, l'État.

Sade use de la conscience d'autrui pour le faire souffrir à des fins personnelles. La conscience se limite à celle du profit. Il n'a pas besoin de différencier dans le mal le choix de ne pas voir (le déni) et le choix de voir (le sadisme), car le déni n'existe pas chez ses personnages. Le mal représente la suprématie du choix tandis que le bien représente son absence. Sur le plan physique, deux catégories de personnes n'ont pas à répondre de leurs actes : celles qui n'agissent pas, et celles qui ont conscience de cette première catégorie et souhaitent en profiter. Face à l'innocent, la logique sadienne veut donc laisser parler la conscience non du coupable¹, mais du libertin, de l'homme libre et affranchi.

b) ENJEUX ET IMPLICATIONS DU CHOIX

Voyons maintenant ce que représente le choix chez Sade. Il suit les préceptes nietzschéens expliquant la libération de l'individu par la transgression. La conscience, nous l'avons vu, est l'enjeu du mal. Il ne doit pas l'empêcher mais au contraire le permettre. Le mal en tant que choix chez Sade est une évidence matérielle. Le corps détient la raison qui doit soumettre l'esprit humain, et non l'inverse décrété par la civilisation. Le choix du libertinage rend le libertin supérieur au système moral mis en place par la société. Le choix permet la supériorité (ce qui fait que c'est un choix, puisqu'il permet la transition d'un état A à un état B de l'individu), et la logique sadienne induit l'inverse : la supériorité permet d'effectuer le choix du libertinage. Dans cette suprématie du libre-arbitre et un absolutisme de l'absolu qui en découle, on retrouve l'essentiel du sophisme sadien dans les rapports de cause à effet.

Le pouvoir implique de nombreuses responsabilités et ne saurait être un choix « évident » tant que les responsabilités sont un poids pour le détenteur du pouvoir. La responsabilité sur le plan moral implique de réfréner le pouvoir au profit des autres : je suis puissant, je dois donc maîtriser cette puissance et en saisir les conséquences. La maîtrise du pouvoir par Sade se fait dans une responsabilité qui assume ce pouvoir et

¹ *A fortiori* si le coupable se pose en victime. La nature sert à Sade davantage à dépenaliser qu'à crédibiliser le libertin qui parle tout en son nom.

n'en tolère pas les limites : c'est une responsabilité du pouvoir et non des autres face aux conséquences. Comme tant d'autres, la responsabilité ou conscience est une notion également pervertie chez Sade. Un tel pouvoir semble aussitôt être trop facile pour être un choix. Si nous nous demandons ce qui permet le choix, nous nous constatons que le trajet effectué par Sade se mord la queue dans une confusion entre discours et idéologie : l'opposition (idéologique) de Sade à la religion permet son sadisme (dans le discours) qui permet cette terrible opposition (dans le discours). De même, le mal est une force car un profit donnant une force : nous avons un brouillage entre plan physique et plan moral atteignant un apogée dans le besoin de conséquences hors de proportion. Sur le plan social, ce que l'on est permet ce que l'on fait de nous. De la même manière, la supériorité¹ du libertin permet le choix qui permet la supériorité. Le choix, prisonnier dans son rôle de compromis, devient chez Sade une transition dans un discours qui ne tient pas. D'autant qu'un choix décrit comme évident n'est pas réellement un choix dans lequel il doit y avoir un compromis² ; pour Sade, le mal est un choix car un profit. Le choix sadien est dans la fin et non le moyen, il est indissociable de la volonté³ : vouloir, et choisir de ne pas se donner des limites. Le choix n'est pas celui d'avancer, mais celui de ne pas reculer. « D'où l'importance, pour Sade, de faire coïncider déterminisme et inclination au mal pour prévenir l'expérience d'absurdité⁴ ». Si je dois être mauvais, autant vouloir l'être ; voilà qui est plus clair.

c) OBLIGATIONS ET LIMITES DU CHOIX

Lorsque l'on parle de liberté, on parle habituellement de liberté physique : j'ai un couteau dans la main, ce qui fait que je peux poignarder mon ami. Cette liberté est

¹ La notion même de « supériorité absolue » n'a pas de sens, ou seulement second : si quelqu'un est supérieur, il l'est forcément de manière relative, par rapport à quelqu'un d'autre. La supériorité absolue telle que l'entend Sade amène l'idée de toute-puissance, ce qui n'est le cas que sur le plan idéologique : si les barrières morales tombent, on peut penser à tout, penser tout faire, mais on subira forcément des restrictions matérielles en terme d'accomplissement.

² Le choix est un compromis à partir du moment où l'on délaisse B pour choisir A. Choisir A est un choix dans la mesure où il aurait été possible de choisir B.

³ Je veux tout, et j'ai tous les moyens à ma disposition pour tout avoir du moment que je le souhaite : la volonté du libertin se suffit à elle-même. Sade motive cette volonté par l'essence même du mouvement : « Le mouvement est l'essence du monde ; cependant il ne peut y avoir de mouvement sans destruction » (*Justine*, p. 835).

⁴ SCHMID, Muriel. *Le soufre au bord de la chaire : Sade et l'Évangile*, p. 122

illusoire car hypothétique et n'a aucune chance d'aboutir : je ne poignarderai jamais mon ami parce que pense aux conséquences, pour lui comme pour moi, je trouve cela moralement inacceptable, et physiquement absurde puisque je n'ai aucune raison de le tuer. Sade se rit de la liberté physique, mise à la merci de la liberté morale. La véritable liberté, pour lui, est celle qu'on peut mettre à profit. Le libertin ne doit choisir qu'elle, sa doctrine étant : tout et seulement tout ce qui fait plaisir. Chez Sade, c'est la liberté qui est digne et non la morale : le libertin doit se montrer digne de la liberté dans son usage immodéré. La supériorité dans les mœurs réside dans la liberté et la supériorité dans les actes dans l'usage de la liberté. La « vraie » liberté confère alors la liberté morale et physique, mais « liberté morale » prend le sens d'« affranchissement ». À l'inverse, la liberté morale au sens de choix moral possible de la victime ne lui sert à rien si elle n'a pas la liberté physique de l'exprimer :

« Allons, laissez-la », dit Cœur-de-Fer, en l'arrachant des mains de ses camarades ; « laissez-la procéder tranquillement aux dispositions exigées.
- Non », dit Justine, en se voyant libre, « non, vous ferez de moi ce que vous voulez ; vous êtes les plus forts ; mais vous n'obtiendrez rien de bon gré.
- Eh bien, garce », lui dit Cœur-de-Fer, en lui appliquant un soufflet qui la renverse sur le lit, « ce sera donc nous qui te déshabillerons¹ »

Le choix se définit chez Sade par ses limites, ses côtés extrêmes. Nous allons voir dans quelles mesures le choix est obligatoire ou impossible chez Sade. Lorsque l'on commet un acte répréhensible, penser aux conséquences est une nécessité, ce qui occasionne le choix de l'acte, mis à part les cas de folie meurtrière, mais s'efforcer de ne pas penser aux conséquences quand on en a le temps est également un choix. Le libertin sadien, en pensant aux conséquences de ses actes, ce qui lui apporte la jouissance, fait un choix selon un contrat dont il décide lui-même les clauses, habituellement fournies par des considérations matérielles incontrôlables, puisqu'il ne se connaît pas de limite. Le choix lui-même est donc perversi, dévié de son usage initial comme de ses fins par Sade. Le lecteur, quant à lui, a le choix de l'interprétation, mais Sade joue au contraire l'obligation qu'il a de faire un choix. Le choix du personnage libertin tient du fait qu'il veut le faire, celui du lecteur comme des personnages victimes tient de ce qu'ils ne peuvent faire. Le choix est libre pour le libertin et contraint pour les autres. Ce n'est pas le choix en lui-même qui fait la valeur ou la liberté de l'individu,

¹ *Justine*, p. 438

mais la façon de choisir.

Toutefois, le choix a toujours ses propres limites. Il y a des choses qu'on ne peut jamais choisir. Être « supérieur » donne le choix (qui peut le plus peut le moins), mais le maître ne peut vouloir devenir esclave. On ne peut choisir d'être un esclave car on ne peut choisir de ne plus pouvoir choisir. Cela dit, Sade contourne cette difficulté avec le sadomasochisme, très présent dans ses œuvres : les libertins n'hésitent pas à se fouetter et à se malmenner mutuellement pour le plaisir. On ne devrait pas même avoir d'opinion, qui est une idée arrêtée, selon Sade. Pour lui, ne pas avoir d'opinion revient à ne pas avoir d'idéologie, ce qui permet le libre choix. Le libertin ne pouvant d'ailleurs pas choisir qui il est, sa personnalité lui étant conférée par la nature, il ne fait que choisir une conséquence. Le choix existe en vertu des conditions et des circonstances, mais le libertin porte tout le choix sur les circonstances, car ce sont elles qui représentent le profit. En terme de choix, le moyen touche directement à la fin chez Sade.

Les limites et usages du choix répartissent les rôles dans le récit sadien : le libertin l'est par choix, le martyr l'est par choix, car dans les deux cas, on ne peut l'être que par choix. La nature décide toutefois de l'étendue du choix pour le personnage : s'il est libertin, les autres personnages ne seront que profit matériel pour lui et ne pourront échapper à ses décisions. Tout personnage a un rôle, une place particulière dans le récit sadien, et doivent choisir comment ils se confronteront aux autres personnages. La confrontation, chez Sade, est universelle et inéluctable. Seul le libre choix (celui des libertins) permet de le comprendre et d'appréhender « correctement » les autres.

B) CERNER LE MAL

a) RELATION ET CONFRONTATION

La confrontation est un problème pour des personnages tels que Justine. D'après

Sade, Justine substitue la société à la nature et, alors qu'elle devrait rester telle qu'elle est dans un état naturel qui lui permettrait de se défendre et de s'enrichir, elle ne peut perdre la crainte et un certain respect des libertins. Si Sade envisage les notions de bien ou de mal, c'est à travers l'état de nature des personnages ; en termes de relation, le mal aveugle se regarde lui-même, tandis que le bien aveugle regarde les autres et rompt la chaîne relationnelle sadienne. Tout n'est question que de compatibilité entre le bien et le bien, le bien et le mal, le mal et le mal de plusieurs individus, et l'incompatibilité entraîne le déséquilibre (trop de bien ou trop de mal exprimé face à l'autre) et la souffrance du plus faible. Les échanges entre les personnages sont à sens unique et considérablement simplifiés à travers l'étendue du choix du personnage. Concernant le libertin, la construction personnelle (le libertinage) ne s'oppose pas à la construction sociale (l'usage du libertinage) puisqu'elles ne font qu'une : le libertin se doit d'exercer son libertinage. Le mal découle de l'autonomie extrême du libertin face à une société qui n'est pas faite pour supporter moralement ses règles.

b) REFUTATION DU DISCOURS SADIEN EN TERMES DE CREATION

Cependant, face aux autres personnages comme à la société, le libertin peut être vu comme fuyant une condition humaine déplaisante, qu'il réfute en s'aidant de circonstances qu'il ne comprend pas. Larbin, menteur, le libertin est un falsificateur et parasite les personnages dont il a besoin. Juliette est un reflet vampirique de la chaste Justine : « Respectez cependant la vie de votre époux, non qu'il y ait aucun individu dans le monde dont les jours doivent l'être, sitôt que notre intérêt parle ; mais c'est que, dans ce cas, cet intérêt personnel se trouve à ce que vous ménagiez les jours de cet homme¹ ». La falsification est une fuite de la réalité, Sade comme ses personnages sont donc faux dans tous les sens du terme. C'est fuir face au mal que de se donner des moyens destructeurs et solipsistes de le nier.

« L'hédonisme n'est qu'une fuite en avant, une forme de nihilisme qui a bien tourné, dans lequel on multiplie les plaisirs à l'infini vers toujours plus de jouissance artificiellement provoquées, ou plutôt toujours moins de jouissance, car on s'habitue à tout, et il faut bientôt, comme les derniers empereurs

¹ *Juliette*, p. 252

décadents de Rome, organiser les plus incroyables orgies pour avoir un semblant d'érection, loin de l'extase intense et passionnée de la première nuit voilée avec la seule et unique femme que l'on aimât jamais¹ »

Vu ainsi, le *crescendo* du sadisme dans le récit sadien apparaît hors de contrôle. Sade vante tout de même cet état. Le récit sadien n'en demeure pas moins une recherche désespérée du profit par tous les moyens, ce qui l'apparente au nihilisme. Le libertin est déconnecté et blasé de la réalité dans sa façon même de l'appréhender. Il ne s'interroge pas sur son entourage et le prend comme il est. Justine elle-même ne choisit pas réellement : elle le fait par acceptation de sa condition, tout comme le libertin. Le libertin choisit en accord avec sa condition fixée par Sade (motivé par l'opposition). Tous les personnages affrontent une condition qui les dépasse de loin. Justine se perd dans sa foi et le libertin se perd à la fuir. Le mal découle également de ce déséquilibre en plus de l'opposition morale absolue que représentent les libertins.

c) MESSAGE DU DISCOURS SADIEN

Chez Sade, c'est la nature du choix du libertin qui importe plus que le choix lui-même : le choix est soit évident (pour le libertin), soit incompréhensible (pour Justine). Le libertin dispose de liberté et en use par un libre-arbitre ne disposant d'aucune limite : le véritable pouvoir, c'est pouvoir et savoir pouvoir. Pouvoir ne sert à rien si l'on n'en a pas conscience : le libertin peut tout faire car il sait qu'il peut tout faire. La liberté se définit par les gestes et le libre arbitre par l'esprit. Justine dispose d'un total libre arbitre mais manque cruellement de liberté physique pour faire valoir ses valeurs. La conscience est mesurée en termes de liberté : on a conscience de soi-même à partir de la conscience des autres, et la liberté personnelle s'arrête où commence celle des autres. Il est donc inutile d'avoir conscience de la souffrance des autres, sauf si c'est à travers le plaisir personnel : en plus des notions en elles-mêmes de liberté, de choix et de conscience, Sade pervertit leur mouvement et leur fin.

Admettons un instant, sans concession, que le libertin ait raison. Pourquoi le vice

¹ Des hauts et débats, économie et société, « Réfutation de l'hédonisme », consulté le 12/04/15

est-il plus fort que la vertu ? Parce qu'il fait un choix raisonné. Le sophisme ne se situe pas dans la notion de raison mais de choix : la subversion se fait par la raison mais ne peut pas être un choix. Les circonstances (ici, naturelles, ce qui fait que ce ne sont plus des circonstances pour Sade) empêchent le choix, mais toute décision se fait tout de même par la raison. Sans compter que la raison elle-même est démotivée chez Sade : si quelqu'un tue son voisin parce qu'il pense que cela lui procurerait du plaisir, il le ferait suite à un raisonnement, quel que soit son état mental. Le raisonnement sadien est un raisonnement de l'absurde, mais un raisonnement avant tout que le libertin parvient à imposer à son entourage. Si la science des corps est prouvée par elle-même, que demander de plus ? Tout le reste du raisonnement, c'est-à-dire tout ce qui est théorique, fonctionne ensuite par opposition. Par exemple, si le bien n'est pas un choix, le mal, lui, l'est forcément pour Sade. L'absence même de morale se fait par opposition aux dogmes de la religion : c'est l'immoralité qui contre l'amoralité.

Comment peut-on alors s'affranchir de la morale si c'est pour augmenter le plaisir, faisant de lui le plaisir de faire souffrir ? La volonté de transgression de Sade (par opposition à la religion) amène l'affranchissement de la morale (par le biais du discours étudiant le plan physique de l'opposition). Cela conduit fatalement à la souffrance de la victime et engage le libertin à prendre activement part à sa souffrance. Par esprit d'autoconservation, le libertin change sa fuite en revendication morale alors qu'il explorait, dans une dimension ignorant les lois, le plan physique. Sade, qui ne conçoit pas le bonheur dans l'acceptation des contraintes si celles-ci n'ont pas de sens, le construit dans le refus. Le seul véritable choix, dans ses œuvres, est sa décision de les avoir écrites, car le choix est d'autant plus important qu'il constitue une lourde transgression, mais cela ne s'applique pas pour ses personnages. D'un point de vue contemporain, Sade donne l'exemple de l'horreur établie, montrée et niée de manière légale. Il passe, dans la fiction, du plan idéologique au plan physique. Si le choix raisonné permet le passage de la liberté morale à la liberté physique et la jouissance du mal, c'est uniquement dans la fiction.

CONCLUSION

La vie est un jeu dans le récit sadien. Dans cette quête absurde du choix, tous les personnages pensent l'avoir, et l'auteur lui-même souhaite le leur conférer, mais le choix se limite à son propre acte d'écrire. Tout est fait pour combler ce manque : les références à la vie réelle sont multiples, et le lecteur, soit spectateur, soit personnage voyeuriste et complice de Sade, fait lui-même partie du jeu. La « règle » est d'accepter ou de tenter d'infirmer ce que montre Sade. Il s'en charge avec ses personnages libertins qui, dans leur « nature » et leur « humanité », se situent au-dessus des autres et donnent leurs raisons tout en invalidant continuellement Justine. Justine est en quelque sorte la voix du lecteur qui s'insurge contre le libertin, et Juliette est la réplique du libertin. Les dialogues sont toujours des dialogues de sourds : Justine met en avant les sentiments, que fuient les libertins, lesquels mettent en avant le pouvoir physique tout-puissant et aveugle moralement, ce que ne peut concevoir Justine. Elle rencontrera enfin Juliette, sa propre sœur et pourtant l'anti-Justine parfaite, anti-lecteur également, qui, à défaut de pouvoir la détruire sur le plan moral, est davantage servie par les circonstances sur le plan physique.

Le choix se fait en fonction de la nature et de la liberté. L'humain, par nature, peut effectuer un choix, mais pour cela il doit en avoir la liberté. Chez Sade, la nature est fondatrice de l'être humain et lui confère toute sa liberté. Le choix devrait donc être une notion évidente et rapidement cernée. Ce n'est pas le cas. La nature toute-puissante de Sade donne une liberté toute relative. Chaque personnage est limité dans ses agissements et pense en s'accrochant ou en fuyant quelque chose qu'il ne veut ou ne peut pas voir. Lorsque la liberté s'arrête où commence celle des autres, chacun est encore à la recherche de sa propre liberté. Le plus grand sophisme sadien se trouve dans la notion de liberté, ce qui inclut le choix : « L'égalité des êtres, c'est le droit de disposer également de tous les êtres ; la liberté, c'est le pouvoir de soumettre chacun à ses vœux¹ ».

¹ BLANCHOT, Maurice. *Sade et Restif de la Bretonne*, p. 15

La liberté morale est la conséquence directe car la nécessité de la liberté physique. Dans la logique matérialiste sadienne, la liberté physique est la conséquence de la liberté morale. Ce qui ne signifie pas que la morale est maîtrisée, mais qu'elle est abolie par le libertin. Le choix des personnages tient exclusivement compte de leurs morales, qui divergent. La liberté morale du libertin est gagnée s'il en fait seulement le choix en accord avec sa nature. Le choix, nous l'avons vu, se place donc en cause et en conséquence d'une liberté qui se pose en anti-liberté, et est lui-même influencé par une force naturelle toute-puissante. C'est dans ce mécanisme corrompu que fonctionne une mécanique des corps corrompue, et rend possible le choix et la liberté morale si on les comprend au sens sadien. La liberté morale est rendue possible par le choix dans la mesure où elle le lui rend bien. Sade n'est pas « l'écrivain de tous les paradoxes¹ » pour rien.

De nos jours, la liberté d'expression est essentielle tant pour l'individu que pour la société. Si le droit de dire n'est pas le droit de dire n'importe quoi, l'expression par l'art a bien plus de liberté qu'un discours énoncé directement et n'autorisant que le premier degré. Sade est actuellement considéré comme un auteur de littérature, et l'idéologie présente dans ses récits libertins n'est sans doute qu'un reflet de ce qu'il a été. Le reflet dérange tout de même, surtout quand il englobe la société et des personnalités humaines dans un tel système de pensée. Observons pourtant le système de notre société : dans des mœurs considérablement libérées, la politique ne se fait qu'en termes de choix et de confrontation liés à des valeurs. La politique sadienne en terme d'idéologie non matérialiste mais matérialisée, n'est pas si éloignée de notre monde réel : « Somme toute, la vision d'une société à l'état d'immoralité permanente se présente comme une *utopie du mal* ; cette utopie paradoxale répond à l'état virtuel de notre société moderne² ».

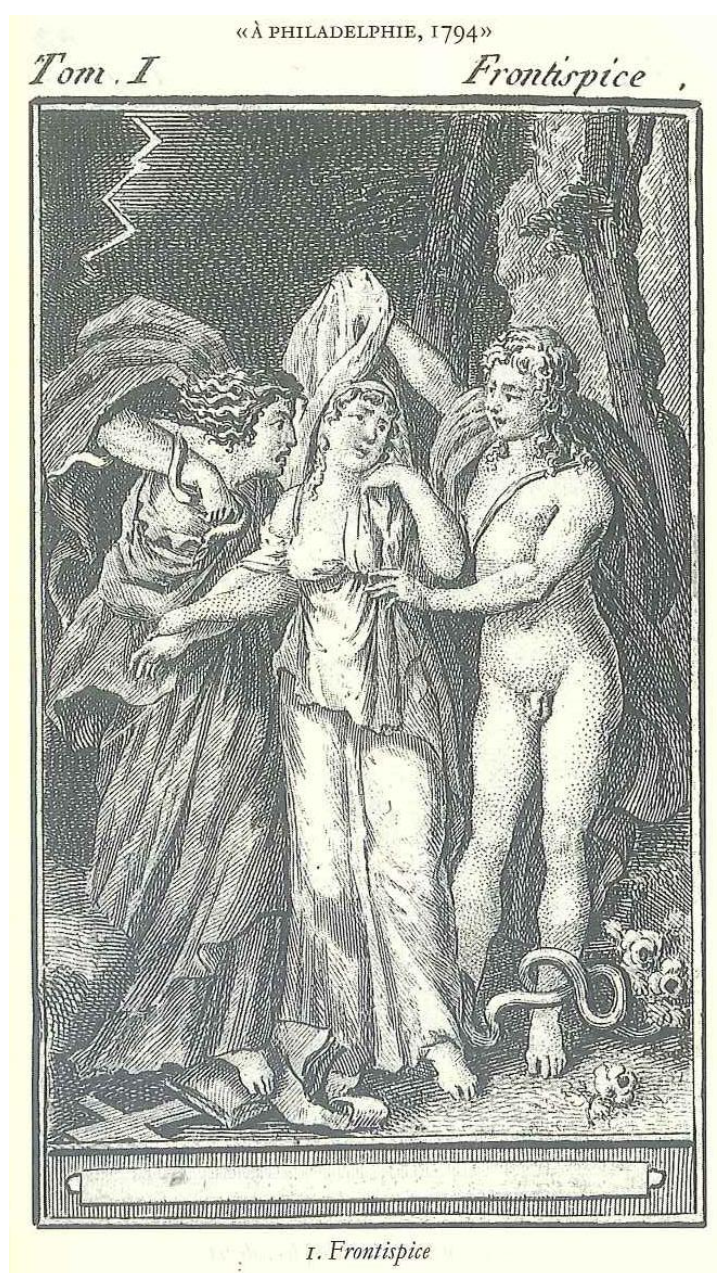
¹ Atelier « Sade visible » sur Fabula, consulté le 11/04/15

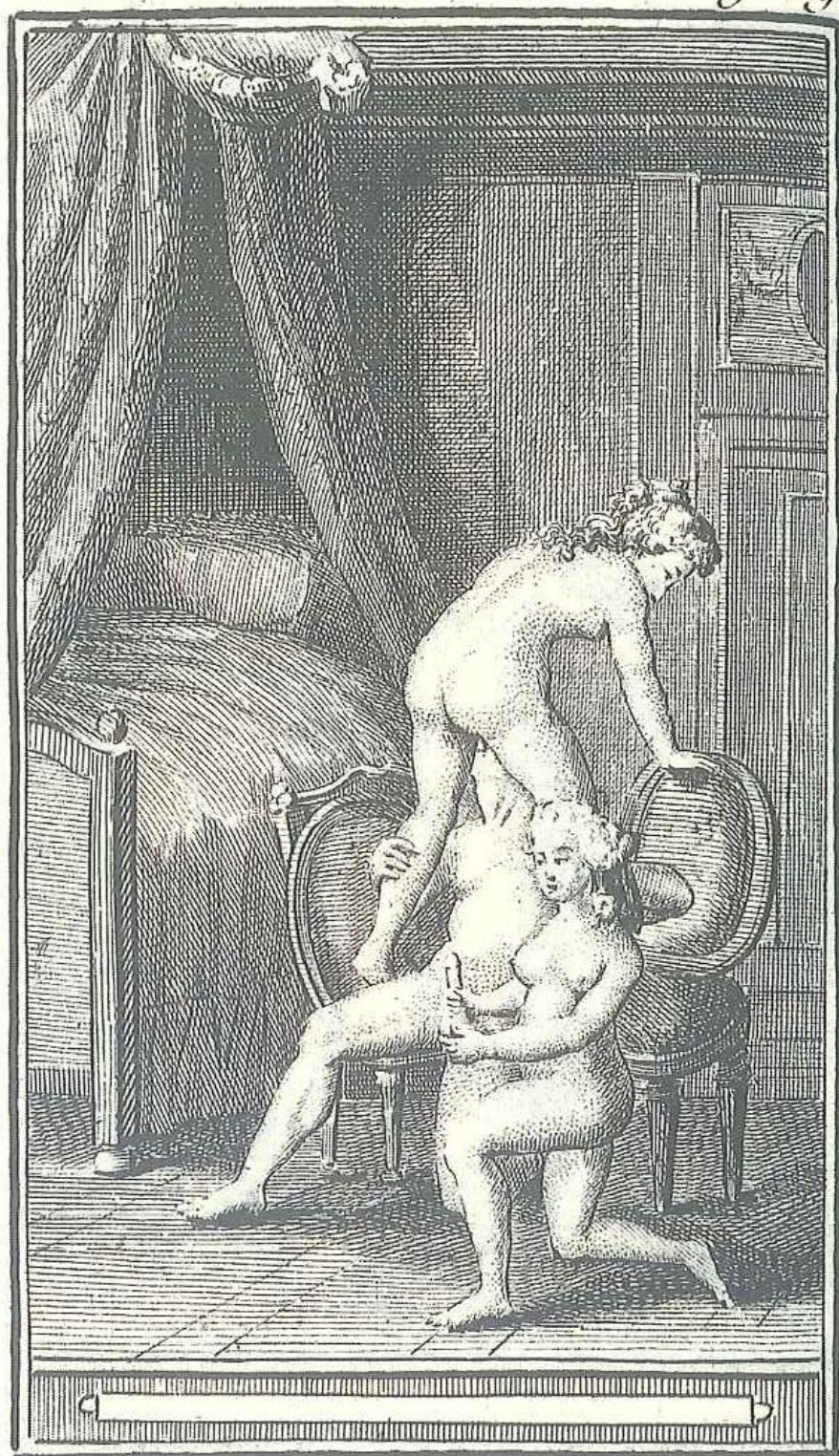
² KLOSSOWSKI, Pierre. *Sade mon prochain*, p.83

ANNEXES

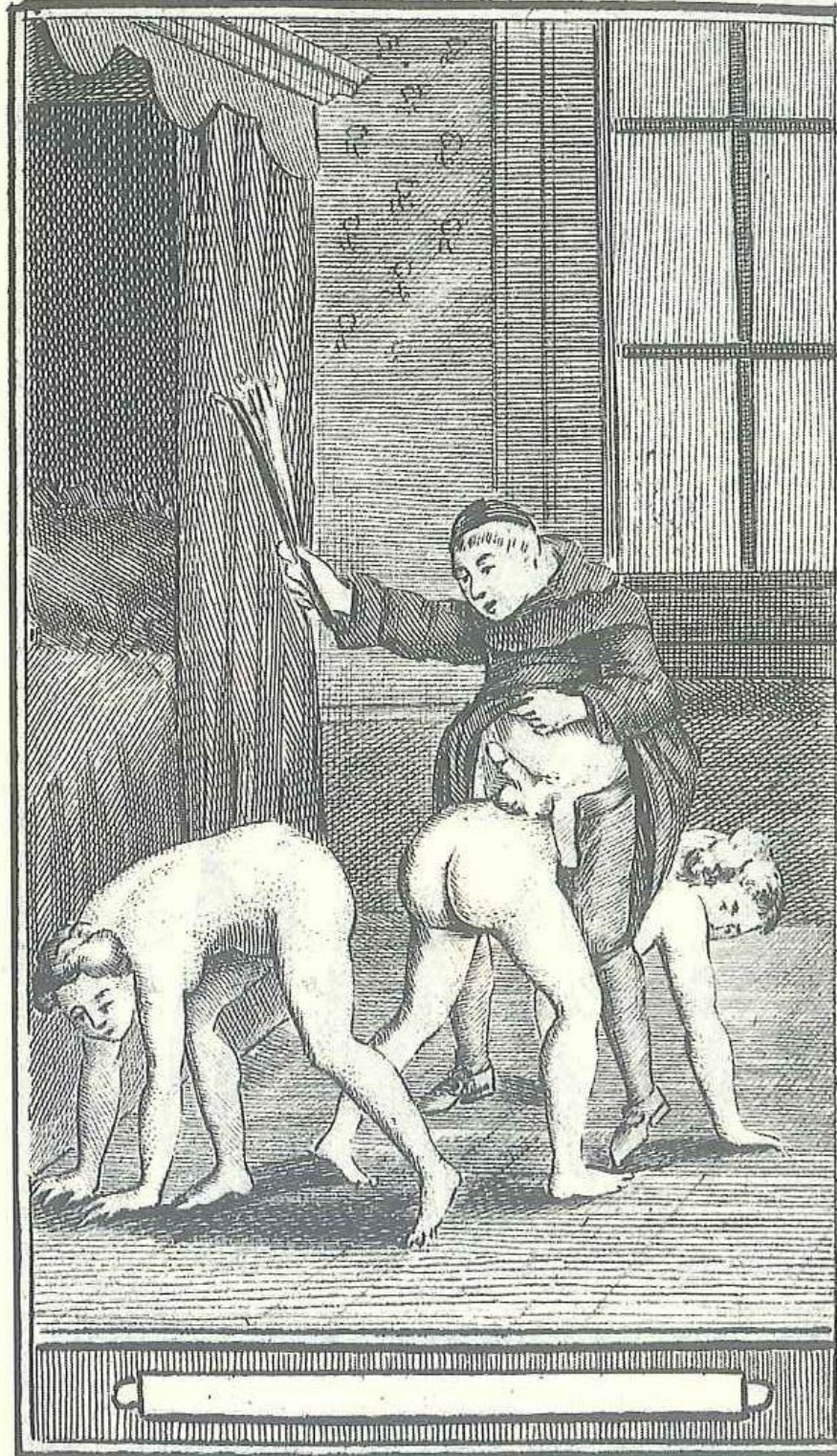
(*Justine*, p. 1192 à 1207)

Nous reproduisons dans les pages qui suivent quinze gravures tirées des différentes versions de la troisième édition de *Justine*. Les gravures 1 à 4 proviennent de l'édition dite « À Philadelphie 1794 » ; les gravures 5 à 15, de l'édition dite « En Hollande 1800 ».

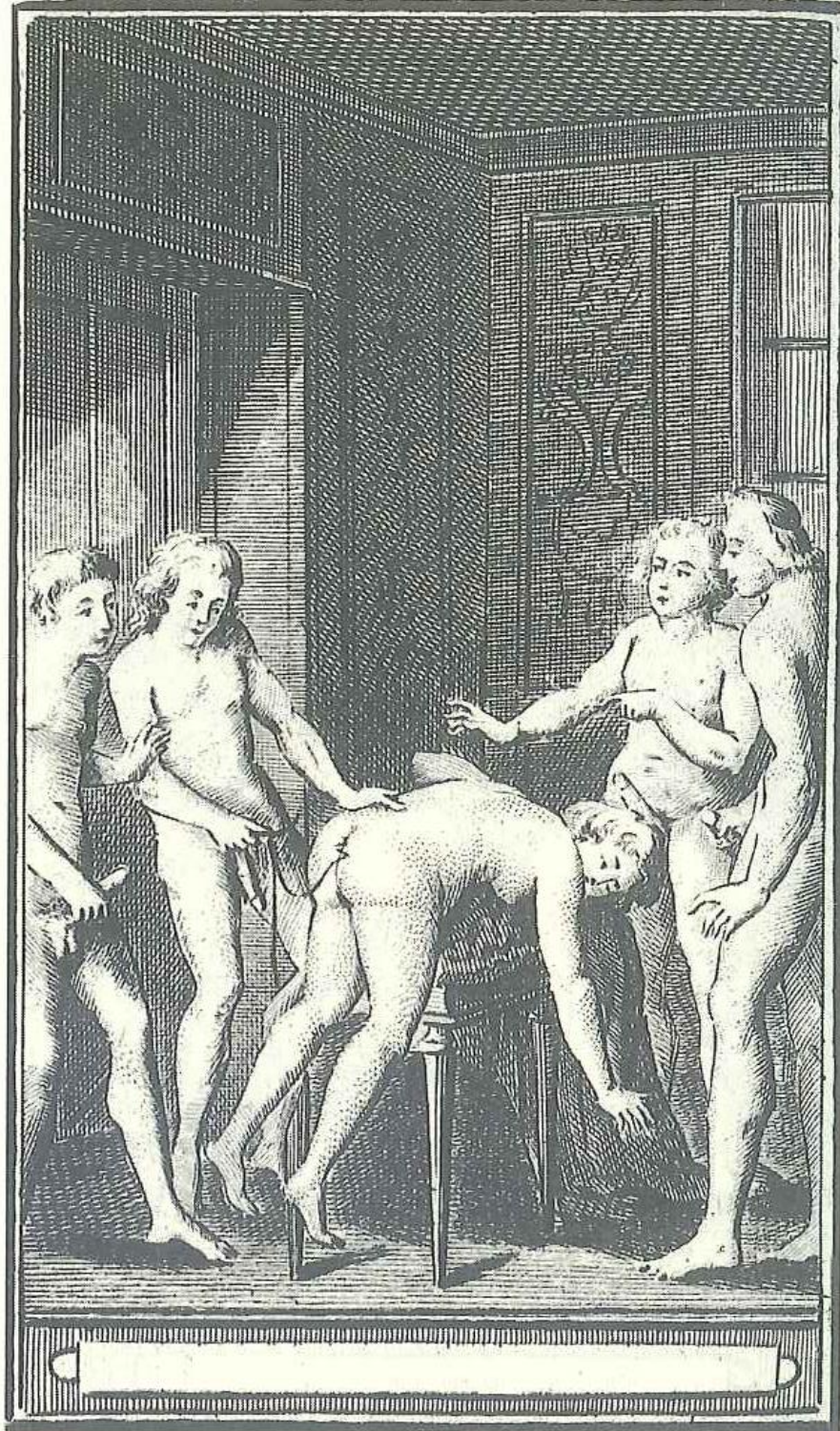




2. Justine et Dubois chez les voleurs



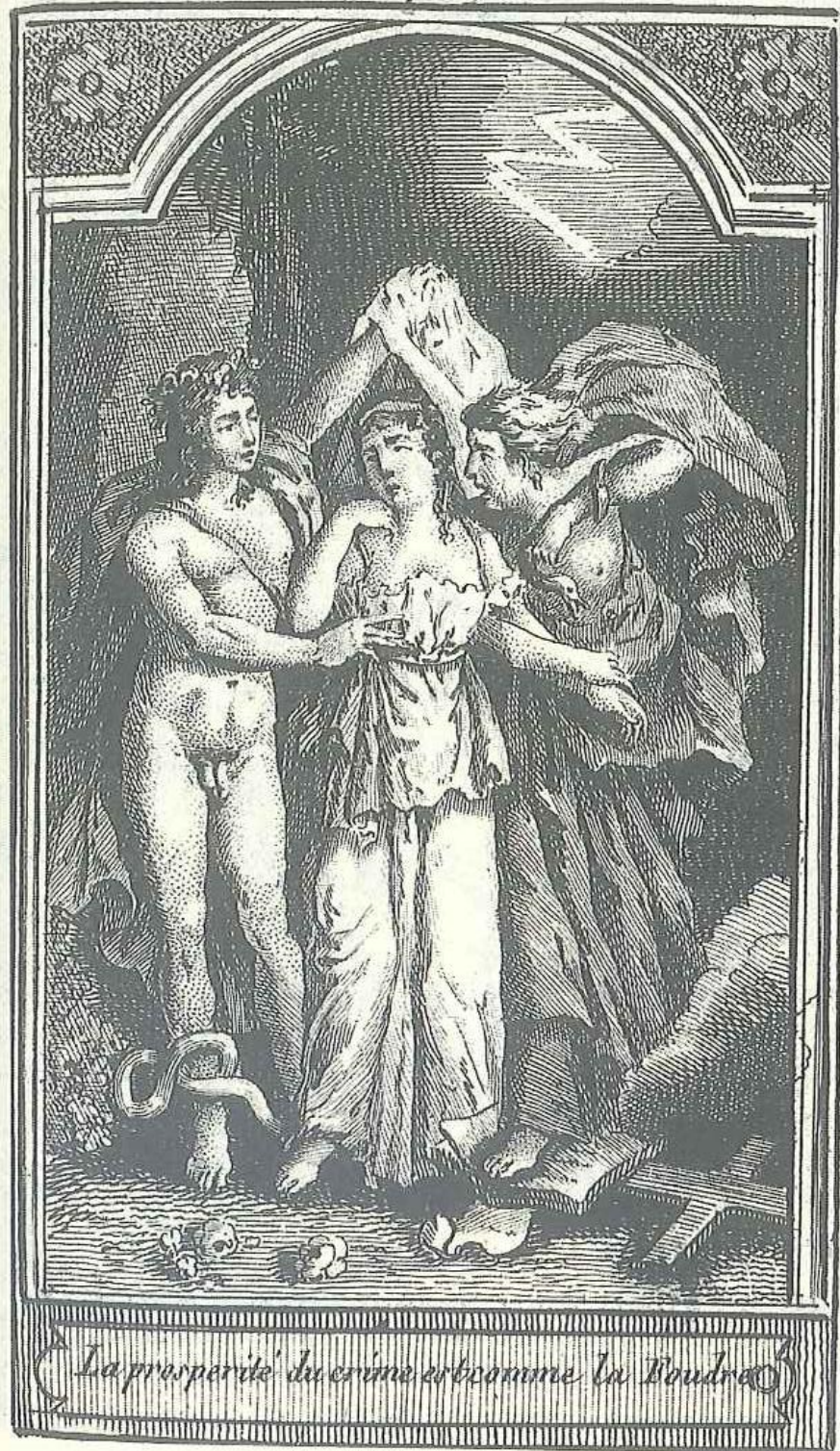
3. Clément à cheval sur Justine



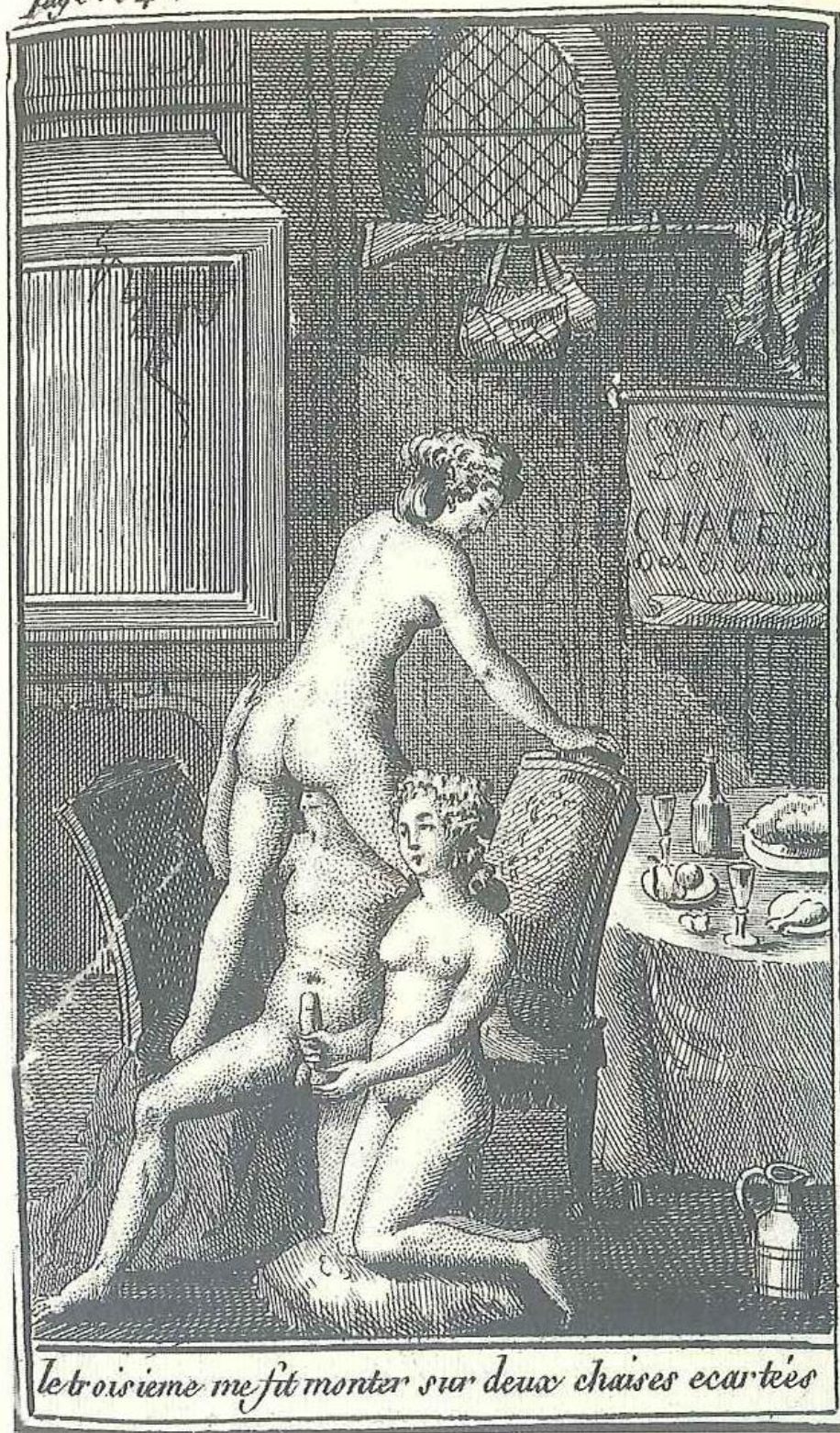
4. Justine chez Saint-Florent

«EN HOLLANDE, 1800»

Frontispice.

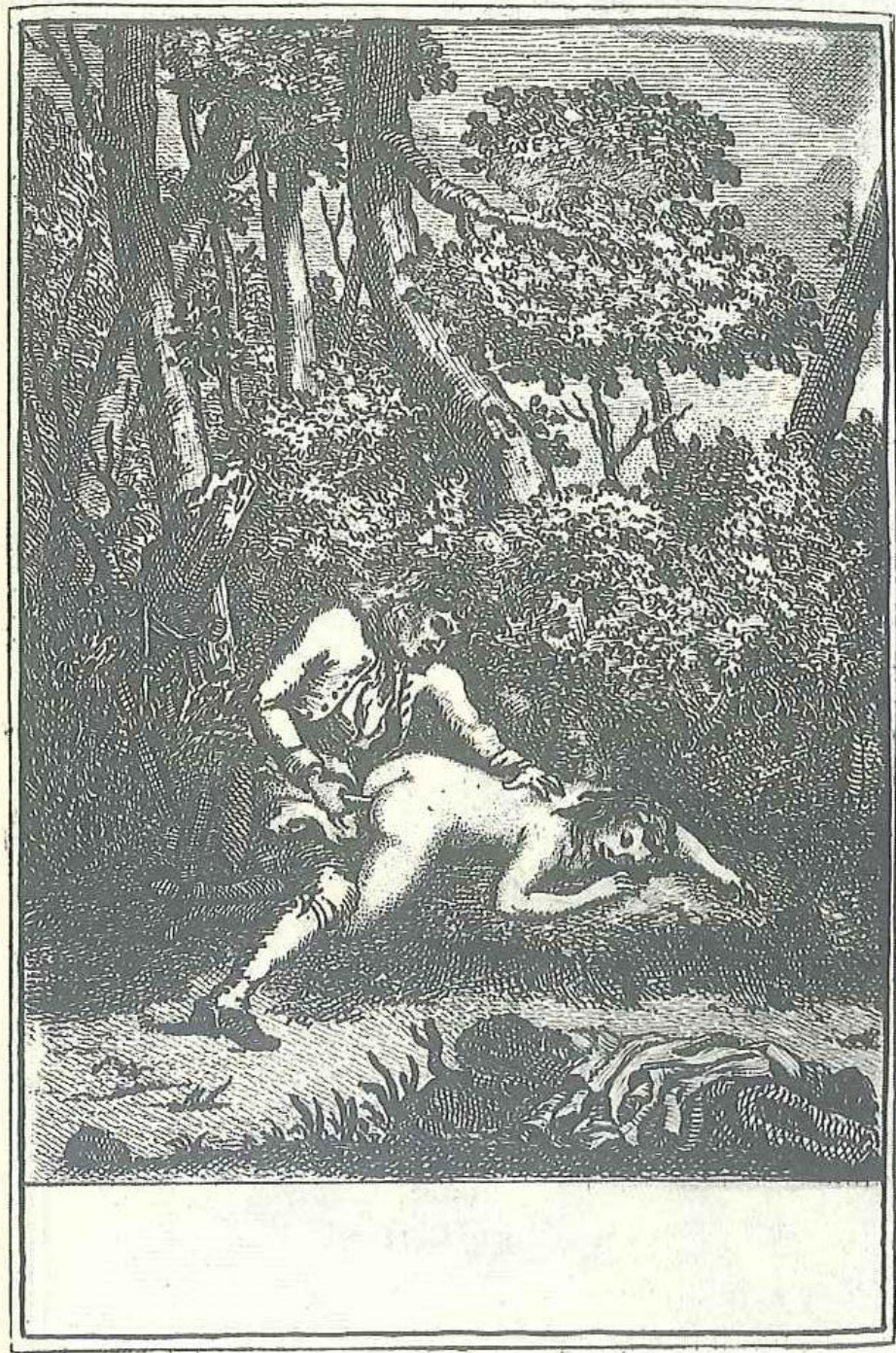


5. Frontispice



Le troisieme me fit monter sur deux chaises ecartees

6. Justine et Dubois chez les voleurs

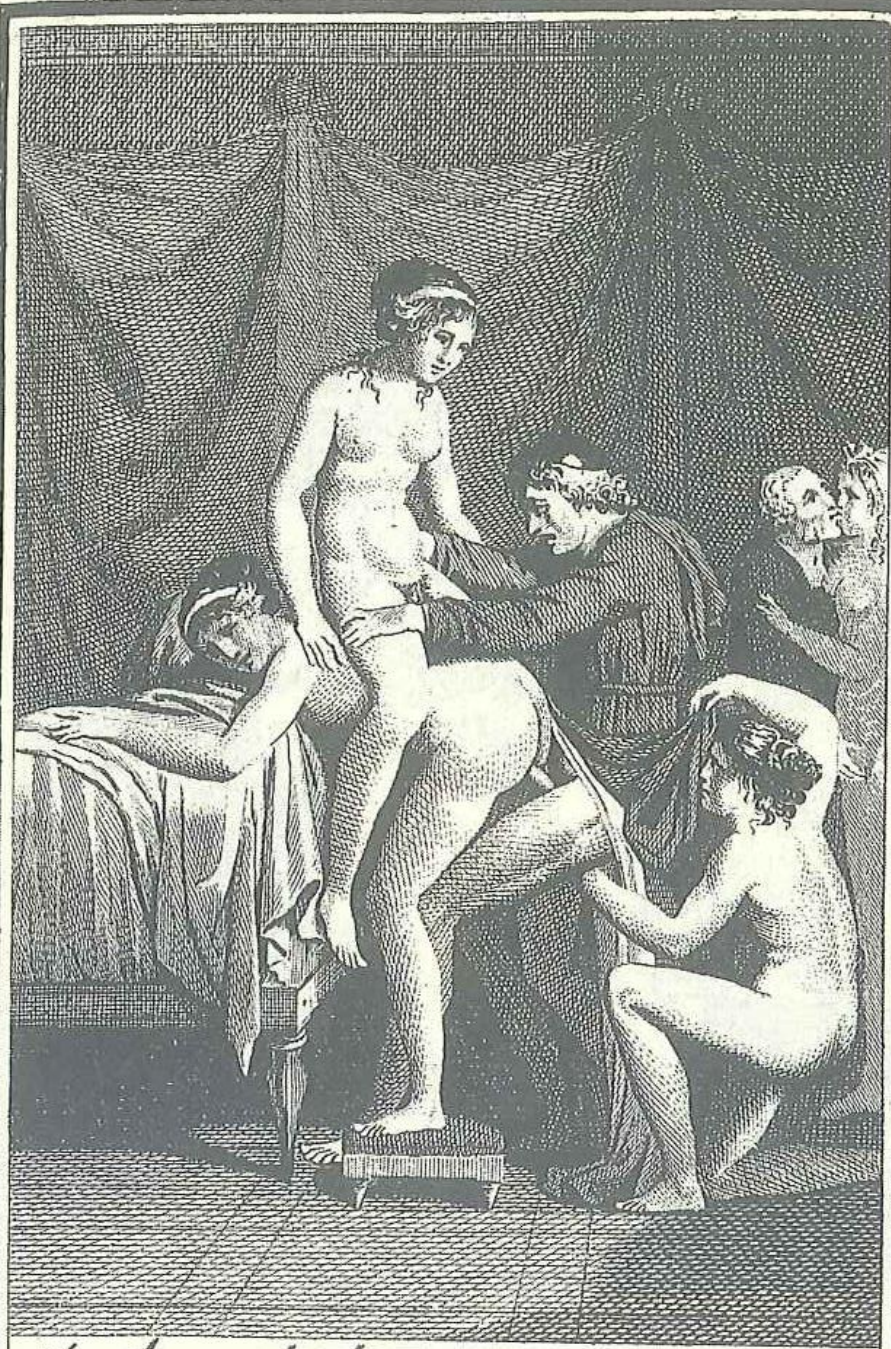


7. Le viol par Saint-Florent



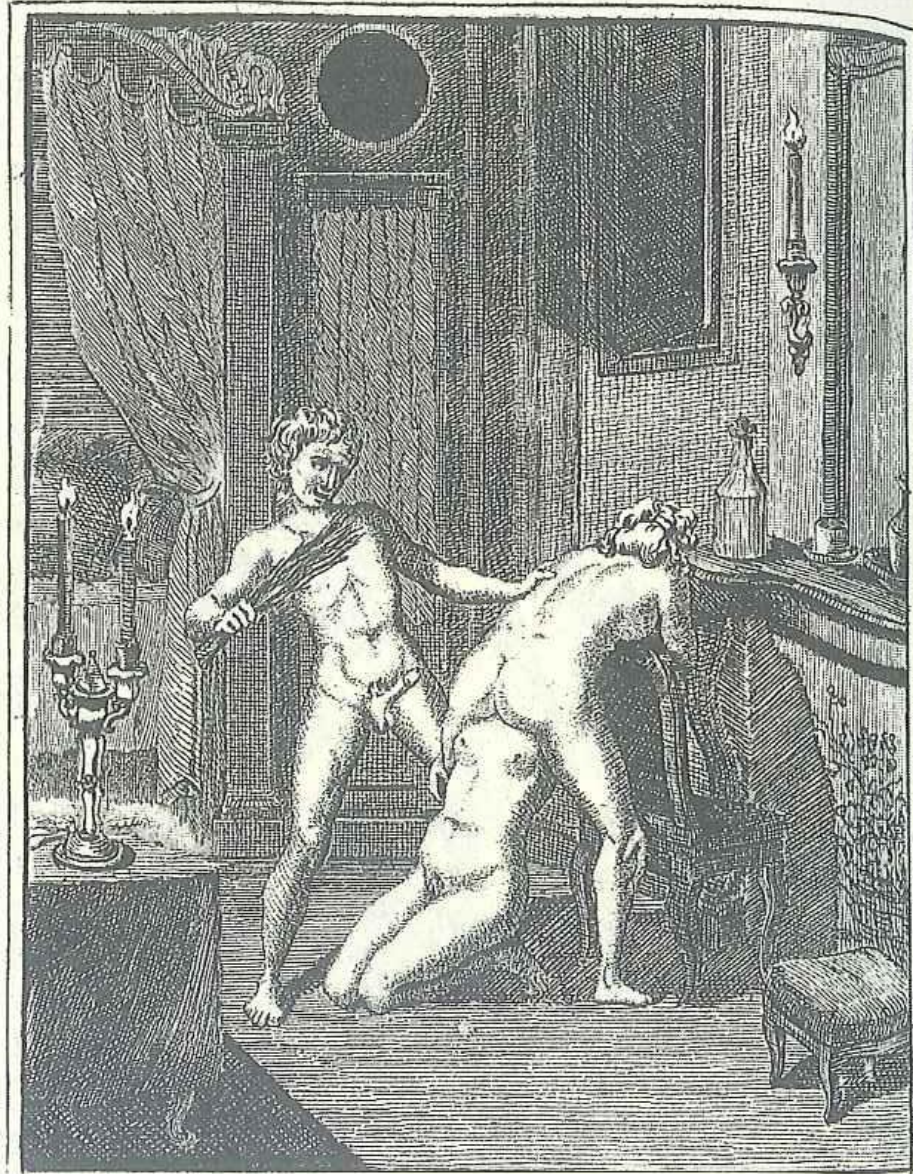
Bodin pénètre dans l'azyle étroit des Plaisirs

8. L'orgie chez Rodin

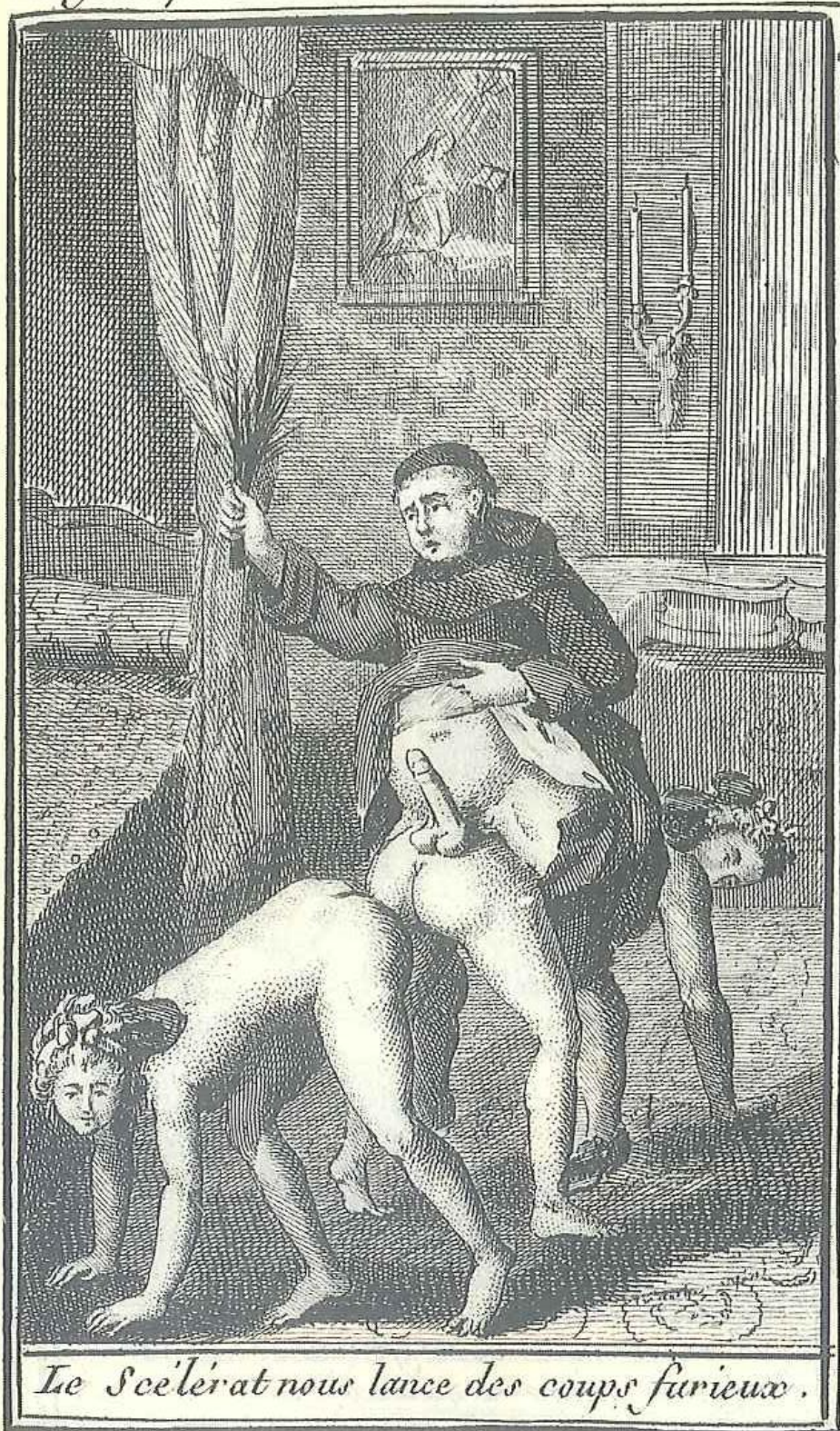


il ébranle les Portiques du Temple, il est bientôt au sanctuaire:

9. Justine entre les mains d'Antonin

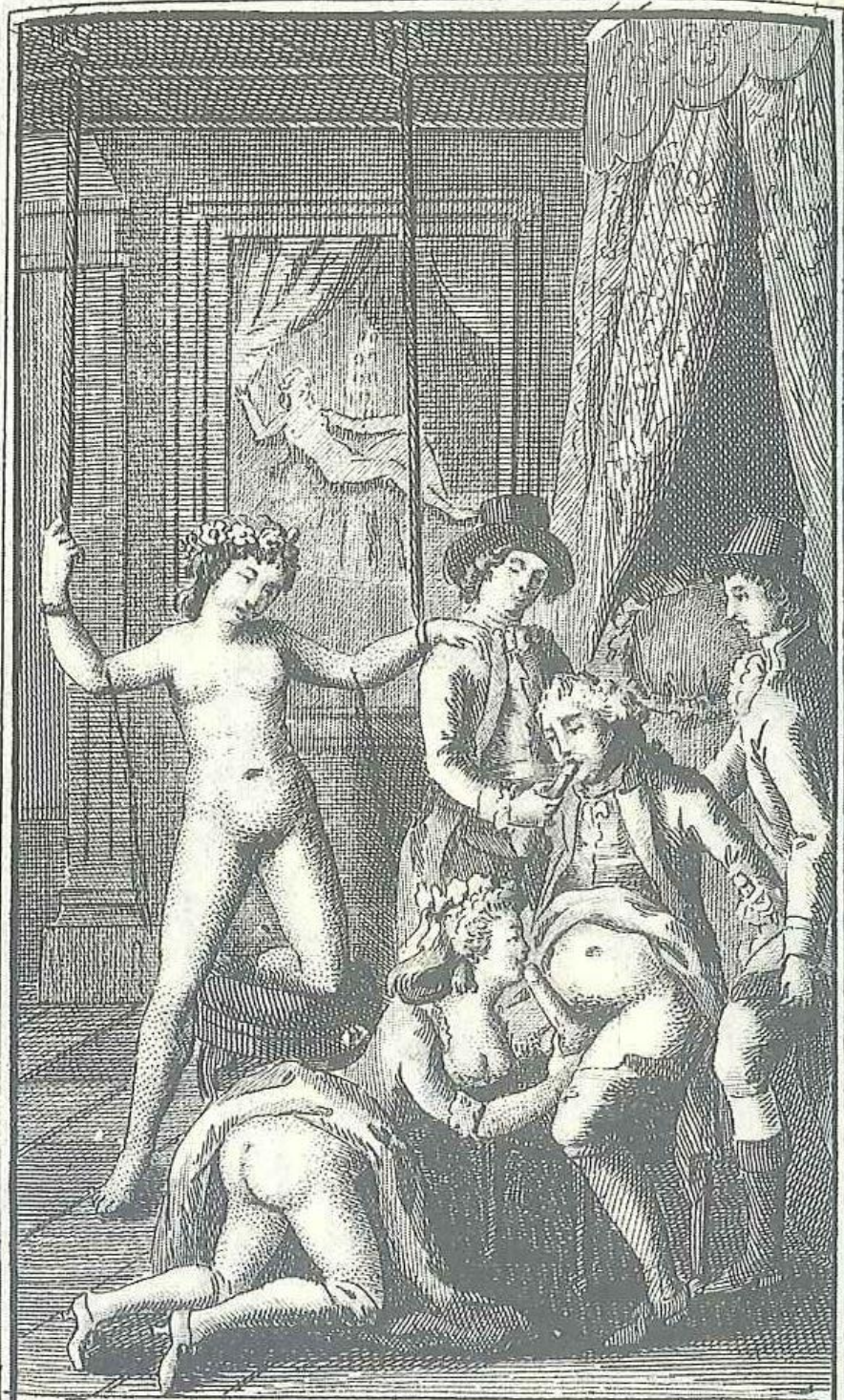


10. Chez Clément



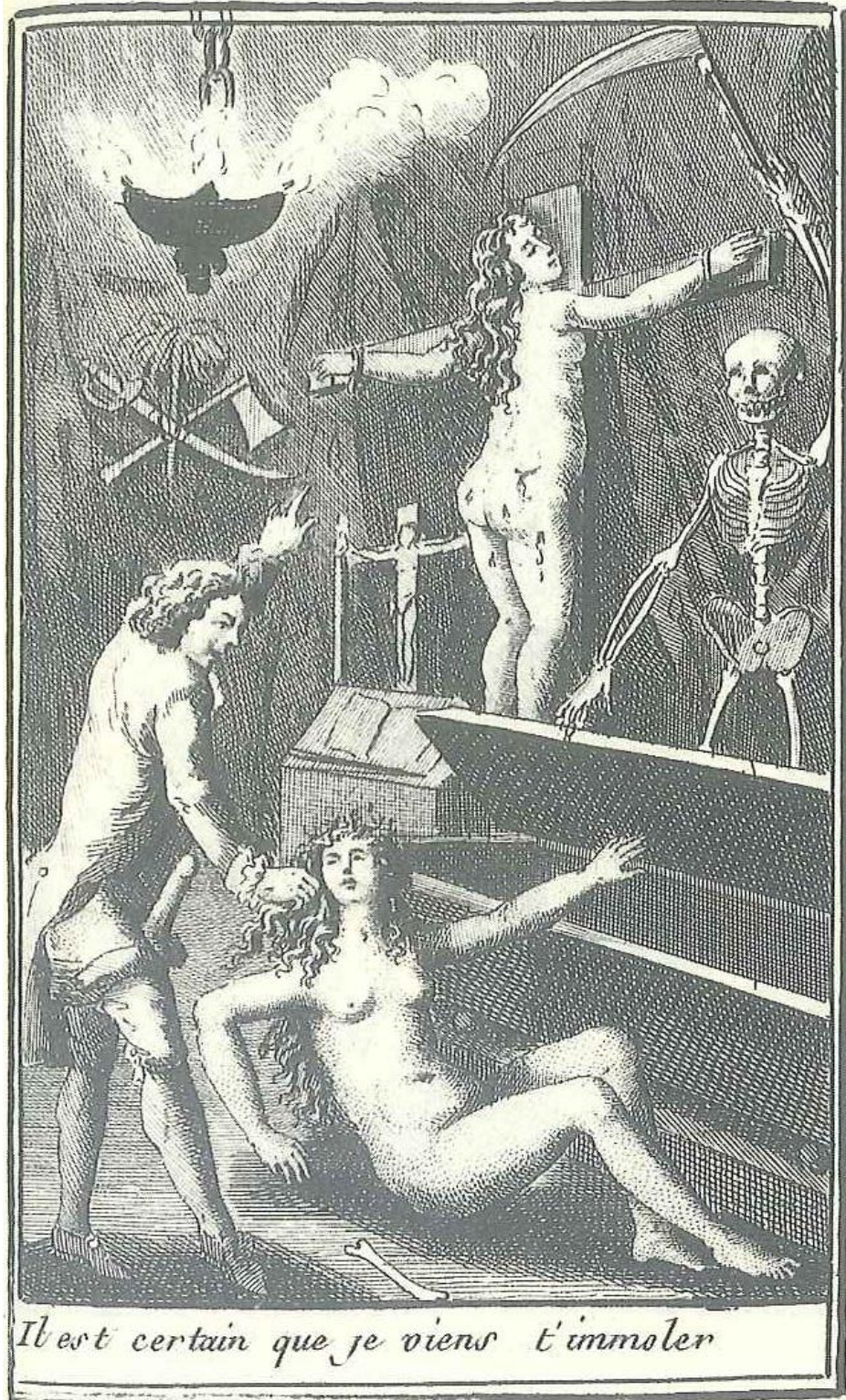
Le Scélérat nous lance des coups furieux.

11. Clément à cheval sur Justine



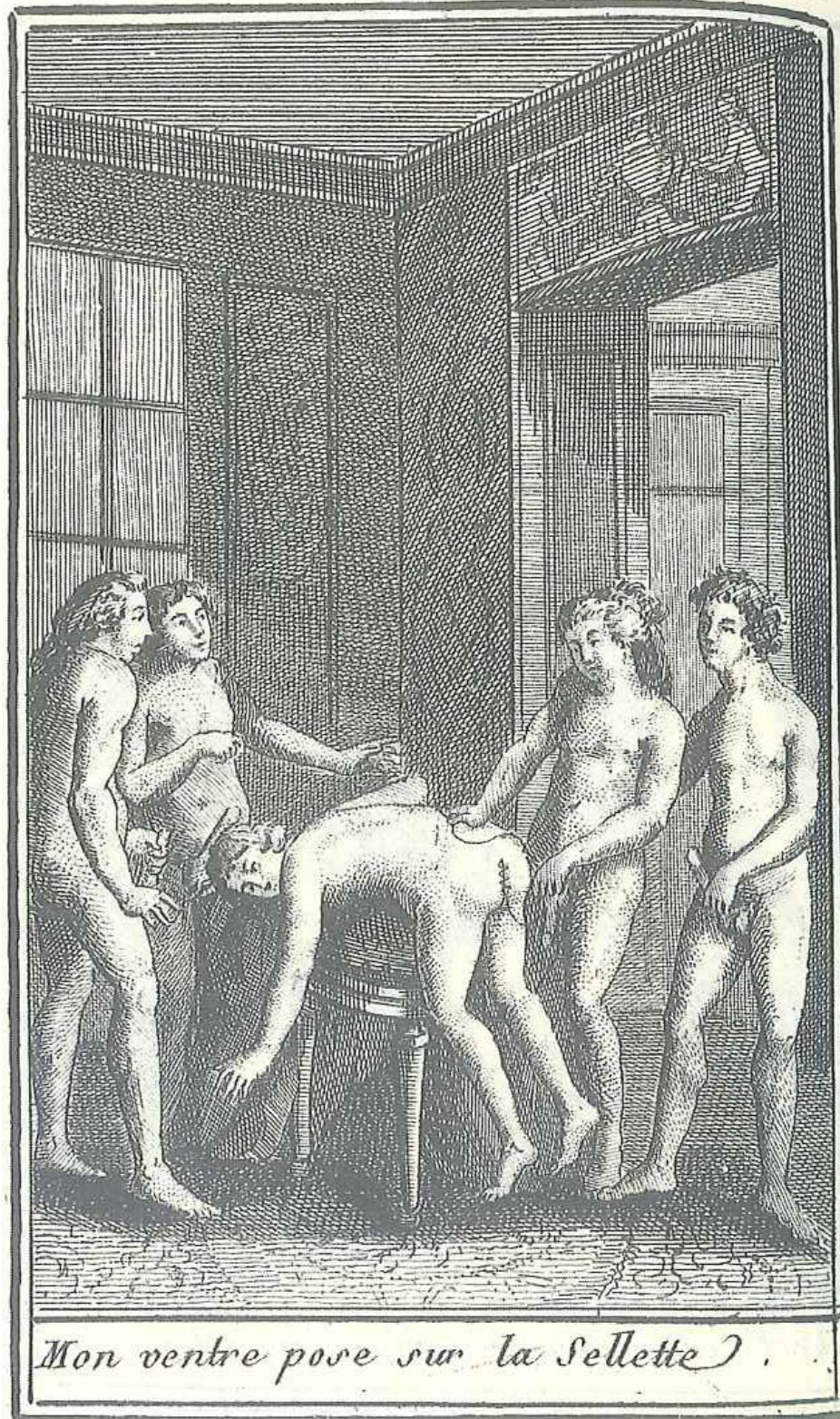
*Pendant que ces deux fontaines coulent
il me fait mettre a genoux.*

12. Chez Germande



Il est certain que je viens t'immoler

13. Le souterrain de Roland



14. Justine chez Saint-Florent



Madame de Lorsange jette un cri et s'évanouit.

15. La mort de Justine

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de référence :

SADE, Donatien Alphonse François de. *Œuvres*, tome I. Bibliothèque de la Pléiade, n° 371. Édition de Michel Delon. Paris : 1990

Comprend *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, *Les Cent Vingt Journées de Sodome* ou *L'École du libertinage* et *Aline et Valcour* ou le roman philosophique.

Cet ouvrage nous intéressera pour certaines citations non directement liées aux personnages de Justine et Juliette.

SADE, Donatien Alphonse François de. *Œuvres*, tome II. Bibliothèque de la Pléiade, n° 418. Édition de Michel Delon. Paris : 1995

Comprend *La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu* et les versions précédentes de *Justine*, que nous ne citerons pas.

SADE, Donatien Alphonse François de. *Œuvres*, tome III. Bibliothèque de la Pléiade, n° 449. Édition de Michel Delon avec la collaboration de Jean Deprun. Paris : 1998

Comprend *Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice* et *La Philosophie dans le boudoir*.

Études - livres :

BARUS-MICHEL, Jacqueline. *Désir, passion, érotisme... L'expérience de la jouissance*. Sociologie clinique. Toulouse : ERES, 2009

BATAILLE, Georges. *La littérature et le mal*. Gallimard, Folio Essais. La Flèche : Impression Brodard et Taupin, 1995

BEAUVOIR, Simone de. *Faut-il brûler Sade ?* Blanche. Paris : Gallimard, 2012

BÉNOT, Yves. *Être matérialiste à l'âge des Lumières*. Écriture. Paris : Presses Universitaires de France, 1999

BLANCHOT, Maurice. *Sade et Restif de la Bretonne*. Le Regard littéraire. Bruxelles :

Éditions Complexe, 1986

BONOMINI, Mathieu. *La justice et la Justice dans Le Dernier Jour d'un condamné de Victor Hugo*. Mémoire. Littérature. Grenoble : 2014

BRAUNSTEIN, Nestor. *La jouissance, un concept lacanien*. Point hors ligne. Toulouse : ERES, 2005

CHASSEGUET-SMIRGEL, Janine. *Ethique et esthétique de la perversion*. Les classiques de Champ Vallon. Seyssel : Champ Vallon, 1984

DAVID-MÉNARD, Monique. *Les constructions de l'universel*. Quadrige. Paris : Presses Universitaires de France, 2009

DELON, Michel. *Le savoir-vivre libertin*. Paris : Hachette Littérature, 2000

DOSTOÏEVSKI, Fiodor. *Les Frères Karamazov*. Vol. 2. Traduction par André Markowicz. Babel. Arles : Actes Sud, 2002

HOBBS, Thomas. *Leviathan, revised edition*. A.P. Martinich and Brian Battiste (editors). Broadview Editions. Broadview Press, 2011

JEANGENE VILMER, Jean-Baptiste. *Sade moraliste, le dévoilement de la pensée sadienne à la lumière de la réforme pénale au XVIII^e siècle*. Préface de Maurice Lever. Bibliothèque des Lumières. Genève : Librairie Droz, 2005

KANT, Emmanuel. *Métaphysique des mœurs, I, Fondation, Introduction*, traduction Alain Renaut. Garnier Flammarion / Philosophie. Paris : Flammarion, 1994

KLOSSOWSKI, Pierre. *Sade mon prochain, précédé de Le philosophe scélérat*. Pierres vives. Paris : Éditions du Seuil, 1967

LIPPI, Silvia. *Transgressions. Bataille, Lacan*. Point hors ligne. Toulouse : ERES, 2008

MARTIN, Michel. *Hédonisme et responsabilité. Une éthique pour le plaisir*. Oxalis. Bruxelles : De Boeck Supérieur, 2009

MARTY, Éric. *Pourquoi le XX^e siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?* Fictions & Cie. Paris : Éditions du Seuil, 2011

MIJOLLA-MELLOR, Sophie de. *La mort donnée*. Quadrige. Paris : Presses Universitaires de France, 2011

PAUVERT, Jean-Jacques. *Sade vivant*. Vol. 2 et 3. Paris : Robert Laffont, 1986 et 1990

PLAUTE. *Comédies de Plaute, traduction de E. Sommer*. Vol. 1. Vauban Collections. Paris : Hachette Littérature, 1876

ROBESPIERRE, Maximilien de. *Discours et rapports de Robespierre*. L'Élite de la Révolution. Paris : Charpentier et Fasquelle, 1908

ROSSET, Clément. *L'anti-nature*. (5^e éd.) Quadrige. Paris : Presses Universitaires de France, 2011

SCHMID, Muriel. *Le soufre au bord de la chaire : Sade et l'Évangile*. Lieux théologiques. Genève : Labor et fides, 2001

SCHOBER, Angelika (sous la direction de). *L'espace de l'Eros : représentations textuelles et iconiques*. Collectif. Espaces humains. Limoges : Presses Universitaires de Limoges et du Limousin, 2007

SMETS, Paul-F. *Le combat pour l'abolition de la peine de mort : Hugo, Koestler, Camus, d'autres : textes, prétextes et paratextes*. Mémoire de la Classe des lettres, Collection in-8, 3^e série. Bruxelles : Académie royale de Belgique, *Classe des lettres / DL* 2003

SUSINI, Marie-Laure. *L'insistance du réel*, sous la direction de Christian CENTNER. Collectif. Scripta. Toulouse : ERES, 2006

TRINH THI, Coralie. *La Voie Humide*. Litt. générale. Vauvert : Au Diable Vauvert, 2007

Études - articles :

ADLER, Karin. « Juliette et la dialectique de la raison chez Horkheimer et Adorno ». *Psychanalyse*. 2013. Vol. 28, n° 3

AYOUCHE, Soraya. « Shahriar/Shéhérazade avec Sade ». *Topique*. 2012. Vol. 120, n° 3

BARUS-MICHEL, Jacqueline. « Perversion et sublimation ». *Revue internationale de psychosociologie*. 2002. Vol. 8, n° 19

BRUNO, Pierre. « K.a.S. » [Kant avec Sade] *Psychanalyse*. 2013. Vol. 27, n° 2

DELON, Michel. « L'obsession anale de Sade ». *Annales historiques de la Révolution française*. 2010. Vol. 361, n° 3

DEMANGE, Dominique. « Sade et la loi, de François Ost ». *Le Philosophoire*. 1999. Vol. 9, n° 3

DERSON, Didier. « Le roman sadien : une renaissance de l'esthétique baroque ? ». *L'information littéraire*. 2001. Vol. 53, n° 4

ESTELLON, Vincent. « Éloge de la transgression ». *Champ psy*. 2005. Vol. 38, n° 2

FUKUDA, Daisuke. « L'engagement politique du marquis de Sade ». *Savoirs et clinique*. 2007. Vol. 8, n° 1

- GAILLIARD, Michel. « Sade est-il un écrivain du XVIII^e siècle ? » *Dix-huitième siècle*. 2009. Vol. 41, n° 1
- GAMBACORTI, Chiara. « ...ces tableaux du crime triomphant... ». *Dix-huitième siècle*. 2007. Vol. 39, n° 1
- GIULANI, Fabienne. « Le fantasme de l'inceste au prisme de l'écriture des pornographes de la Révolution française ». *Hypothèses*. 2009. Vol. 13, n° 1
- GOLDZINK, Jean. « Libertinage et politique dans le roman libertin des Lumières ». *Littératures classiques*. 2004. Vol. 55, n° 3
- GRZELCZYK, Johan. « Sade : perversité et espace ». *Le Philosophoire*. 2002. Vol. 18, n° 3
- INVERNIZZI ACCETTI, Carlo. « Kant et Sade : les Lumières sont-elles totalitaires ? » *Raisons politiques*. 2009. Vol. 33, n° 1
- ISRAËL, Sandrine. « Casuistique de Sade : Sade décline ses cas ». *Lignes*. 2004. Vol. 14, n° 2
- JOLIVET, Vincent. « Sade et Suétone ». *Dix-huitième siècle*. 2009. Vol. 41, n° 1
- JOLIVET, Vincent. « Lumières et bestialité ». *Dix-huitième siècle*. 2010. Vol. 42, n° 1
- JOLIVET, Vincent. « Le bestiaire Sadien ». *Revue d'histoire littéraire de la France*. 2011. Vol. 111, n° 3
- KALTENBECK, Franz. « La torture, violence du plus fort ». *Savoirs et clinique*. 2003. Vol. 3, n° 2
- LEGRAVERAND, Anne. « Distinctions entre sadisme, perversion, perversité et cruauté ». *Le Journal des psychologues*. 2014. Vol. 321, n° 8
- MARTY, Éric. « Jacques Lacan et le matérialisme sadien ». *Savoirs et clinique*. 2013. Vol. 16, n° 1
- MIJOLLA-MELLOR, Sophie de. « Représentation du corps et appel au persécuteur dans la problématique perverse ». *Topique*. 2007. Vol. 100, n° 3
- MOLINIÉ, Georges. « Enjeux du libertinage ». *Littératures classiques*. 2004. Vol. 55, n° 3
- MORIN, Isabelle. « La perversion de la loi ». *Psychanalyse*. 2014. Vol. 31, n° 3
- NADEAU, Martin. « Mœurs, vertu et corruption : Sade et le républicanisme classique ». *Annales historiques de la Révolution française*. 2007. Vol. 347, n° 1
- PASCHOUD, Adrien. « L'Afrique au prisme du romanesque sadien : l'épisode de Butua dans *Aline et Valcour* (1795) ». *Dix-huitième siècle*. 2012. Vol. 44, n° 1

- RABANT, Claude. « Cette étrange jouissance perverse ». *Che vuoi ?* 2009. Vol. 32, n° 2
- REGNAULT, François. « Hypocrite lecteur ». *Les Temps Modernes*. 2009. Vol. 655, n° 4
- REZNIK, Serge. « Sublimation contre perversion ». *Che vuoi ?* 2009. Vol. 32, n° 2
- ROUDINESCO, Élisabeth. « Visages de la perversion ». *L'information psychiatrique*. 2012. Vol. 88, n° 1
- RUIZ, Luc. « Quelques aspects de la nature dans le roman sadien : Cette bête dont tu parles sans cesse sans la connaître ». *Dix-huitième siècle*. 2013. Vol. 45, n° 1
- SCHÉRER, René. « L'Enfer de l'hédonisme ». *Multitudes*. 2004. Vol. 18, n° 4
- SCHNECKENBURGER, Benoît. « Contre-éducation ou contre l'éducation ? Instituteurs, encore un effort pour être sadiques ! ». *Le Philosophoire*. 2010. Vol. 33, n° 1
- TARDIEU, Patrice. « La jouissance inhumaine ». *Le Philosophoire*. 2004. Vol. 23, n° 2
- TOSCANO, Rodrigo. « Lacan avec Sade : objet *a* et jouissances sadiques et masochistes ». *Essaim*. 2009. Vol. 22, n° 1
- VIAL, Charles-Éloi. « Police et censure du Premier Empire à la monarchie de Juillet : la tumultueuse histoire de trois manuscrits du marquis de Sade ». *Revue de la BNF*. 2014. Vol. 47, n° 2
- ZIZEK, Slavoj. « Kant avec (ou contre) Sade ? ». *Savoirs et clinique*. 2004. Vol. 4, n° 1

Encyclopédies :

- ANDRÉ, Jacques. « Liste des 100 mots ». *Les 100 mots de la sexualité*. Que sais-je ? Paris : Presses Universitaires de France, 2011
- ANDRÉ, Jacques. « Masochisme et féminité de Sade ». *La sexualité masculine*. Que sais-je ? Paris : Presses Universitaires de France, 2013
- MARZANO, Michela. *La philosophie du corps*. (3^e éd.) Que sais-je ? Paris : Presses Universitaires de France, 2013

Ressources électroniques :

Œuvres de Sade en ligne :
<http://www.sade-ecrivain.com/>

Site officiel du Carnet du Marquis de Sade (p. 6) :
<http://www.marquis-de-sade.com/2011-03-24-le-divin-aretin/>

Fabula :

« L'œuvre littéraire est-elle un monde possible ? » par Françoise LAVOCAT
http://www.fabula.org/atelier.php?L%27oeuvre_litt%26acute%3Braire_est-elle_un_monde_possible%3F (p. 7)

« Sade visible » par Léopold BOYER
<http://www.fabula.org/acta/document3670.php> (p. 77)

Édition numérique de Sade (p. 11) :

SADE. *Juliette ou Les prospérités du vice*. Éditions Humanis, 3^e édition, 2012
http://www.editions-humanis.com/illustrations/enfer/Juliette_extrait.pdf

Magazine Causeur (p. 11) :

<http://www.causeur.fr/sade-les-infortunes-de-la-posterite-30211.html>

Libfly, la bibliothèque en ligne (p. 12) :

<http://www.libfly.com/qui-etait-daf-de-sade-billet-2745-472.html>

Magazine Salon littéraire (pp. 27 et 59) :

<http://salon-litteraire.com/fr/donatien-alphonse-francois-de-sade/content/1831057-resume-uvres-de-sade>

Des hauts et débats, économie et société (p. 74) :

<https://deshautsetdebats.wordpress.com/2011/01/31/refutation-de-lhedonisme/#jump9>

Résumé :

Nous reconnaissons bien souvent Sade comme l'apologiste de la cruauté. Ses romans libertins mettent en scène des personnages sans foi ni scrupule, torturant et massacrant à foison. Si Sade est immoral, c'est parce qu'il nous présente la réussite et la gloire de personnages immoraux. Sade défend leur immoralité et présente des arguments visant à nier l'existence légitime d'une morale. Comprendre la morale, c'est aussi comprendre ce qu'elle représente pour nous, son attrait, et ce qui fait qu'on la choisit. La société, fondatrice de l'homme social, n'a qu'un pouvoir second sur lui, comme en témoignent les crimes dont toute société est minée. L'œuvre de Sade est la mine de la société, son pétrole, son sang chaud. Il n'a de cesse que de la bafouer dans le cœur même de l'homme. L'immoralité s'explique et est légitime parce qu'il en fait le choix, en dépit des autorités frauduleuses. Prouver que l'on peut choisir le libertinage, c'est décrire l'homme libre sadien qui va faire de la morale un choix, élaborer des attributs physiques à partir d'attributs moraux dans un monde matériel en filigrane du nôtre.

Mots-clés : Sade, sadisme, choix, liberté, morale